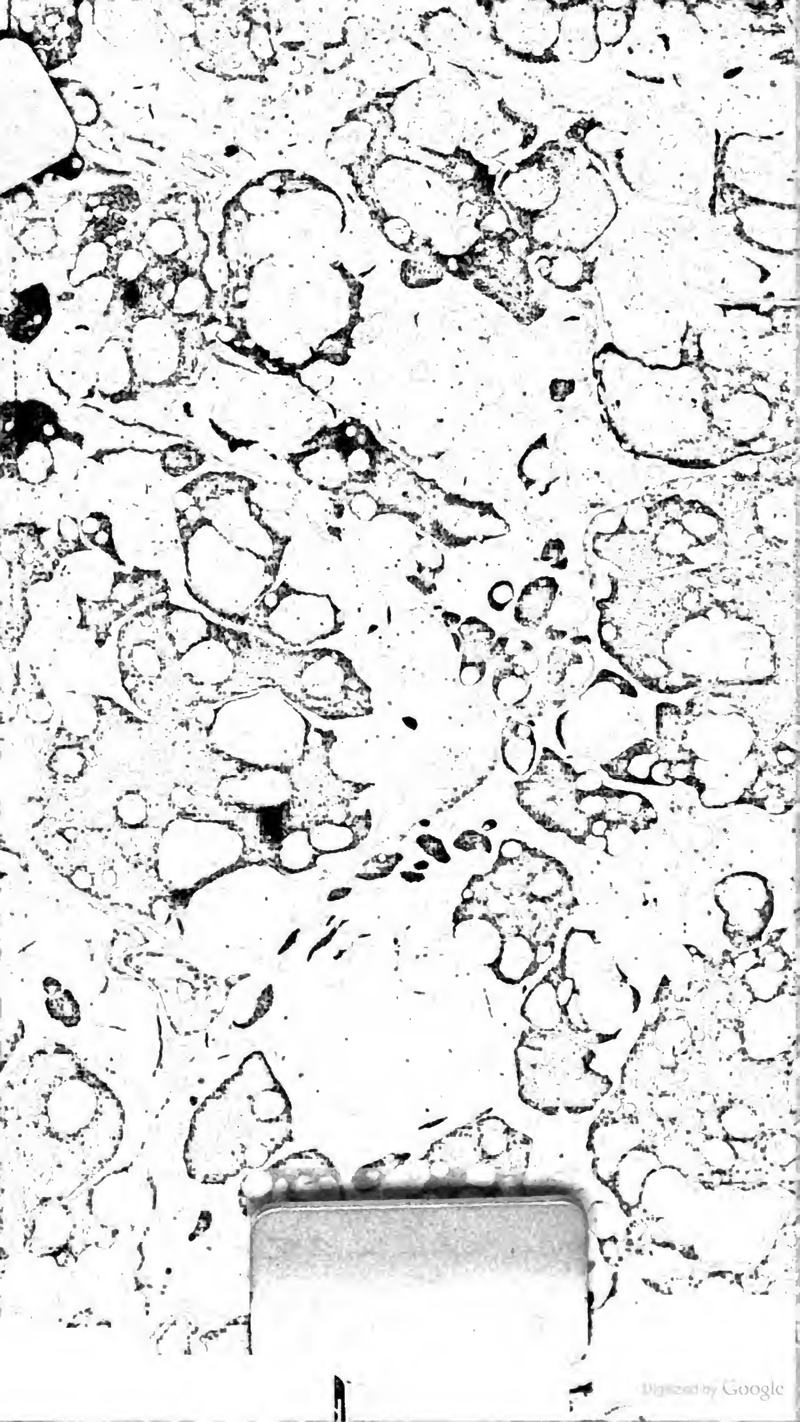
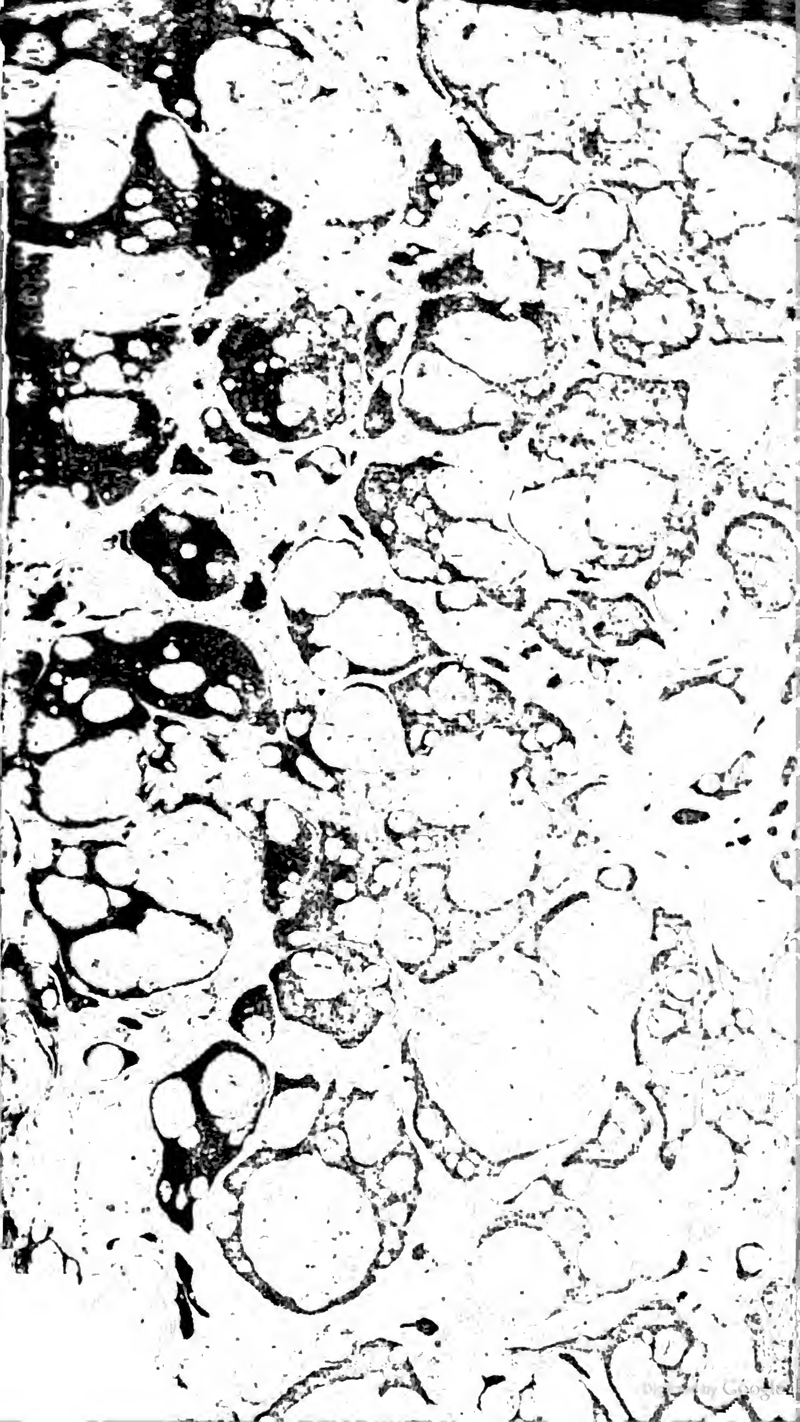






<3662457621001З

<3662457621001З

VIE
DE
FREDERIC II,
ROI DE PRUSSE.

Accompagnée d'un grand nombre de Remarques, Pièces justificatives & Anecdotes, dont la plupart n'ont point encore été publiées.

TOME IV.

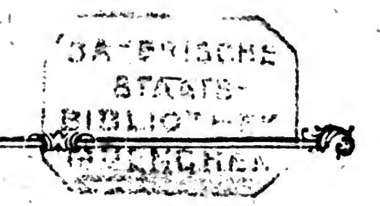
Vie privée & littéraire.



A STRASBOURG 1787.

Chez J. G. TREUTTEL, LIBRAIRE.
A PARIS, chez les principaux LIBRAIRES.
A GENÈVE, chez BARDE, MANGET & Comp.

Avec Approbation & privilège du Roi.



VIE DE FREDERIC II.

DERNIERE PERIODE.

Vie privée & littéraire. Maladie, mort. Influence de Frédéric sur son siècle.

NOUS avons vu Frédéric à la tête des armées braver, avec des forces inférieures, les forces réunies de l'Europe entière; conquérir une vaste province par son activité & son courage, la conserver par les mêmes moyens & les ressources inépuisables de son génie; & sortir couvert de gloire de trois guerres périlleuses, où il s'était trouvé plusieurs fois à deux doigts de sa perte. Nous l'avons vu employer les loisirs de la paix, à augmenter ses moyens de défense, l'armée & le trésor; à encourager l'agriculture, la population & le commerce qui

ſont les ſoutiens de l'une & de l'autre ; & à rendre ſes ſujets heureux ; parce que le bonheur du prince dépend du bonheur des ſujets. Nous allons le voir maintenant dans le ſilence de la vie privée, s'avançant avec ardeur dans la carrière des ſciences & des arts, cultiver avec ſuccès les uns & les autres, & mêler ainſi les lauriers d'Apollon à ceux de Bellone. Nous allons le voir rejettant la vaine pompe des rois, dépoſer en ſecret le maſque de la grandeur, pour jouir des douceurs de l'amitié, & de ces plaiſirs purs de la ſociété que l'égalité fait naître, & que l'orgueil effarouche.

FRÉDÉRIC avait reçu du ciel, une de ces ames de feu qui, toujours actives, demandent un aliment continuel. Ce ſont les ames de cette eſpèce qui font les grands hommes dans tous les genres. Eloigné par un père ſévère de tous les plaiſirs de ſon âge, ſon activité lui en fit chercher d'autres, & il en trouva dans l'étude. La gêne où il vivait tendit de plus en plus le reſſort de ſon ame, & de là ſortirent des vertus héroïques & des talents extraordinaires. Le mépris que ſon père avait pour les lettres, & les obſtacles qu'il mit aux études de ſon fils, ne ſervirent qu'à lui faire mieux goûter

les charmes de l'étude, & à accélérer ſes progrès. Victime du deſpotiſme, il vit le glaive du pouvoir arbitraire balancé quelques inſtants ſur ſa tête, abattre enſuite, à ſes yeux, celle de ſon ami; & il en conçut de l'horreur pour le pouvoir arbitraire ; & avant que de monter ſur le trône, il forma le projet d'y faire régner la modération, la juſtice & la douceur.

MADAME de Recoule, ſa gouvernante, l'avait familiariſé de bonne heure avec les meilleurs ouvrages des poëtes français, & ſon ame était devenue ſenſible aux charmes de l'harmonie ; elle avait goûté des plaiſirs purs qui devinrent pour lui une reſſource dans ſes chagrins, & qu'une douce habitude changea bientôt en beſoin. Il cultiva la poéſie, l'éloquence, la muſique ; il étudia l'hiſtoire, qui lui dévoila les fautes des ſouverains, & lui indiqua les routes de la gloire; la politique qui l'éclaira ſur ſes vrais intérêts ; la philoſophie qui lui donna le goût de toutes les vertus.

MAIS pourquoi nous efforcer de peindre ici Frédéric ? rapportons plutôt le portrait qu'il fait de lui-même dans l'épître à ſon eſprit :

Apprenez quelque jour aux lecteurs indulgents
Si vous pouvez percer la sombre nuit des tems,
Ou si quelque hasard vous amène au grand
monde,
Quel était cet auteur dont la Muse féconde
Monta sur l'Hélicon, sur les pas du plaisir,
Et composa des vers pour charmer son loisir.
Dites que mon berceau fut environné d'ar-
mes,
Que je fus élevé dans le sein des allarmes,
Dans le milieu des camps, sans faste, sans
grandeur,
Par un père sévère & rigide censeur;
Que je fus écolier des plus grands capitaines;
Qu'à Sparte cultivant les douces mœurs d'A-
thènes,
Je fus ami des arts plutôt que vrai savant,
Et que sans écouter un charme decevant,
Et simple courtisan des filles de mémoire,
Je n'aspirai jamais à la sublime gloire
D'être le plus fêté parmi leurs nourrissons;
Que sachant me borner & rabaisser mes sons,
Je me suis contenté de peindre ma pensée,
Et de parler raison en prose cadencée.
Dites que j'ai subi, bravé l'adversité,
Mais que parmi les rois depuis on m'a compté;

Atteſtez hardiment que la philoſophie
A dirigé mes pas, & réformé ma vie;
Dites qu'en admirant le ſyſtème des dieux,
J'ai préféré ma lire aux arts faſtidieux;
Que ſans haïr Zénon, j'eſtimais Epicure,
Et pratiquais les lois de la ſimple nature;
Que je ſus diſtinguer l'homme du ſouverain,
Que je fus roi ſévère & citoyen humain.
Mais quoiqu'admirateur de Céſar & d'Abide,
J'aurais ſuivi par goût les vertus d'Ariſtide.
Lorſque la Parque enfin, laſſe de ſes fuſeaux
Terminera mes jours d'un coup de ſes ciſeaux,
Que ſur ma cendre éteinte aboîra la ſatire:
Dites que mépriſant tout ce qu'on pourra dire
Un eſprit irrité, chagrin, malfait, tortu,
Trop rigide cenſeur de ma faible vertu;
Sans aimer la louange, inſenſible à tout blâme
J'ai toujours conſervé le repos de mon ame;
Et que m'abandonnant à la poſtérité,
Elle peut me juger en toute liberté.

Du goût des lettres à l'eſtime de ceux qui les cultivent, il n'y a qu'un pas. Frédéric admira Voltaire, Maupertuis, s'Graveſande, Algarotti, Rollin, comme il admirait Alexandre, Céſar, Charles XII, Guſtave-Adolphe, l'Elec-

teur Frédéric-Guillaume & Pierre I; il brûlait du désir de les imiter les uns & les autres.

CEPENDANT on prétend qu'il eut dans sa jeunesse une horreur naturelle de la guerre & des combats; & que l'amour de la gloire fut seul capable de la lui faire surmonter. Sa conduite à la première victoire qu'il remporta, semble confirmer cette opinion; mais loin de jetter une tache sur sa gloire, elle la rend plus brillante encore. Il est difficile de devenir un héros & un grand capitaine, même lorsque le cœur inspire l'amour de la guerre; mais devenir le plus grand homme de guerre de son siècle, & peut-être des siècles passés, contre son inclination naturelle, c'était une gloire réservée à Frédéric II.

LA première fois qu'il vit le spectacle d'une guerre, son cœur sensible fut révolté; & il écrivit sur la campagne de 1734, des vers qui sont à peu-près les premiers que l'on connaisse de lui. On ne saurait les donner comme un modèle de poésie; mais il y a de la facilité, de la philosophie, & quelques images poétiques. C'est dans ces vers qu'il dit:

Ah! mortels, quelle est votre erreur
De prêter vos mains meurtrières,

Et vos talens & vos lumières
Au meurtre, au carnage à l'horreur ?

On voit dans les quatre derniers vers que ſon goût n'avait pas encore été épuré par le commerce de Voltaire, & qu'il ne connaiſſait pas encore cette unité de ton & de ſtile, qui fait le charme des bons ouvrages. Les voici :

Si j'ai ſu faire mon office
Sans être farouche & cruel ;
C'eſt qu'on peut aller au b . . . l.
Sans y prendre la ch . . . ſe.

Vers le même tems il fit une ode ſur l'honneur. La dernière ſtrophe paraît dictée par ſon cœur.

O gloire ! à qui je ſacrifie
Mes plaiſirs & mes paſſions ;
O gloire ! *en qui que je me confie*,
Daigne éclairer mes actions ;
Tu peux, malgré la mort cruelle,
Sauver une faible étincelle,
De l'eſprit qui réſide en moi ;
Que ta main m'ouvre la barriére
Et prêt à courir ta carrière,
Je veux vivre & mourir pour toi.

C'EST en 1736 qu'il écrivit pour la première fois à Voltaire. La lettre était bien faite pour féduire un philofophe, (1) & fur-tout un philofophe comme Voltaire, qui n'avait guère moins de vanité que de génie. Les cajoleries furent prodiguées à plaines mains au philofophe, & il fallut bien que le philofophe y répondît par d'autres cajoleries. Frédéric qui doutait encore s'il parviendrait à la gloire des héros, voulut du moins fe préparer celle d'homme de lettres ; & les louanges de Voltaire étaient bien propres à exciter pour lui les cent trompettes de la Renommée. Ce prince travaillait alors à la réfutation du *prince de Machiavel* ; quel homme était plus propre que Voltaire à donner de l'éclat à ce début littéraire ? Frédéric crut qu'en fe fefant l'éditeur de Voltaire, Voltaire ne refuferait pas d'être le fien. On venait d'imprimer la Henriade en Angleterre. Algarotti, avec lequel le prince royal était en correfpondance, fe trouva alors à Londres. Il le chargea de faire graver fur cuivre la Henriade toute entière, & de faire faire de cet ouvrage la plus belle édition qu'il fût poffible. En même tems il fit pour ce poème, une préface où il appelle Voltaire, le

prince de la poésie française, *un génie vaste*, *un esprit sublime*, &c. Malheureusement pour l'édition, le père de Fréderic vint à mourir ; Algarotti quitta Londres ; & Fréderic qui, en recevant une couronne, trouva bientôt une occasion de l'entrelacer des lauriers de la victoire, oublia la Henriade, & vola en Silésie.

CEPENDANT la préface était faite ; & l'intention du Roi était assez flatteuse pour engager Voltaire à la reconnaissance.

LA critique du prince Machiavel était finie, ce livre qui, dans notre siècle ne méritait guère d'être refuté, le fut avec esprit par Fréderic, ou du moins il annonçait par là à l'Europe, qu'il avait dessein de porter sur le trône, la justice, l'équité, la modération ; il annonçait qu'il tiendrait inviolablement sa parole, il donnait de son règne les espérances les plus flatteuses & les plus brillantes. Fréderic envoya son manuscrit à Voltaire pour le corriger. Le philosophe rendit au Roi dans la préface de cet ouvrage, tous les éloges qu'il en avait reçus dans celle de la Henriade. (2) Avant que de le faire imprimer, il vit le Roi auprès de Clèves, & lui dit au sujet de l'anti-Machiavel : „ Sire, si j'avais été Machiavel, & si j'avais eu quel-

qu'accès auprès d'un jeune Roi, la première chose que j'aurais faite, aurait été de lui conseiller d'écrire contre moi. „ (3) Cependant il lui représenta qu'il n'était peut-être pas convenable d'imprimer son livre, précisément dans le même tems qu'on pourrait lui reprocher d'en violer les préceptes. C'était dans le tems de son affaire avec l'Evêque de Liège. Frédéric parut sentir cette objection, & permit d'arrêter l'édition; mais le libraire demanda beaucoup d'argent; & le Roi qui n'était pas fâché dans le fond du cœur d'être imprimé, aima mieux l'être pour rien que de payer pour ne l'être pas. (4)

L'Anti-Machiavel n'est pas le seul ouvrage où Frédéric voulut donner une bonne idée de son cœur & de ses intentions. Ses vers respirent à chaque ligne l'amour de l'humanité & de la justice; il se propose sans cesse pour exemple Tite & Marc-Aurele, dans la paix, le grand-Electeur Frédéric-Guillaume dans la paix. (5)

En effet, les premiers mots qu'il dit à ses ministres, en annonçant la mort de son père, étaient bien dignes de Trajan ou de Marc-Aurele. „ Notre premier soin, leur dit-il, doit être de faire le bonheur de nos états, & celui

de chacun de nos ſujets. Nous ne voulons pas que vous les opprimiez pour vous enrichir; mais plutôt que vous ayez devant les yeux la proſpérité du pays en même tems que nos intérêts; car ces deux objets ne doivent point être ſéparés. „

On ſait comment Frédéric avait épouſé la Reine. (6) Lorſqu'il fut monté ſur le trône, on craignit quelque changement, à l'égard de cette princeſſe. Le jour de la mort de Frédéric-Guillaume, la cour vint féliciter Frédéric II, & paſſa enſuite dans l'appartement de la Reine, pour s'acquitter du même devoir. Pluſieurs doutaient que cette princeſſe gardât longtems le titre qu'ils allaient lui donner. La Reine qui a toujours aimé Frédéric, & qui n'en parla jamais qu'avec le plus vif intérêt, reçut leurs compliments avec cette affabilité qui lui eſt ſi naturelle; mais le trouble régnait dans le fond de ſon cœur. Ce trouble augmenta bien plus encore lorſqu'elle vit tout d'un coup les portes s'ouvrir, & les courtiſans ſe ranger pour faire place au Roi qui entrait dans ſa chambre. Elle crut que cette viſite imprévue lui annonçait ſa diſgrâce & la perte de ſon époux; & elle tremblait d'avoir tant de témoins du malheur qu'elle

redoutait. Son embarras & ſa faibleſſe lui permirent à peine de ſe lever de ſon fauteuil pour recevoir le Roi ; & elle fut obligée de s'appuyer ſur une de ſes dames pour aller au devant de lui. Elle prononça quelques paroles entrecoupées pour excuſer ſon émotion ; mais Frédéric l'interrompant, lui dit : „ Madame, tout le royaume ſait de quelle manière je vous ai accompagnée à l'autel, vous ſavez vous-même la manière dont j'ai vécu avec vous, depuis ce tems-là ; (ces premiers mots augmentèrent le trouble de la Reine, & elle faillit à ſe trouver mal.) Vous penſez peut-être qu'étant maître de mes actions, je renoncerai à des engagements que j'ai contractés malgré moi, & qui ont été ſi mal remplis de mon côté. Mais ſachez, Madame, que votre patience, votre tendreſſe, votre douceur inaltérable, & mille autres vertus donc vous êtes douée, m'ont ouvert les yeux depuis longtems. Juſqu'ici, il y a eu dans mon caractère quelque choſe, (vous le nommerez comme vous voudrez) qui m'a empêché de vous faire cet aveu. J'ai voulu attendre l'inſtant où, en le feſant, je pourrais convaincre tout le monde qu'il était entièrement libre & volontaire. Ce mo-

ment eſt venu, Madame, & je vous invite à partager avec moi un trône dont vous êtes ſi digne. Oubliez, je vous prie, mes injuſtices paſſées: ou ſi vous en gardez quelque ſouvenir, qu'il ne ſerve qu'à augmenter l'éclat de votre triomphe. „

La Reine douairière eut également à ſe louer de la tendreſſe & du reſpect de Frédéric II; il lui donna le titre de Reine-mère; & comme elle voulut l'appeller votre majeſté, *appellez-moi toujours votre fils*, lui dit Frédéric, *ce titre eſt plus précieux pour moi que la dignité royale.* (7)

Voltaire épiait le moment où ſon ami Frédéric ſerait décoré d'une couronne; & il fut le premier poète qui le félicita ſur ſon avénement. (8) Nous n'avons pas la réponſe que lui fit Frédéric. Voltaire répliqua par la pièce connue qui commence par ce vers:

Quoi! vous êtes monarque, & vous m'aimez encore?

Dans la première année de ſon règne, Frédéric ſongea à rétablir l'académie des ſciences de Berlin, qui avait été fondée par Frédéric I ſon grand-père.

CETTE société qui doit sa naissance à la vanité de ce prince, plus qu'à ses lumières, fut fondée en 1700. Ses commencemens ne furent pas brillans ; & il n'était gueres possible qu'ils le fussent dans les circonstances, où se trouvait Frédéric I. Il était question alors en Allemagne de réformer le calendrier ; & Frédéric I, qui avait déjà fondé une académie de peinture, de sculpture & d'architecture, parce que Louis XIV en avait une, fonda alors une académie des sciences pour faire cette réforme. (9) Les almanacs qu'elle publia furent vendus au profit de l'académie. Les premières années, le produit monta à 400 écus ; unique fonds de cette illustre société.

COMME on ne fait pas toujours des almanacs, les académiciens furent encore chargés *de la propagation de la foi, & des missions étrangères.* „Comme il est certain & reconnu, dit Frédéric I dans le diplôme de la fondation de cette académie, que les saines idées de Dieu, de la religion & du culte, & qu'en général les principes des vertus chrétiennes, ne sauraient être mieux répandus, enseignés & inculqués dans les esprits, tant dans le monde chrétien, que parmi les nations privées de la

lumière de l'évangile, que par des hommes qui joignent à l'intégrité de la vie, & à l'innocence des mœurs, une profonde connaiſſance des vérités divines & humaines; nous voulons & enjoignons à notre ſociété, de travailler, ſous nos auſpices, *à porter & à répandre le culte pur de la divinité parmi les nations les plus éloignées, & dans ces contrées où règnent encore les ténèbres de la plus groſſière ignorance.*

TELLE fut la ſociété dont Leibnitz le plus grand philoſophe de l'Allemagne fut fait préſident.

CEPENDANT la nouvelle académie reſta dix ans ſans obſervatoire, ſans bâtiments & ſans ſéances. Gottfried Kirch, que l'on avait appellé de Guben à Berlin, était le ſeul des académiciens qui travaillât. Il calculait chaque année & publiait l'état du ciel; mais aucun membre ne ſongeait encore à partir pour aller planter la foi chez les Hurons ou les Samoïèdes.

ENFIN le 19 janvier 1711, on eut un obſervatoire & une ſalle d'aſſemblée, une ta-

ble pour écrire, & une chaise pour appuyer; un ministre d'état nommé Printzen, y prononça un discours latin fort singulier; (10) le premier qui ait été prononcé dans cette académie; & qui a été suivi pendant longtems de tant d'autres de la même espèce, prononcés quelquefois par des personnages non moins importants.

Depuis ce tems, l'académie eut des séances régulières; & nous voyons dans son histoire que ses membres, au lieu d'aller planter la foi chez les nations babares, s'occupèrent à faire planter des meuriers dans le Brandebourg.

La mort de Fréderic I, dit l'auteur de l'histoire de l'académie, fut un vrai coup de foudre pour la société. Nous avons vu le cas que Frédéric-Guillaume fesait des sciences & des savants, sous son règne, les éclipses furent mal prédites, les plantations de meuriers négligées; & Leibnitz dont la pension n'était pas payée, s'embarrassait fort peu que l'on fit des chrétiens, & que l'on nourrit des vers à soie.

Cependant Frédéric-Guillaume auquel on avait proposé d'établir une école d'anatomie à l'académie,

l'académie, goûta fort cette idée, parce qu'on a beſoin de bons chirurgiens dans une armée; & elle fut établie le 15 mai 1717.

LEIBNITZ mourut en 1716, Frédéric-Guillaume lui donna un ſucceſſeur, & le choix tomba ſur Jaques-Paul Gundling. Il ne faut pas confondre ce nouveau préſident avec ſon frère, ſavant eſtimé, qui vivait à Halle. Celui-ci était une eſpèce de fou titré qui était devenu le plaſtron de toutes les railleries de la cour & de la ville, & que le Roi ſe plaiſait à chamarrer de titres de toute eſpèce, pour le rendre plus ridicule encore. C'était un compoſé bizarre de pédantiſme & d'orgueil, de ſérieux & de plaiſant, de gravité & de bouffonnerie, de jactance & de folie. L'auteur dont je prends ce que je rapporte ici, le repréſente marchant la tête en arrière, la mine haute, le regard plaiſamment dédaigneux, de gros yeux ſans eſprit, les lèvres avancées, la démarche eſpagnole. L'habillement répondait parfaitement au perſonnage. C'était, dans les jours de cérémonie, un habit de velours noir, boutonnières & boutons d'or, parement rouges arrondis, allant juſqu'à l'épaule, veſte de drap d'or tombant ſous les genoux, bas de ſoie rouges à coins d'or,

ſouliers quarrés à talons rouges, ample perruque blanche à l'eſpagnole, qui deſcendait ſur les hanches & ſur la croupe; & par deſſus tout cela un petit chapeau à plumet blanc. Tel fut le digne ſucceſſeur du grand Leibnitz dans la préſidence de l'académie de Berlin. Avec toutes ces belles qualités, monſieur le préſident aimait un peu le jus de la treille; & comme il en prenait ſouvent plus que de raiſon, le peu de bon ſens qu'il avait dans la cervelle, en était fréquemment troublé. Cet homme ſingulier mourut en 1732, & fut enterré en grande cérémonie dans un tonneau.

Sa mort ne tarit point le ridicule que Frédéric-Guillaume voulait verſer ſur cette pauvre académie, & il choiſit pour le remplacer un autre fou, qu'il nomma vice-préſident. Ce fut le comte de Stein dont nous avons rapporté les patentes. Tom. I. p. 162.

L'académie de peinture & de ſculpture n'était pas dans un état beaucoup plus brillant. Elle ne tenait plus de ſéances; & les membres n'étaient plus payés. Peſne qui en était le directeur, quitta les tableaux pour les portraits; les menuiſiers s'étaient érigés en ſculpteurs, & les maçons en architectes.

Frédéric avait raiſon de ſonger à relever une telle académie. Il forma le projet de lui donner un bâtiment plus commode, il ſe fit donner la liſte des penſions, raya quelques membres ridicules, en nomma d'autres plus décens, & mit à la place du comte de Stein, le célèbre Maupertuis, qui avait ſans doute bien plus de connaiſſances, mais guère moins de vanité que ſes deux derniers prédéceſſeurs. Une lettre fort gracieuſe invita le philoſophe à ſe rendre à Berlin. Maupertuis, qui calculait toutes les occaſions de jouer un rôle, avec bien plus d'exactitude encore que les degrés de l'équateur, accepta avec joie la propoſition de Frédéric, & ſe rendit bientôt de Paris à Berlin.

La guerre de Siléſie ſuſpendit pour quelque tems l'exécution des projets du Roi, à l'égard de l'académie. Quelques habitans de Berlin formèrent en attendant une ſociété littéraire, à laquelle le Roi permit de s'aſſembler dans une ſalle du château.

Algarotti, ſavant Vénitien, qui avait publié en 1738, ſes dialogues italiens ſur la lumière, les couleurs & l'attraction, (*) vint à

(*) Dialoghi ſopra la luce, i colori e l'attrazione.

Berlin avec ſon frère au mois de juin 1740. Le Roi les accueillit & les fit comtes. C'eſt dans le même tems qu'il rappella Wolf, comme nous l'avons vu, & qu'il le fit chancelier de l'univerſité de Halle, d'où il avait été chaſſé par le terrible Frédéric-Guillaume.

LORSQUE Frédéric fit un voyage dans le pays de Clèves ; Voltaire qui était à Bruxelles, lui envoya des vers par un marchand de vin, nommé Honi, qui trouva le Roi à Weſel, où la fièvre l'avait retenu. Il répondit par les vers ſuivants :

De votre paſſeport muni,
Et d'un certain petit mémoire,
S'en vint ici le ſieur Honi,
Qui s'applaudiſſait de ſa gloire.

Ah ! dis-je, apôtre de Bacchus,
Ayez pitié de ma misère ;
De votre vin je ne bois plus,
J'ai la fièvre, c'eſt choſe claire.

Apollon qui me fit ces vers,
Eſt Dieu, dit-il, de médecine ;
Ecoutez leurs charmans concerts,
Eprouvez leur force divine.

Je lus vos vers, je les relus,
Mon ame en fut plus que ravie ;
Je fus guèri, du moins je crus
Que ces vers me rendaient la vie.

Et le plaifir & la fanté
Que vous eûtes l'art de me rendre,
Et force curiofité
D'un faut m'emportèrent en Flandres.

Enfin je verrai dans huit jours,
Le généreux rival d'Homère,
En quittant la morgue des cours,
Je pourrai vivre avec Voltaire.

Partez, Honi, mon précurfeur,
Muni de ce nouveau diplôme :
L'intérêt eft votre moteur,
Le mien, c'eft de voir un grand homme.

On partit pour la Siléfie; & Frédéric, avant fon départ, paffa trois jours dans fon palais avec Voltaire. (11) La bataille de Molwitz prouva aux Autrichiens à quelles troupes ils avaient à faire. Frédéric chanta quelques années après, dans un poème les principaux officiers de fes troupes, qui étaient morts dans cette journée. (12)

Les travaux de la guerre ne firent point oublier les muſes ; Frédéric avait mené avec lui en Siléſie, Maupertuis & du Han, ſon ancien précepteur. Il écrivait aux gens de lettres, étudiait & feſait des vers. Il en fit après la bataille de Molwitz, & après la priſe de Neiſs, qui ſuivit de près cette première victoire. On n'a pas publié ces deux pièces de vers ; mais il paraît par une lettre que Voltaire lui écrivit le 21. décembre, qu'elles ont exiſté. (13) Voltaire lui-même chanta la bataille de Molwitz. (14)

Une choſe ſingulière & que l'on aura peine à expliquer, c'eſt que Rollin, qui avait entretenu une correſpondance ſuivie avec Frédéric, dans ſa retraite de Rheinsberg, rompit cette correſpondance, lorſque le prince fut monté ſur le trône. Frédéric lui écrivit comme aux autres, pour lui annoncer ſon avènement ; & Rollin lui répondit : « Que comme il reſpectait ſes occupations importantes, & que le Roi n'avait maintenant d'autre conſeil à prendre que de ſon honneur, il n'aurait plus l'honneur de lui écrire. (*) Peut-être la conſcience timorée du bon Rollin

(*) V. Vie de Rollin dans l'hiſtoire de l'académie royale des belles-lettres. T. 8.

ne lui permettait-elle pas d'entretenir une correſpondance avec un prince hérétique ; & que ſon confeſſeur lui avait ordonné de la rompre entièrement.

DANS l'année 1741, Frédéric fit une épitre qu'il adreſſa à Kaiſerling, ſous le nom de Céſarion. Elle commence par ces vers :

De ma bavarde poéſie
Ne vous laſſerez-vous jamais ?

C'EST le même Kaiſerling, ſur la mort duquel il fit dans la ſuite un poëme qui n'eſt pas un des meilleurs qui ſoit ſorti de ſa plume. Nous en rapporterons quelques vers où il a voulu mettre du ſentiment :

Hélas ! j'ai tout perdu, je perds l'ami que j'aime,
Je reſte ſeul, ſans toi, dans ce vaſte univers ;
Ces *jours ſont* écoulés comme des ombres vaines,
Où nos deux cœurs unis ne formant qu'un ſeul cœur,
S'entre communiquaient leurs plaiſirs & leurs peines,
Et ne pouvaient jouir que d'un même bonheur.
Entre nous deux aucun partage,
Même goût & même uſage,
Notre tendre amitié nous rendait tout commun;

Jamais froideur ni nuage
Ne put exciter l'orage
D'un démêlé importun.

VOLTAIRE n'était pas si scrupuleux que Rollin; & il ne passait guère de semaine, sans écrire à son héros, ou sans faire quelque vers à sa louange. Le 23 mars 1742, le Roi lui écrivit de son quartier de Sélowitz, une lettre pleine d'esprit, que l'on ne sera pas fâché de retrouver ici.

MON CHER VOLTAIRE,

„JE crains de vous écrire; car je n'ai d'autres nouvelles à vous mander que d'une espèce dont vous ne vous souciez guère, ou que vous abhorrez. Si je vous disais, par exemple, que des peuples de deux différentes contrées d'Allemagne, sont sortis du fond de leurs habitations, pour se couper la gorge avec d'autres peuples dont ils ignoraient jusqu'au nom même, & qu'ils ont été chercher jusques dans un pays fort éloigné: pourquoi? parce que leur maître a fait un contrat avec un autre prince, & qu'ils voulaient, joints ensemble, en égorger un troisième. Vous me diriez que ces gens sont fous, sots, & furieux, de se prêter ainsi au caprice & à la barbarie de leur maître.

„ Si je vous disais, que nous nous préparons avec grand soin à détruire quelques murailles élevées à grands fraix, que nous fesons la moisson où nous n'avons point semé, & les maîtres où personne n'est assez fort pour nous résister; vous nous diriez: ah! barbares, ah! brigands, inhumains que vous êtes! *Les injustes*, diriez-vous, *n'hériteront point du royaume des cieux* selon *St. Mathieu chap. XII*, *vers.* 34.

„ Puisque je prévois ce que vous diriez sur ces matières, je ne vous en parlerai point. Je me contenterai de vous informer qu'un homme, dont vous aurez entendu parler, sous le nom du Roi de Prusse, apprenant que les états de son allié étaient ruinés par la Reine d'Hongrie, est volé à son secours; qu'il a joint ses troupes à celles du Roi de Pologne, pour opérer une division en basse-Autriche, & qu'il a si bien réussi, qu'il s'attend dans peu à combattre les principales forces de la Reine d'Hongrie pour le service de son allié. Voilà de la générosité, direz-vous; voilà de l'héroïsme. Cependant, cher Voltaire, le premier tableau & celui-ci sont les mêmes. C'est la même femme qu'on représente premièrement en cornette de nuit lorsqu'elle se dépouille de ses charmes, &

enſuite avec ſon fard, ſes dents & ſes pompons. De combien de différentes façons n'enviſage-t-on pas les objets! Combien les jugements ne varient-ils point! Les hommes condamnent le ſoir ce qu'ils approuvent le matin; ce même ſoleil qui leur plaiſait en ſon aurore, les fatigue en ſon couchant. De-là viennent ces réputations établies, effacées, & qui ſe rétabliſſent pourtant; & nous ſommes aſſez inſenſés pour nous donner, pour la réputation, du mouvement pendant notre vie entière. Eſt-il poſſible qu'on ne ſe ſoit pas détrompé de cette fauſſe monnoie, depuis le tems qu'elle eſt connue? &c. „

LORSQUE Voltaire reçut cette lettre, il était malade, comme on le voit par ſa réponſe. (15) La bataille de Chotuſitz, où le Roi perdit le général Werdeck, le major Buddenbrock, qui était un de ſes favoris, & où le général de Rothenbourg fut bleſſé, lui fournit une nouvelle occaſion d'exercer ſa muſe; il adreſſa une épitre à Stil, où il regrette la perte de ces braves guerriers.

DEUX jours avant cette bataille, Voltaire écrivit au Roi une épitre, (16) par laquelle on voit que Frédéric feſait venir de Paris des

danseurs & des danseuses pour son opéra; & où il lui offre de bons acteurs pour la tragédie; Voltaire croyait, comme il le dit dans cette lettre, que Frédéric ne se bornerait pas à des galimathias italiens & à des gambades françaises; il se trompait; Frédéric n'aima que médiocrement le théâtre français; son goût pour la musique l'attacha toute sa vie au spectacle italien; ses castrats & ses danseuses étaient deux fois mieux pensionnés que ses ministres d'état; & sur les dernières années de sa vie, tandis qu'il chassait tous les comédiens français, qu'il traitait de misérables histrions; il s'amusait à Postdam à voir ces détestables farces italiennes connues sous le nom d'*opéra buffa.*

On s'imagine bien que la nouvelle de la bataille de Chotusitz, ne manqua pas d'échauffer la verve de Voltaire; & le 26 mai 1752, il lui adressa de Paris l'épître qui commence par ces vers:

> Le Salomon du nord en est donc l'Alexandre,
> Et l'amour de la terre en est aussi l'effroi!

La paix de Breslau rendit Frédéric aux loisirs de la vie privée. Alors, il songea sérieusement à mériter de plus en plus les louanges qu'on

lui prodiguait de toutes parts ſur ſon goût pour les ſciences & les arts. Le cardinal de Polignac était mort à Paris au mois de novembre 1741, & avait laiſſé une collection précieuſe d'antiques. Louis XV eut la famille de Diomède, c'eſt-à-dire, neuf belles ſtatues de marbre que l'on eſtimait un million deux cents milles livres. Frédéric acheta tout le reſte & le fit tranſporter à Charlottenbourg. Au commencement de décembre 1742, il fit jouer le premier opéra italien dans ſa nouvelle ſalle bâtie par les ſoins de Knobelsdorf.

Il eſt étonnant que Frédéric qui, d'ailleurs n'aimait pas à faire des dépenſes inutiles, ait prodigué plus de 100,000 écus par an, pour entretenir le plus ennuyeux ſpectacle que l'on pût voir ; & où l'on ne jouait que ſix fois l'année, pendant le carnaval. Ce ſpectacle où l'on commandait les ſoldats, comme pour la parade, reſſemblait extérieurement à un camp. Quoiqu'il fut donné gratis, des eſcouades d'officiers & de ſoldats, en repouſſaient ſouvent ceux-mêmes auxquels le Roi avait accordé des loges. Le parterre était rempli de ſoldats ou de femmes de ſoldats, qui mettaient ces jours-là l'uniforme de leurs maris ; & cette ſoldateſque

qui s'enivrait de brandevin, au lieu d'écouter la musique de Graun, fesait monter dans les loges des vapeurs dégoûtantes, qui fesaient douter si l'on n'était point dans un corps-de-garde.

VOLTAIRE, que la tragédie de Mérope venait de couvrir d'une nouvelle gloire, fit dans ce tems un second voyage à Berlin; Frédéric l'avait invité, comme un philosophe en invite un autre, & il ne savait pas que c'était un négociateur que le cabinet de Versailles lui détachait pour lui faire rompre la paix qu'il venait de signer, & le déterminer à faire marcher encore cent mille hommes contre les Hongrois & les Impériaux. Voltaire profita de la confiance du Roi; & voici comme il nous apprend lui-même qu'il fit sa négociation.

„ AU milieu des fêtes, des opéra, des soupers, ma négociation secrette avançait; le Roi trouvait bon que je lui parlasse de tout, & j'entremêlais souvent des questions sur la France & sur l'Autriche, à propos de l'Enéïde, de Virgile & de Tite-Live. La conversation s'animait quelquefois, le Roi s'échauffait & me disait que tant que notre cour frapperait à toutes les

portes pour obtenir la paix; il ne s'aviserait pas de se battre pour elle. Je lui envoyais de ma chambre à son appartement mes réflexions sur un papier à mi-marge; il répondait sur une colonne à mes hardiesses. J'ai encore le papier où je lui disais: doutez-vous que la maison d'Autriche ne vous demande la Silésie à la première occasion? Voici la réponse en marge:

Ils seront reçus biribi,
A la façon de Barbari, mon ami.

„ CETTE négociation, d'une espèce nouvelle, finit par un discours qu'il me tint dans un de ses mouvements de vivacité, contre le Roi d'Angleterre son oncle. Les deux rois ne s'aimaient pas; celui de France disait: *George est l'oncle de Frédéric; mais George ne l'est pas du Roi de Prusse.* Enfin il me dit: que la France déclare la guerre à l'Angleterre & je marche. Je n'en voulais pas davantage, je retournai vîte à la cour de France, je rendis compte de mon voyage, je lui donnai l'espérance qu'on m'avait donnée à Berlin; elle ne fut point trompée; & le printems suivant, le Roi de Prusse fit en effet un nouveau traité avec le Roi de France; il s'avança en Bohême

avec cent mille hommes, tandis que les Autrichiens étaient en Alſace. „

VOLTAIRE retourna à Paris au mois de novembre. Les Algarottis jouiſſaient de la confiance & de l'amitié de Frédéric, & la partageaient avec le marquis d'Argens, que ſes aventures romaneſques avaient amené à Berlin au commencement de ſon règne. D'Arget & d'Arnaud, tous deux français, étaient ſes ſecrétaires; le général de Rothenbourg, le baron de Goltz, & quelques autres, vivaient auſſi familièrement avec lui.

QUELQUES tems après, Voltaire envoya au Roi ſon ſiècle de Louis XIV; ce qui lui valut une lettre auſſi flatteuſe que toutes celles qu'il avait reçues de ce monarque. (17)

ENFIN en 1744, Frédéric ſongea ſérieuſement à renouveller l'académie de Berlin. Il réunit à cette académie la ſociété littéraire, qui s'était formée au commencement de ſon règne. On lut des patentes, on célébra le jour de naiſſance du reſtaurateur, on nomme des curateurs & des membres ordinaires, on propoſa des prix, on frappa des médailles; Frédéric lui-même fit une ode pompeuſe, où il ſe flatte que les arts & les ſciences vont régner à Berlin; & où il compare l'académie à l'Olympe, & les

académiciens aux dieux; où il appelle ces illustres académiciens *des oracles*, *des ſages dont les dieux ſont jaloux dans leur céleſte cour*, *des agens de vérités*, *dans leurs aréopages*, *qui ont enchaîné à leurs genoux les préjugés captifs*; en un mot, il les repréſente comme des gens:

Dont l'eſprit pénétrant, la vaſte intelligence,
Aſſervit en détail cet univers immenſe.

CEPENDANT la guerre s'était rallumée & les batailles de Hohenfriedberg, de Soor & de Keſſelsdorf, avaient ceint Frédéric de nouveaux lauriers. Il entra à Dreſde en vainqueur, & logea chez le prince de Luwomirsky. Il fit beaucoup de politeſſes à l'épouſe du prince, qu'il trouva avec pluſieurs autres dames, & la converſation étant tombée ſur les troupes ſaxonnes, & leurs généraux; il en parla avantageuſement, feſant ſur-tout l'éloge du comte Rutowsky, qui était gendre du prince. „Je vois bien, mes dames, dit-il enſuite, que malgré le plaiſir que vous témoignez à me voir, vous aimeriez mieux me ſavoir bien loin. Mais mon départ dépend du Roi de Pologne. Je ne ſuis venu en Saxe que pour demander la paix; & au lieu de cela,

j'ai

j'ai été obligé de faire la guerre. Je voudrais bien la voir finie ; car je sais que la fortune des armes est changeante, & je suis bien éloigné de croire que la mienne sera toujours la même. Cependant on verra la différence qu'il y a entre mes troupes & celles de mes ennemis. Je sais bien que si l'on était entré dans mes états, on y aurait tout mis à feu & à sang ; & moi j'ai défendu sévèrement à mes soldats de commettre le moindre désordre. „ La comtesse de Watzdorf, parente du comte Rutowsky, voulut prendre le parti des troupes saxonnes. „ Je crois bien, dit le Roi en l'interrompant, que cela ne serait pas arrivé dans les endroits où se serait trouvé le comte de Rutowsky ; je connais trop la noblesse & la générosité de ce général, pour le soupçonner de pareilles actions; mais, madame, aurait-il été le maître des Ulanes, des Bosniaques, & sur-tout des troupes Autrichiennes ? Jugez-en par la conduite de ces troupes dans la Bavière, dans la Silésie & dans la Saxe même qu'elles défendent. „ La comtesse ne sut que répondre. Les excès commis par le corps du comte de Grune, & l'armée du prince Charles étaient trop récents pour qu'on pût les oublier.

Lès embarras de cette guerre laissèrent peu de loisir à Frédéric pour cultiver les lettres. La paix ramena ce loisir. Dans les années 1745 & 1746, il éprouva des pertes sensibles à son cœur; la mort lui enleva trois hommes auxquels il était très-attaché, Jordan, Kayserling & du Han, son ancien précepteur. Il versa beaucoup de larmes sur la perte de ce dernier, & composa lui-même l'éloge de Jordan, qui est imprimé dans les mémoires de l'académie.

En 1746, il fit un voyage en Silésie pour répandre des bienfaits, non sur les aubergistes & les charlatans qu'il rencontrait sur la route, mais sur les agriculteurs, sur les fabricants, sur la noblesse cultivatrice, sur les bourgeois, sur le peuple.

Depuis cette année jusqu'en 1756, Frédéric composa la plupart des ouvrages que nous connaissons de lui & de ceux que l'on donnera bientôt au public. En 1746, il avait fini les mémoires de Brandebourg, qui sont sans contredit son meilleur ouvrage en prose. C'est aussi dans le même tems qu'il travailla à l'*histoire de mon tems*, que l'on a annoncée parmi ses œuvres posthumes. Voici comme il s'exprime à ce

ſujet dans une lettre qu'il écrivit à Voltaire le 22 février 1747.

„ Volà donc votre goût décidé pour l'hiſtoire. Suivez, puiſqu'il le faut, cette impulſion étrangère, je ne m'y oppoſe pas. L'ouvrage qui m'occupe, n'eſt point dans le genre de mémoires ni de commentaires; mon perſonnel n'y entre pour rien. C'eſt une fatuité à tout homme de ſe croire un être aſſez remarquable pour que tout l'univers ſoit informé du détail de ce qui concerne ſon individu. Je peins en grand le bouleverſement de l'Europe; je me ſuis appliqué à crayonner les ridicules & les contradictions que l'on peut remarquer dans la conduite de ceux qui la gouvernent. J'ai rendu le précis des négociations importantes, des faits de guerre les plus remarquables; & j'ai aſſaiſonné ces récits de réflexions ſur les cauſes des évènements, & ſur les différents effets qu'une même choſe produit, quand elle arrive dans d'autres tems, ou chez différentes nations. Les détails de guerre que vous dédaignez ſont, ſans doute, ces longs journaux, qui contiennent l'ennuyeuſe énumération de ces minuties; & vous avez raiſon. Sur ce ſujet cependant, il faut diſtinguer la matière de l'inhabileté de ceux

qui la traitent pour la plupart du tems ; ſi on liſait une deſcription de Paris où l'auteur s'amuſât à donner l'exacte dimenſion de toutes les maiſons de cette ville immenſe, & où il n'omit pas juſqu'au plan du plus vil brelan, on condamnerait ce livre, & l'auteur au ridicule; mais on ne dirait pas pour cela que Paris eſt une ville ennuyeuſe. Je ſuis du ſentiment que de grands faits de guerre écrits avec conciſion & vérité, qui développent les raiſons qu'un chef d'armées a eues en ſe décidant, & qui expoſent, pour ainſi dire, l'ame de ſes opérations; je crois, je le répète, que de pareils mémoires doivent ſervir d'inſtruction à tous ceux qui ſont profeſſion des armes. Ce ſont des leçons qu'un anatomiſte fait à des ſculpteurs qui leur apprennent par quelles contractions les muſcles du corps humain ſe remuent. Tous les arts ont des exemples & des préceptes. Pourquoi la guerre, qui défend la patrie & ſauve les peuples d'une ruine prochaine, n'en aurait-elle pas ?

„ Si vous continuez à écrire ſur ces dernières guerres, ce ſera à moi à vous céder le champ de bataille; auſſi bien mon ouvrage, n'eſt-il pas fait pour le public, &c. „

En travaillant à l'hiſtoire, Frédéric prit du goût pour les hiſtoriens. Il préférait avec raiſon les anciens aux modernes; & depuis cette époque, il reliſait tous les ans les plus célèbres d'entre les premiers. Son poème ſur l'art de la guerre l'occupa auſſi dans le courant de cette période, ainſi que pluſieurs autres petites pièces de poéſies qui ſont imprimées dans le recueil de ſes œuvres.

Frédéric avait fait travailler depuis quelques années à un ſuperbe palais d'été auprès de Poſtdam. Il fut achevé en 1748, & il lui donna le nom de Sans-Souci. C'eſt là que le monarque, loin du tumulte de la cour, venait ſuivi de quelques domeſtiques, ſe livrer à ſon goût pour l'étude & la philoſophie. C'eſt là que furent compoſées la plupart de ſes poéſies.

Plus les ouvrages du Roi-philoſophe augmentaient, plus il ſentait le beſoin d'avoir un conſeil & un guide; & quel homme était plus propre que Voltaire à donner aux poéſies du Roi, une touche de ce vernis délicat, ſans lequel les ouvrages les mieux penſés ſont dédaignés en France, par tous les gens du goût? Il lui envoyait bien ſes vers à corriger, en le priant de ne point l'épargner; mais il ſentait

aussi qu'une heure de tête à tête lui ferait plus utile que trente corrections par la poste. Et puis Frédéric ne se souciait pas d'envoyer tous ses vers en France, précisément tels qu'il les avait faits. Il savait que les Français aiment à rire, & les poètes à se vanter.

VOLTAIRE sollicité par Frédéric de se rendre auprès de lui, craignait avec raison de perdre dans une cour son repos & sa liberté. Il refusa d'abord sous prétexte de la rigueur du climat de Berlin. D'Argens, la Métrie & d'Algarotti, furent chargés par le Roi de le rassurer sur ce genre de crainte. D'Argens, secrétaire du Roi, joignit à leurs lettres un certificat en vers, qui était accompagné de deux melons cueillis au mois de juin dans les jardins de Postdam.

LES inquiétudes de Voltaire se tournèrent ensuite sur l'inconstance des rois, & Frédéric lui écrivit une lettre bien faite pour le tranquilliser. Enfin il prétexta les dépenses qu'entraînerait le voyage, & Frédéric lui fit compter seize mille francs pour les frais de sa route.

CEPENDANT Voltaire n'était pas encore décidé ; il négociait pour le traitement de Mad. Denis, sa nièce, qu'il voulait emmener avec lui,

lorſqu'un petit évènement qui bleſſa fortement ſon amour propre, le décida entièrement.

D'ARNAUD avait adreſſé au Roi une épître; & Frédéric lui avait répondu quelques vers, (18) où il diſait que Voltaire était à ſon couchant & d'Arnaud à ſon aurore.

CES épîtres furent envoyées à Thiriot qui était le correſpondant littéraire du Roi de Pruſſe à Paris. Lorſque Voltaire les reçut il était au lit: „ *L'aurore de d'Arnaud*! s'écrie-t-il en ſortant du lit en chemiſe, & tout enflammé de colère. Voltaire à ſon couchant! Que Frédéric ſe mêle de régner & non de me juger. J'irai, oui, j'irai apprendre à ce roi que je ne me couche pas encore, „ & peu de tems après il partit & arriva à Berlin au mois de juin 1750.

VOLTAIRE fut reçu avec tout l'empreſſement que peuvent inſpirer l'eſtime, la tendreſſe & l'égalité. Il fut logé dans l'appartement qu'avait eu le maréchal de Saxe; il avait à ſa diſpoſition les officiers du Roi quand il voulait manger chez lui, les cochers & les voitures de la cour quand il voulait ſe promener. D'Arget était chargé de veiller à tout ce qui pouvait lui rendre la vie douce & agréable. Cependant

Voltaire avait encore des inquiétudes, & Frédéric travaillait avec ardeur à les dissiper. „Comment pourrais-je jamais, lui écrivit-il un jour, causer l'infortune d'un homme que j'estime, que j'aime, & qui me sacrifie sa patrie, & tout ce que l'humanité a de plus cher. Je vous respecte comme mon maître en éloquence, je vous aime comme un ami vertueux. Quel esclavage, quel malheur, quel changement y a-t-il à craindre dans un pays où l'on vous estime autant que dans votre patrie, & chez un ami qui a un cœur reconnaissant? J'ai respecté l'amitié qui vous liait à madame du Chatelet; mais après elle, j'étais un de vos plus anciens amis. Je vous promets que vous serez heureux ici autant que je vivrai.„

Les protestations de bouche étaient encore plus fortes; & un jour se trouvant seul avec Voltaire, il prit sa main pour la baiser. Une jolie femme n'aurait pu résister, à plus forte raison un poete. Frédéric demanda au Roi de France la permission de garder Voltaire; il l'obtint; & Voltaire fut nommé chambellan du Roi-philosophe, avec vingt mille francs de pension.

Voila donc Voltaire chambellan & correcteur des œuvres de Frédéric. Il travaillait régu-

lièrement deux heures par jour avec lui, corrigeait *tous* ses ouvrages ; lui rendait compte par écrit de toutes les ratures, ce qui composa une réthorique & une poétique à l'usage de ce prince, dont son génie sut profiter. (19)

UN an se passa ainsi dans la plus douce intimité ; mais bientôt il s'éleva des nuages sur l'horison littéraire de Berlin ; & nous allons voir comment.

CEUX qui connaissent les philosophes, les gens de lettres & les jolies femmes, croiront aisément, que l'apparition de Voltaire à Berlin, & les faveurs dont Frédéric le combla, ne furent pas vues de bon œil par les beaux esprits que ce prince entretenait à sa cour.

MAUPERTUIS qui, comme on sait, était extrêmement enflé de ses connoissances & ne pardonnait pas plus que Voltaire que l'on refusât de l'admirer, avait été autrefois fort lié avec ce dernier. (20) Leur union fut altérée par quelques démêlés qu'ils eurent ensemble au sujet d'un ouvrage de madame du Chatelet, sur lequel il échappa quelques plaisanteries à Maupertuis. Son arrivée à Berlin réveilla encore une vieille rancune, dans le cœur du président.

VOLTAIRE ayant été reçu à l'académie fran-

çaiſe, envoya à M. de Maupertuis, ſon diſcours de réception, & lui marqua que le comte de Maurepas, miniſtre d'état, l'avait obligé de ſupprimer un endroit où M. de Maupertuis était comparé à Platon, voyageant à la cour de Denys. La vanité du philoſophe fut d'abord révoltée, & le premier objet de ſa haine fut le miniſtre. Mais dans la ſuite, il prétendit avoir appris que le poète n'avait pas ſongé à le louer; il ne put lui pardonner ce manque d'attention, & conçut contre lui la haine la plus forte.

Maupertuis diſſimula quelque tems, & attendit une bonne occaſion pour faire éclater ſa haine; il ſe contenta pour lors de travailler ſourdement à préparer la perte de ſon ennemi; & pour cela il s'unit avec quelques autres Français qui étaient à Berlin. Bientôt il ſe préſenta une occaſion de perdre Voltaire, & on ne la négligea point.

Le Roi de Pruſſe venait de faire avec Auguſte Electeur de Saxe, un traité dans lequel il avait ſtipulé que ſes ſujets porteurs des billets de la *Steuer*, ſeraient rembourſés ſans perte. Par cette clauſe il veillait à l'intérêt de ſes peuples. Mais Auguſte eut la négligence ou l'imprudence de ne pas faire évaluer la ſomme à laquelle pouvaient ſe monter les billets.

La Steuer était une banque établie à Dresde. L'Electeur de Saxe avait mis dans le public une si grande quantité de billets sur cette banque, qu'ils ne pouvaient plus être acquittés, & perdaient la moitié de leur valeur. Les Prussiens profitèrent des circonstances & de la condition du traité ; ils achetaient ces billets à bon marché des Hollandais & des autres Allemands, & se les fesaient payer sans aucune perte. (21)

Pendant l'agiotage de ces billets, Voltaire chargea un juif nommé Herscheld, de négocier à Leipzig pour dix mille écus de lettres de change. Celui-ci lui remit pour nantissement des diamants qui appartenaient à Chasot, officier français, favori du Roi, qui les tenait de la duchesse de Mecklenbourg, dans les bonnes grâces de laquelle il avait été pendant quelque tems. Voltaire ayant appris que les diamants n'appartenaient point au juif, & que c'était un homme décrié pour plusieurs friponneries, le rappelle aussitôt de Leipzig, lui défend de négocier les lettres, & écrit à Paris pour les protester. Herscheld demande pour son voyage deux cents écus qui lui sont payés ; mais il veut avoir outre cela 500 écus pour des faux fraix, & Voltaire les lui refuse. Le juif trompé dans ses espérances,

refuſe de reprendre les diamants, & accuſe Voltaire d'avoir ſubſtitué une grande quantité petits chatons à des gros, qu'il avait reçus de lui. Le juif fut d'abord protégé hautement par Maupertuis & par tous les Français de ſa cabale. Les Allemands qui envient ordinairement aux Français juſqu'à l'air qu'ils reſpirent dans leur pays, firent beaucoup de bruit de cette affaire ; les érudits de cette nation, qui ne comprenent pas les poéſies de Voltaire, & qui le mépriſent pour quelques anachroniſmes qu'il a faits dans l'hiſtoire, triomphèrent de cette aventure, & travaillèrent à en envénimer les circonſtances. En un mot, Voltaire fut ſur le point de paſſer pour un fripon. Les ennemis de Voltaire profitent de l'occaſion ; on aſſure le Roi que le juif eſt l'émiſſaire de Voltaire en Saxe pour agioter les billets de la Steuer ; & on ajoute que Voltaire ſe moque des vers du Roi, & plaiſante ſur ſes goûts & ſes occupations. Ce dernier trait n'était pas le moins malin. Il réuſſit, & Voltaire eut ordre de ne plus ſe montrer à Poſtdam. Le Roi qui craignait que les juges ne ménageaſſent ſon favori, envoie le comte de Rothembourg, chez le chancelier Cocceji, pour lui dire qu'il abandonne entièrement cette affaire à la juſtice.

Le procès dura plufieurs mois. Voltaire prie Maupertuis de recommander fa caufe à M. de Jarriges; mais le préfident répondit gravement *qu'il ne pouvait fe mêler d'une fi mauvaife affaire.* Enfin la vérité l'emporta. Le juif fut condamné, malgré tous ceux qui le protégeaient; au grand regret de M. le préfident de l'académie & des érudits allemands.

Malgré une juftification fi authentique, le bon préfident & fes amis ne cefsèrent de publier dans toute l'Europe que Voltaire avait volé des diamants. On excita encore le juif à écrire au Roi contre lui. Mais bientôt on fut réduit à fe taire; car le juif fut condamné à être enfermé à la citadelle de Magdebourg, pour avoir fait fix fauffes lettres de change, & plufieurs autres friponneries, dans le goût de celle qu'il avait voulu faire à Voltaire.

Voltaire n'ignorait point les menées fecrettes deMaupertuis contre lui; cependant le préfident le vit comme à l'ordinaire, quand il fut rentré en faveur. Un jour que les beaux efprits étaient invités, comme on difait à manger le *rôt du Roi*, Maupertuis fe fit attendre. Lorfqu'il arriva, Voltaire lui fait fon compliment fur l'ouvrage nouveau qu'il a donné au

public. C'étaient des *lettres ſur le bonheur*. „Votre livre, mon préſident, ajoute-t-il, m'a fait plaiſir à quelques obſcurités près, dont nous cauſerons enſemble. „

DES obſcurités ! dit Maupertuis d'un ton ſec, il pourrait, monſieur, y en avoir pour vous. Voltaire, le regarde, lui mèt la main ſur l'épaule, & lui dit : „Je vous eſtime, mon préſident, vous êtes brave, vous voulez la guerre. „

DEPUIS ce tems-là, Voltaire fit courir plusieurs pièces manuſcrites contre Maupertuis ; quelques-unes mêmes furent imprimées. Enfin ce géomètre s'aviſa de publier des lettres pleines de rêveries, où il propoſait de faire un trou au centre de la terre ; de guérir les maladies en mettant les malades dans un enduit de poix-réſine ; d'établir une ville toute latine, & pluſieurs extravagances de cette eſpèce. La belle occaſion pour Voltaire ! & n'eſt-il pas permis du moins de rire un peu aux dépends d'un homme qui a voulu nous perdre ! Frédéric écrivit contre l'ouvrage de Maupertuis, & le tourna en ridicule ; il envoya ſon manuſcrit à Voltaire. Celui-ci crut pouvoir plaiſanter ſur un ouvrage contre lequel le Roi avait écrit des plaiſanteries, & il écrivit l'*Akakia*. Il montra

cet ouvrage à Frédéric, qui en rit de bon cœur avec lui; & d'autant plus, qu'il vit que Voltaire avait employé plusieurs de ses idées. Rien de plus naturel alors que de songer à le faire imprimer, & c'est ce que fit Voltaire. Un officier qui fesait imprimer un ouvrage sur la fortification des places, surprit chez son imprimeur plusieurs feuilles de l'Akakia; & en avertit Maupertuis. Le président se plaint au Roi, qui se fit apporter tous les exemplaires. Après cela il envoya chercher Voltaire, & dit, en les lui montrant, „ comment avez-vous pu vous résoudre à écrire un ouvrage aussi désobligeant contre un homme avec lequel vous mangez tous les jours à ma table, & avec qui votre état vous oblige de vivre en bienséance? Je suis persuadé que vous comprenez maintenant combien votre vivacité est condamnable. Quant à moi, quoique vous m'ayez manqué dans cette occasion, j'oublie entièrement cette affaire, & je ne veux y prendre part que pour vous raccommoder avec Maupertuis. Donnez-moi votre parole que cet ouvrage ne sera pas imprimé ailleurs. „ Voltaire sembla touché de ce discours, & promit que l'Akakia ne paraîtrait jamais. Trois semaines après l'Akakia parut;

le Roi qui avait malheureufement commencé à fe mêler de cette affaire littéraire ; lorfqu'il aurait dû laiffer ces deux hommes fe difputer à leur aife, fut piqué contre Voltaire, brûla lui-même l'exemplaire qu'on lui montra, & fit brûler les autres le lendemain par la main du bourreau. Voltaire piqué à fon tour que Frédéric fe fût mêlé dans des querelles de littérature, fit une épigramme fanglante fur les deux *brûlures*. Il ordonne à fon domeftique, en fortant de l'antichambre du Roi, de lui ôter la croix de mérite & la clef de chambellan en difant : *débarraffes-moi*, *mon ami*, *de ces marques honteufes de la fervitude* ; il fufpend l'une & l'autre à la clef de la chambre de Sa Majefté, & fe retire à Berlin, en maudiffant les beaux-efprits qui veulent gouverner l'empire des belles-lettres comme un régiment.

L'ABBÉ de Prades (23) fut chargé de fuivre Voltaire à Berlin, pour lui enjoindre de la part du Roi, d'écrire fur le champ une lettre d'excufe à Maupertuis ; & il le prévient qu'il a ordre de rapporter fa réponfe en propres termes. *Qu'il aille fe faire f....*, répondit Voltaire. Quoi ! dit l'abbé, eft-ce là la réponfe que je dois porter à Sa Majefté de votre part ? *Oui*, réplique

Voltaire,

Voltaire, *& ajoutez-y que je vous y ai envoyé avec lui.*

L'ABBÉ retourne à Poſtdam ; il entre en tremblant chez le Roi, on lui demande la réponſe, il héſite, on veut abſolument la ſavoir ; enfin il la dit en bégayant. Le Roi fait un grand éclat de rire, ſe fait répéter pluſieurs fois la réponſe, & à chaque fois ſes éclats de rire redoublent. Ce trait caractériſe Frédéric. Un monarque ordinaire aurait vu dans cette réponſe, une inſolence digne du dernier ſupplice. Frédéric n'y vit que l'exploſion ridicule d'un homme en colère qui ne pouvait rien, contre un homme qui pouvait tout ; & à la vérité ce n'était que cela. Au lieu de le punir, il lui renvoya la croix & la clef, & le rappella à Poſtdam.

VOLTAIRE revient, entre dans la chambre, l'*Akakia à la main*, & le jette au feu, en diſant : „ Voilà, Sire, les reſtes de ce malheureux livre qui m'a fait perdre votre amitié. „ Auſſitôt le Roi s'efforce de dérober l'Akakia aux flammes, Voltaire s'oppoſe d'une main aux efforts du Roi, & de l'autre enfonce avec des pincettes la brochure dans le foyer. Enfin Frédéric l'emporte après avoir brûlé ſes manchettes, l'Akakia eſt ſauvé,

& les deux acteurs finissent par rire, s'embrasser & souper ensemble.

Deux autres affaires que Voltaire eut avec Maupertuis, causèrent de nouvelles tracasseries, & dégoûtèrent de plus en plus Frédéric de la société des beaux-esprits & des philosophes.

La Beaumelle, en revenant de Copenhague, passa à Berlin, dans l'espérance d'entrer au service du Roi. Il s'adressa à Voltaire, & eut l'imprudence de le prier de présenter au Roi une petite brochure, intitulée, *mes pensées*, dont il était l'auteur, & où l'on trouvait les deux passages suivants :

„ Voltaire n'est pas le plus grand poète, c'est le mieux récompensé. „

„ Le Roi de Prusse a auprès de lui des beaux-esprits, comme les princes d'Allemagne ont des singes dans leurs palais. „

Quand Voltaire n'aurait pas eu encore dans la mémoire tous les chagrins que lui avaient causé les Français ; le premier passage, aurait suffi pour le refroidir sur le compte du sieur la Beaumelle, & le second pour le détourner de présenter son ouvrage au Roi ; aussi n'en fit-il rien ; & tout autre aurait agi de même. Maupertuis étudiait tout ce qui se passait, & cher-

chait le moment de lâcher contre ſon ennemi, ce nouveau Français qu'il ſavait vindicatif & emporté. Le haſard favoriſa ſon projet. Dans un des ſoupers du Roi où l'on était de très-bonne humeur, Voltaire dit tout bas au marquis d'Argens, qui était auprès de lui : *Frère, modérez votre gaieté, un auteur vient de nous comparer à des ſinges.* Cette idée fit rire le marquis. Le Roi s'en apperçut & voulut ſavoir ce que Voltaire avait dit. Le marquis répondit que c'était une plaiſanterie qui ne valait pas la peine d'être redite. Le Roi inſiſta, & Voltaire fut obligé de nommer la Beaumelle. Frédéric prit fort mal cette plaiſanterie.

Le lendemain, Maupertuis bâtit là-deſſus une hiſtoire, & peint Voltaire à la Beaumelle comme un homme qui a voulu le perdre dans l'eſprit du Roi. De là naquirent ces invectives lancées & rendues, que l'on pourrait paſſer à un homme comme la Beaumelle ; mais auxquelles Voltaire n'aurait jamais dû répondre.

Voici l'autre diſpute. Maupertuis, jaloux de partager avec d'autres académiciens, l'honneur d'avoir méſuré la terre ; voulut à quelque prix que ce fût publier quelque choſe de nouveau, & s'aviſa de donner comme une

découverte *que le mouvement dans la matière était produit par la moindre quantité d'action qu'il fallait pour l'effectuer ;* principe qu'il revêtit de tout l'appareil scientique du calcul, & qu'il appella la loi du *Minimum.* Cependant tous les philosophes anciens avaient dit cela en d'autres termes ; car ils avaient établi qu'il n'y avait rien d'inutile dans la nature, & qu'elle n'employait rien de superflu ; d'où il s'ensuivait nécessairement, qu'il n'y avait dans la loi générale du mouvement que ce qui était nécessaire à cette loi. Fontenelle dit que la nature agit avec la plus grande économie ; le père Mallebranche que Dieu emploie toujours les voies & les moyens les plus simples. Maupertuis se pavanait dans la gloire de cette découverte renouvellée des Grecs, lorsque Kœnig, bibliothécaire de la princesse d'Orange à la Haie, qui était ami de Maupertuis, vint à Berlin, & lui dit, qu'il était dans le dessein de publier quelques lettres de Leibnitz où l'idée du *Minimum* était traitée amplement. Kœnig qui s'apperçut que cette idée avait déplu à Maupertuis, lui écrivit le lendemain & lui envoya le manuscrit dont il était question, le priant de le brûler s'il le jugeoit

à propos, & proteſtant qu'il n'avait aucune intention de rien faire qui pût lui déplaire. Maupertuis affecta de l'orgueil & du mépris, renvoya le manuſcrit & rompit avec Kœnig. Alors celui-ci publia les lettres de Leibnitz. Maupertuis furieux, cite Kœnig devant le tribunal de l'académie, & le ſomme de préſenter les lettres originales de Leibnitz. Kœnig répond qu'il avait toujours dit qu'il n'avait que des copies de ces lettres, qui lui avaient été communiquées par un des principaux citoyens d'Amſterdam, dont il produiſit un certificat. Maupertuis s'opiniâtre, il aſſemble quelques-uns de ces hommes (24) dont Frédéric n'a que trop ſouvent rempli ſon académie, & ſe feſant juge dans ſa propre cauſe; il préſide à une ſéance où on déclare que les lettres n'ont jamais été écrites par Leibnitz; que Kœnig eſt un fauſſaire, qui les a fabriquées pour nuire au préſident; & comme tel, il eſt rayé du nombre des académiciens.

MAUPERTUIS avait gagné le Roi dans cette affaire; il lui avait inſinué que Kœnig était ſon ennemi, & qu'il avait dit beaucoup de mal de la proſe & de la poéſie de Sa Majeſté à la

princeſſe d'Orange. Ce fut toujours un grand crime aux yeux du Roi-poéte ; & il prit parti dans cette malheureuſe querelle, qui couvrit l'académie d'une honte qu'elle n'a pas encore ſu effacer.

VOLTAIRE qui était ami de Kœnig, & qui n'avait pas lieu de prendre le parti de Maupertuis, publie un petit *factum* pour la défenſe du bibliothécaire. L'amour-propre du préſident eſt revolté ; il ſe met au lit ; ſes chagrins, dit-il, l'ont fait tomber malade, & Frédéric va perdre le préſident de ſon académie. Frédéric qui n'était pas géomètre, & qui voulait être poète & hiſtorien, blâme Voltaire, & vient à Berlin voir le malade & le conſoler.

CETTE viſite met du côté de Maupertuis tous les courtiſans-beaux-eſprits ; & Voltaire eſt négligé. Il en rit & fait rire le public, en publiant le *Tombeau de la Sorbonne*, où il enferme plaiſamment le pauvre préſident. Cette plaiſanterie donna vraiment à Maupertuis une maladie, qu'il avait feint d'abord, comme les enfants pour avoir des bonbons ; & Frédéric vint faire une ſeconde viſite au pauvre affligé, & fit brûler l'ouvrage. Cependant, ce même Frédéric avait lu le *tombeau de la Sorbonne*,

avant l'impreſſion, & il y avait même ajouté quelques morceaux de ſa main. Kœnig qui feſait plus d'honneur à l'académie de Berlin, que l'Académie ne pouvait lui en faire, avait prévenu le jugement en renvoyant avec mépris ſa patente à une ſociété qui méritait ſi peu de l'avoir pour membre.

TOUTES ces tracaſſeries ennuyaient Frédéric; les beaux-eſprits qui voyaient que le Roi influait beaucoup ſur le poète, perdaient inſenſiblement cette confiance, qui les avait rendus aimables; & Frédéric qui ſentait qu'il ne pouvait primer à ſa fantaiſie ſur les beaux-eſprits, ſe dégoûta des beaux-eſprits. D'Arget qui était un homme ſage, ſe retira prudemment de ce théâtre dont les acteurs apprêtaient à rire à toute l'Europe; Algarotti en fit autant; & d'Arnaud qui avait des raiſons de ne prendre parti ni pour ni contre, fut renvoyé comme un ſot qui ne ſavait pas vivre à la cour; & montra dans la ſuite qu'il était deſtiné à quelque choſe de mieux.

VOLTAIRE était excédé depuis longtems de toutes ces tracaſſeries. Il était riche; jouiſſant de la réputation littéraire la plus brillante, qu'avait-il beſoin d'un Roi? Il ne lui fallait que

du repos. L'Akakia avait été réimprimé en Hollande, & Frédéric qui s'en prit à Voltaire, recommença ses froideurs. Voltaire demande la liberté de se retirer ; Frédéric piqué, la lui accorde, & redemande la clef de chambellan, la croix de mérite, & le traité qu'il a fait avec lui. Voltaire renvoya tout avec le quatrain suivant :

Je les reçus avec tendresse
Et je les rends avec douleur ;
Comme un amant dans sa fougeuse ardeur,
Rend le portrait de sa maîtresse.

Il ne voulait pas avoir l'air de quitter le Roi avec sa disgrace ; & il mit alors quelque prix à ces magnifiques bagatelles dont il n'avait nul besoin, & qu'il n'aurait jamais dû recevoir. Frédéric adouci par ce joli quatrain, lui renvoya encore cette clef & cette croix si souvent données & rendues ; & Voltaire ne parla plus de sa retraite. Trois mois après, il demanda la permission d'aller aux eaux de Plombières. Frédéric consent à ce voyage. A peine Voltaire est-il hors des états prussiens, qu'on répand dans Berlin une épigramme contre le Roi : & les amis de Voltaire la mirent sur son compte,

Quelque tems après, parut en Saxe une ſatyre intitulée: *Vie privée de Frédéric II*; & c'était encore l'ouvrage de Voltaire, diſait-on à Berlin & à Poſtdam.

Le Roi qui ſe doutait que le voyage de Plombières n'était qu'un prétexte de Voltaire pour le quitter, le fait arrêter à Francfort pour ravoir encore cette clef, & cette croix, & *ſes œuvres de Poéſchie*, comme diſait Freytag ſon agent à Francfort. L'ami de Frédéric & ſa nièce, qui était venue le trouver à Francfort avec un paſſeport du Roi de France, furent retenus pendant un mois dans l'hôtellerie du Bouc, par ordre du royal ami. Douze ſoldats les gardaient à vue & veillaient jour & nuit à la porte, pour ravoir la clef, la croix & les *Poéſchies*, qui devaient arriver de Leipzig. Enfin Voltaire fut mis en *liberté*, après avoir rendu toutes ces belles choſes, & il en fut quitte pour payer les frais.

Voltaire de retour en France, écrivit ces *mémoires pour ſervir à ſa vie*, où Frédéric n'eſt pas ménagé. L'avanie de Francfort, fait excuſer cette ſaillie; mais après cela, devait-il ſe réconcilier avec le Roi de Pruſſe, devait-il recevoir ſes vers & les corriger, ou du moins

ne devait-il pas alors détruire ce monument de ſa vengeance, ſi contraire à ſa conduite ? Frédéric lui propoſa encore dans la ſuite de venir à Berlin ; mais il était corrigé de la vanité de vivre familièrement avec les poètes-rois. (25)

DEPUIS ce tems, Frédéric évita de vivre avec des gens de lettres d'un mérite diſtingué ; il préféra, ces gens à mérite modeſte avec leſquels il pouvait primer. Le marquis d'Argens qui n'avait point de fortune, fut obligé de reſter ; & ceux qu'il prit enſuite auprès de lui, n'étant quelque choſe que par ſa faveur, tâchèrent de la conſerver le plus longtems qu'ils purent. Dans les dernières années de ſa vie, un certain abbé Duval Pirau, & deux aventuriers italiens, dont les noms ſont ignorés dans la république des lettres, occupaient la place des Voltaire, des Maupertuis, des Algarotti, des Arnauds, des Argens ; & un petit écolier du collège français était ſon lecteur.

VOLTAIRE nous a donné un tableau de la vie privée du Roi dans le tems qu'il était avec lui. „Il ſe levait, dit-il, à cinq heures du matin en été, & à ſix heures en hiver. Si vous voulez ſavoir les cérémonies royales de ce lever,

quelles étaient les grandes & petites entrées, quelles étaient les fonctions de son grand-aumônier, de son grand-chambellan, de son premier gentilhomme de la chambre, de son huissier; je vous répondrai, qu'un laquais venait allumer son feu, l'habiller & le raser, encore s'habillait-il presque tout seul. Sa chambre était assez belle. Une riche balustrade d'argent ornée de petits amours assez bien sculptés, semblait fermer l'estrade d'un lit dont on voyait les rideaux; mais derrière les rideaux était, au lieu de lit, une bibliothèque; & quant au lit du Roi, c'était un grabat de sangle avec un matelat mince, caché par un paravent. Marc-Antoine & Julien, ces deux apôtres du Stoïcisme, n'étaient pas plus mal couchés.

„ A sept heures, son premier ministre arrivait avec une grosse liasse de papiers sous le bras. Ce premier ministre était un commis qui logeait au second étage dans la maison de Frédersdorf, soldat devenu valet de chambre & favori, & qui avait autrefois servi le Roi dans le château de Custrin. Les secrétaires d'état envoyaient toutes les dépêches au commis du Roi; il en apportait l'extrait, le Roi fesait mettre les réponses à la marge en deux mots; toutes les

affaires du royaume s'expédiaient ainſi en une heure. (26) Rarement les ſecrétaires d'état, les miniſtres en charge l'abordaient; il y en a même à qui il n'a jamais parlé. Le Roi ſon père avait mis un tel ordre dans les finances, tout s'exécutait ſi militairement, l'obéiſſance était ſi aveugle, que quatre cents lieues de pays étaient gouvernées comme une abbaye.

„VERS les onze heures, le Roi en bottes, feſait dans ſon jardin la revue de ſon régiment des gardes; & à la même heure tous les colonels en feſaient autant dans toutes les provinces. (27) Les princes ſes frères, les officiers généraux, un ou deux chambellans mangeaient à ſa table, (28) qui était auſſi bonne qu'elle pouvait être dans un pays où il n'y a ni gibier, ni viande de boucherie paſſable, ni une poularde, & où il faut tirer le froment de Magdebourg. Après le repas il ſe retirait ſeul dans ſon cabinet, il feſait des vers juſqu'à cinq à ſix heures. (29) Enſuite venait un jeune homme, nommé d'Arget, ci-devant ſecrétaire de Valori, envoyé de France, qui feſait la lecture. (30) Un petit concert commençait à ſept heures. Le Roi y jouait de la flûte auſſi bien que le meilleur artiſte, les concertants exécutaient ſouvent de ſes com-

positions; car il n'y avait aucun art qu'il ne cultivât, & il n'eut pas essuyé chez les Grecs la mortification, qu'eut Epaminondas, d'avouer qu'il ne savait pas la musique. (31)

„ On soupait dans une petite salle dont le singulier ornement était un tableau, dont il avait donné le dessein à Pêne, son peintre, l'un de nos meilleurs coloristes. C'était une belle priapée....

„ Les repas n'en étaient pas souvent moins philosophiques... Jamais on ne parla en aucun lieu du monde, avec tant de liberté, de toutes les superstitions des hommes; & jamais elles ne furent traitées avec plus de plaisanteries & de mépris. Dieu était respecté; mais tous ceux qui avaient trompé les hommes en son nom, n'étaient pas épargnés. Il n'entrait jamais dans *le palais ni femmes ni* prêtres; en un mot, Frédéric vivait sans cours, sans conseil & sans culte. „

C'est pendant le séjour de Voltaire à Berlin, que Frédéric fit à un prêtre la plaisanterie suivante. Ce prêtre, curé de village auprès de Stettin, avait osé, dans un sermon sur Hérode, faire quelques allusions qui tombaient sur Frédéric. Le Roi le fit venir à Postdam, en le citant

au confiftoire, fous le faux nom d'un prêtre. Le pauvre homme fut amené par des gens apoftés. Le Roi prit une robe & un rabat de prédicant. Le marquis d'Argens & le baron de Pœlnitz, qui avait changé trois ou quatre fois de religion, fe revêtirent d'un habit femblable, on mit un tome du dictionnaire de Bayle fur une table, en guife d'évangile, & le coupable fut introduit par deux grenadiers devant ces trois miniftres du Seigneur. Mon frère, dit le Roi, je vous demande, au nom de Dieu, fur quel Hérode vous avez prêché? — Sur Hérode qui fit tuer tous les petits enfants, répondit le bon homme, — je vous demande fi c'était Hérode premier du nom; car vous devez favoir qu'il y en a eu plufieurs. Le prêtre de village ne fut que répondre. — Comment, dit le Roi, vous ofez prêcher fur un Hérode, & vous ignorez quelle était fa famille? vous êtes indigne du faint miniftère, nous vous pardonnons pour cette fois; mais fachez que nous vous excommunierons, fi jamais vous prêchez contre quelqu'un fans le connaître. Alors on lui délivra fa fentence & fon pardon; on figna trois noms ridicules, inventés à plaifir. — Nous allons demain à Berlin, ajouta le Roi, nous demanderons

grâce pour vous à nos frères, ne manquez pas de nous venir parler. Le prêtre alla à Berlin, chercher les trois miniſtres : on ſe moqua de lui, & il en fut quitte pour cette plaiſanterie, & les frais de ſon voyage.

QUELQUE tems après le départ de Voltaire; Maupertuis fit un voyage en France pour rétablir ſa ſanté, & diſſiper ſes chagrins. Après cela il ſe retira à Baſle en Suiſſe, où il mourut entre les bras de deux moines. Alors les ſoupers philoſophiques ceſſèrent entièrement à Poſtdam ; & Frédéric, ennuyé de faire des plaiſanteries ſur les ſuperſtitions, s'amuſait à tourner en ridicule les eſpèces de beaux-eſprits qui lui reſtaient encore. Un certain baron de Pœlnitz, pauvre fou, qu'il avait fait membre de ſon académie, était ſur-tout le plaſtron continuel de ſes railleries : *Quand changerez-vous pour la quatrième fois de religion?* lui diſait-il. *Eh! mon Dieu, mon cher Pœlnitz*, lui diſait-il une autre fois, *j'ai oublié le nom de cet homme, que vous volâtes à la Haie, en lui vendant de l'argent faux pour du fin. Aidez un peu ma mémoire, je vous prie.* (32) Il traitait à peu-près de même le marquis d'Argens, qui ſouffrait tout pourvu que ſa penſion lui fut payée.

CEPENDANT on s'ennuie à la fin de plaisanter des gens qui n'ont pas l'esprit ou la hardiesse de répondre. Frédéric sentit souvent cet ennui, & il s'écria un jour en baillant: *Est-ce qu'il n'y aura donc plus de querelle?*

LA guerre qui s'alluma en 1756, vint le tirer d'un état de repos, peu fait pour un esprit aussi actif que le sien. Il fit, comme nous l'avons vu, la guerre la plus glorieuse que l'on ait jamais faite, puis qu'il est décidé qu'il y a de la gloire à faire la guerre.

DANS le cours de cette guerre, il a écrit à la comtesse de Camas, grande-maîtresse de la cour de la Reine-mère, des lettres familières, comme peu de rois en écrivent. Il estimait beaucoup cette dame qui était en grande réputation de vertu, & qui avait plusieurs années plus que lui. Ces lettres sont des preuves sensibles que Frédéric estimait les plaisirs de l'amitié, & qu'il savait se dépouiller de la majesté pour se les procurer. (33)

EN 1760, il fut en quartier d'hiver à Leipzig, & profita de ses moments de loisirs pour s'entretenir avec des gens de lettres allemands, dans cette ville célèbre, qui est, pour les lettres, le Paris de l'Allemagne. Il vit particulièrement Gottsched,

Gottfched, Gellert & Winkler. Le premier eft regardé comme le créateur de l'allemand moderne ; il a fait fentir à fes compatriotes que leur langue pouvait être perfectionnée. Il ne plut point à Frédéric. Ce prince témoigna beaucoup plus d'eftime pour Gellert dont les fables ont été traduites dans prefque toutes les langues, & dont les Français, qui ont la Fontaine, n'ont jamais bien voulu fentir le mérite. (34)

Après la paix d'Hubertsbourg, le Roi fut à Morizbourg, où il reçut amicalement l'Electeur & l'Electrice de Saxe. Ce voyage eft remarquable pour la vie privée de Frédéric. On a imprimé mille fois qu'il n'aimait point la magnificence, & qu'il n'avait jamais quitté fes bottes ni l'uniforme de fon régiment des gardes. C'eft à cette époque feulement qu'il faut placer l'ufage du Roi, à cet égard. Ce fut pour ainfi dire ici la dernière fois qu'il porta un habit de couleur & des fouliers. Depuis le commencement de fon règne jufqu'alors, il donna quelquefois des fêtes & des caroufels, où il parut en habit de drap d'or, avec des boutons de diamants ; il mangeait dans une vaiffelle d'or de fix à fept millions ; & il ne négligeait rien alors, pour donner à fa cour tout l'éclat de la magnificence.

La guerre de ſept ans lui fit ſentir ſans doute ; que l'argent eſt le nerf d'un état, & ſur-tout d'un état comme le ſien ; & c'eſt alors qu'il commença à augmenter ſon tréſor, & à étendre ſur toutes les parties cette économie ſévère, que bien des gens ont traitée d'avarice ; & qui n'était vraimènt qu'une économie indiſpenſable dans la ſituation où il ſe trouvait. Depuis ce tems-là, il porta toujours un ſurtout bleu, & dans les jours de grande cérémonie une uniforme de velours brodé.

VERS ce même tems, ſon corps ſe courba un peu, & ſa tête ſe pancha du côté droit. Ce qui venait ſans doute des fatigues de la guerre. Sa conſtitution était aſſez faible ; mais il s'était formé un tempérament robuſte, à force d'activité & de travaux. Sa taille était médiocre. Il avait de grands yeux bleus, ſon regard était perçant. Il parlait l'allemand d'une manière rude, & ſans correction, il parlait mieux le français ; & alors ſa voix était douce & agréable. Quand on l'approchait pour la première fois, & que l'idée d'un ſi grand homme inſpirait quelque trouble ; on était raſſuré à la première queſtion qu'il feſait. Il avait l'art de mettre tout le monde à ſon aiſe ; & il

y a apparence qu'avant de voir quelqu'homme célèbre, il se préparait quelques instans auparavant sur ce qu'il voulait lui dire. Il parlait de guerre au militaire ; de vers, au poète ; d'agriculture, au cultivateur ; de jurisprudence, au jurisconsulte ; de commerce, au négociant ; de politique, aux Anglais. S'il parla jamais à un cordonnier, ce qui ne serait pas extraordinaire, il s'entretint sans doute avec lui de la qualité des cuirs, & de la meilleure manière de faire des souliers.

Il aimait à faire des questions, à instruire, & sur-tout à plaisanter. (35) Les femmes étaient souvent l'objet de ses railleries ; & il se plaisait à lancer contre elles des traits assez semblables à ceux de Boileau & de Juvenal. Ses courtisans mariés devaient s'attendre à être souvent plaisantés sur les talents de leurs épouses ; & quand le pauvre comte de S. qui avait bien l'épouse la plus vertueuse de tout Berlin, se fâchait de ces sarcasmes, le Roi s'amusait beaucoup & redoublait la dose. Il a demandé à des femmes des nouvelles de leurs bâtards, & a parlé de leurs victoires à des princes qui n'avaient jamais vu tirer un coup de fusil.

Il n'eſtimait pas les médecins ; & aimait beaucoup à faire le médecin lui-même. S'il cauſait avec quelqu'un qui fût attaqué de quelque maladie, il ne manquait jamais de lui conſeiller un régime & des remèdes. Il envoyait des pillules à Voltaire, & toutes ſortes de poudres & d'autres drogues à la princeſſe d'Amélie ſa ſœur & à d'autres perſonnes qu'il aimait.

On a trouvé un peu dure la manière dont il reçut en 1785, quatre médecins qu'il fit venir, pour en choiſir un, afin de remplacer ſon médecin qui venait de mourir. Après leur avoir demandé leur nom, il dit à l'un *votre père était un prêtre*; à un ſecond, *votre père était un coquin*; à un autre, *combien avez-vous envoyé de gens dans l'autre monde ?* Cette dernière queſtion était ordinairement celle qu'il féſait à un médecin la première fois qu'il lui parlait. Il avait fait venir de Dreſde un médecin anglais, nommé Baylies, pour mettre en vogue l'inoculation dans ſes états. A ſon arrivée, il le fit venir & lui fit la queſtion favorite: *combien avez-vous envoyé de gens dans l'autre monde ?* Baylies qui était auſſi bruſque que ſpirituel, lui répondit ſur le champ: *pas tant que vous, Sire !* Frédéric qui aimait mieux plaiſanter que

d'être plaisanté, lui tourna le dos, & ne le vit plus depuis ce tems-là. C'est à tort que l'on a imprimé dans une feuille anglaise, que Baylies avait traité ce monarque & joui de sa confiance jusqu'au dernier moment de sa vie; jamais ce médecin n'a prescrit une pilule ou une poudre à Frédéric; & voilà comme il faut faire fond, sur ce qu'écrivent les gazetiers.

En 1763, Frédéric fit un voyage, où il vit d'Alembert, & le ramena avec lui à Berlin. Il l'avait déjà invité plusieurs fois à venir prendre la place de Maupertuis; mais le savant instruit par le naufrage de Voltaire, ne voulut pas s'exposer sur une mer si orageuse. Pendant son séjour à Postdam, Frédéric redoubla ses instances; & d'Alembert persista dans son refus. Frédéric piqué, dit de lui: „ il met sa gloire à refuser les princes, & il espère que la postérité lui tiendra compte un jour de ce désintéressement; il la connait mal, ou elle n'en dira rien; ou elle dira qu'il a fait une sottise. „

Frédéric se trompait, il valait mieux jouir dans sa patrie de la liberté, de la considération & du repos, que d'aller dans un pays éloigné se faire chef d'une société avilie; & que le Roi lui-même s'efforçait de tourner en ridicule.

Voici une des caufes de la haine que Frédéric avait conçue contre fon académie. Etourdi des louanges que les académiciens prodiguaient aux difcours qu'il fefait lire quelquefois dans leurs affemblées, il voulut s'affurer par lui-même fi ces éloges étaient fincères; & il fit paffer au fecrétaire perpétuel un manufcrit de fa façon, en cachant foigneufement d'où il venait. L'ouvrage fut rejetté, & on ne daigna pas même en faire mention à l'académie. Au bout de quelque tems, le nom de l'auteur tranfpira, & les éloges commencèrent; mais le Roi répondit féchement: *Vous m'avez appris ce que je dois penfer de vos fuffrages*; depuis ce tems-là il ne manqua aucune occafion de fe moquer de fes académiciens; il les traita fouvent d'imbéciles, & favorifait tout ce que l'on écrivait contre eux. (36) Sur les dernières années de fa vie, il écrivait à d'Alembert: „J'ai peu de nouvelles à vous apprendre, comme philofophe, vous ne vous embarraffez guère des affaires politiques, *& mon académie eft trop bête pour vous fournir quelque chofe d'intéreffant.* Il leur avait défendu de nommer eux-mêmes leurs membres, & il s'était chargé de le faire pour fe procurer le plaifir de leur affocier un

bon nombre de ſavans médiocres, à peu-près comme feſait ſon père; avec cette différence cependant, qu'il gardait toujours quelques gens de mérite pour faire dire au dehors qu'il en avait & qu'il les protégeait. Tous les hivers il les feſait venir chez lui, & il s'amuſait à leurs dépends. (37) Euler, qui parut à l'académie au commencement du règne de Frédéric, ne fit pas cas de cette ſociété, trop au-deſſous de ſon génie, & retourna en Ruſſie. Bitaubé un de ceux qui, ſur la fin du règne de Frédéric écrivait le plus purement en français, s'ennuyait à Berlin, & allait paſſer des années entières à Paris ſans la permiſſion du Roi. Prévôt, qui a traduit Euripide, ne reſta qu'un an ou deux à Berlin, & aima mieux s'expoſer, ſans fortune, aux diſgrâces du ſort que de végéter en Pruſſe à Berlin avec une bonne penſion. L'évêque *in partibus* Pernetti, (38) qui avait fait une bonne proviſion de ducats, remercia Frédéric de ſes bontés; Frédéric ſe moqua beaucoup de lui avec ſes *familiers*, lorſqu'il lui demanda ſon congé; mais Pernetti qui avait été très-bien payé, riait ſous cape; & il avait raiſon; car il était le

moins attrappé. Lorſque Sulzer mourut, on chercha envain quelqu'un qui voulût le remplacer ; le Roi voulait un Suiſſe, parce qu'il ſavait que les Savants Suiſſes prennent fort bien la plaiſanterie, quand ils ſont hors de leurs pays. Mérian qui fut chargé d'en trouver un, n'éprouva de tous côtés que des refus. Quelques jeunes prêtres de Genève dédaignèrent l'honneur de remplacer ce grand homme ; enfin un jeune précepteur de cette ville, voulut eſſayer s'il ne ſerait pas moins déſagréable d'être académicien de Berlin que pédagogue ; il vint, & ſe retira bientôt après. On offrit enſuite cette place à un théologien de Stougard, qui avait remporté un demi-prix à l'académie ; & le théologien de Stougard refuſa la place de Sulzer. Depuis ce tems-là, juſqu'à la mort de Frédéric, cette place eſt reſtée vacante.

La plupart des Français qui étaient à l'académie, avaient été envoyés au Roi par d'Alembert, qui diſait lorſqu'on riait de ſes choix, ce que les marchands de modes de Paris diſent lorſqu'on ſe recrie ſur le ridicule de quelques modes *caricaturées*, qu'elles étalent dans leurs boutiques : *c'eſt bon pour le nord.* Quelques-uns de ces Français, à force d'aſſiſter à des

féances académiques, s'étaient figurés qu'ils étaient vraiment des gens de lettres ; ils voulurent imiter le dédain des gens de mérite qui fe retiraient, & allèrent étaler à Paris ou ailleurs une érudition dont ils fe promettaient merveilles ; on fe moqua d'eux, & plufieurs embrafsèrent des profeffions qui fefaient un trifte contrafte avec le titre d'académicien. (39)

CE qui contribua fur-tout à jetter du ridicule fur l'académie, c'eft qu'il exigeait d'eux qu'ils écriviffent leurs mémoires en français. Il n'y avait rien à dire à cela, s'il n'avait pris que des Français pour membres ; mais figurez-vous des Allemands, des Suiffes, & des Italiens obligés d'écrire & de lire des mémoires, dans une langue dont ils ignoraient les éléments ! La plupart fefaient corriger leurs mémoires par des maîtres de langue ; mais quand il s'agiffait de les prononcer, fur-tout dans les féances publiques, c'était une vraie comédie pour un Français.

AUSSI quelques Français tournèrent-ils publiquement les académiciens en ridicule. Prémontval, un de leurs confrères, fit imprimer un ouvrage périodique fous le titre de *Préfervatif*,

où il relevait plaiſamment le langage barbare de quelques académiciens. Il reprochait entre autres au ſecrétaire perpétuel d'avoir dit, *les genoux d'une ame*, *des femmes parleuſes qui s'accrochent au premier venu*, *des marmites que la mort renverſe*, *ces douces fonctions de boire*, *de manger & de* FAIRE JOUER LES AUTRES ORGANES, *auxquels la nature a attaché du plaiſir*; & mille autres bévues de cette eſpèce dont il avait coutume d'aſſaiſonner ſes ſermons. Un autre grammairien, nommé Laveaux, les perſiffla en 1782, dans une brochure intitulée: *Leçons de la langue françaiſe données à quelques académiciens de Berlin.* (40) Le Roi lut cette brochure, s'en amuſa, chargea l'auteur de faire un ouvrage propre à corriger, diſait-il, le ſtyle de ces meſſieurs; & lui en donna lui-même le plan. Laveaux publia d'après ce plan, un ouvrage périodique, ſous le titre de *cours de langue & de littérature françaiſe*; il y rendait compte des ouvrages nouveaux des académiciens, & relevait leurs fautes d'une manière un peu cauſtique; parce que, diſait-il, on ne ſe ferait pas entendre autrement en corrigeant des ouvrages français en Allemagne. Quoique l'ouvrage fût ordonné par le

Roi, dédié au Roi, approuvé par le Roi, & régulièrement lu par le Roi, (41) l'auteur eut beaucoup de perſécutions à eſſuyer, & il s'en tira toujours en mettant les rieurs de ſon côté. Il réduiſit pluſieurs académiciens au point de lui préſenter très-reſpectueuſement leurs mémoires avant que d'oſer les lire ou les faire paraître en public. Frédéric qui aimait ces ſortes de diſputes, & qui était charmé de trouver de quoi rire aux dépends des académiciens, encourageait l'auteur, & le feſait encourager en louant ſes critiques à ſes ſoupers, en préſence de gens qu'il ſavait être de ſes amis. Il affectait même de lui faire demander ſon avis ſur quelques manuſcrits; & chargeait des académiciens de cette commiſſion. (41) Quelques gazetiers allemands ont blâmé Laveaux d'avoir commencé ſes critiques par le mémoire d'un miniſtre d'état qui a rendu des ſervices à la Pruſſe; mais des ſervices rendus ne diſpenſent perſonne de bien écrire quand on fait imprimer; & d'ailleurs le Roi lui avait ordonné expreſſément de ne faire aucune exception. Il a été aſſez juſtifié par l'accueil que Frédéric a fait à ſes ouvrages depuis ce tems-là; & ſur-tout par la ſageſſe du miniſtre, qui, après avoir imprimé qu'on l'avait critiqué

à tort, a fini par faire corriger dans les mémoires de l'académie, toutes les fautes qu'on avait relevées dans son mémoire. (43)

TOUTES ces choses jettèrent tant de ridicule sur l'académie qu'en 1784, un académicien qui était pourtant français de nation, ayant eu un procès d'injures avec un homme du peuple, fut condamné à réparation sur une décision tirée du *dictionnaire de l'académie française.* (44) Il était plaisant que les sentences d'un tribunal allemand devinssent des leçons de langue française pour des académiciens français.

NOUS n'omettrons point ici de parler de deux entrevues que Frédéric eut avec l'Empereur Joseph II. La première eut lieu le 25 août 1769. Frédéric avait appris que Joseph, à son retour d'Italie, avait dessein de se rendre au camp de Neiss pour le voir, & il avait fait faire des préparatifs pour le recevoir. Lorsque l'Empereur arriva, le Roi était déja dans le palais épiscopal; & il le vit descendre l'escalier pour venir au-devant de lui, au moment où il montait les premiers degrés. Joseph se hâta de monter, & aborda Frédéric en disant: *Enfin voilà mes vœux accomplis!* Le Roi répondit: *Ce jour est un des plus beaux de ma vie.* On supprima tout ceré-

monial de cour, pour ſe conformer à celui du militaire; & Frédéric eut la droite comme le plus ancien général. (45) Les deux monarques s'aſſirent ſur un canapé & s'entretinrent pendant quelque tems, en préſence du prince royal de Pruſſe & du prince Henri; après cela ils paſſèrent tous deux dans un cabinet, où ils s'entretinrent pendant une heure; & lorſqu'ils en ſortirent, on remarqua que l'Empereur embraſſait le Roi. Après cette entrevue, on dépêcha un courier à M. Benoît, envoyé du Roi à Varſovie. Après cela, ils dinèrent enſemble avec les princes & quelques généraux de leur ſuite. Le général Laudon était invité à ce diner. Il voulut ſe placer au bas de la table, mais le Roi le fit mettre de ſon côté, en diſant: *Venez vous mettre ici, Monſieur le général Laudon; j'ai toujours mieux aimé vous voir à côté de moi, que vis-à-vis.* Après que le Roi eut rendu viſite à l'Empereur, ce dernier alla voir le prince de Pruſſe, dans l'équipage du Roi. Le lendemain, il fut prendre le Roi à cheval, pour aller aux exercices militaires. Après cela, il partit pour ſon camp de Colin, & Frédéric ſe rendit à Breslau.

L'ANNÉE ſuivante, Frédéric rendit à l'Empereur dans ſon camp de Neuſtadt la viſite qu'il

en avait reçue à Neifs. Il fut reçu avec beaucoup de refpect, on manœuvra en fa préfence.

Une ordonnance que Frédéric publia en 1772 pour établir la cenfure des manufcrits deftinés à l'impreffion, fembla contredire la liberté de la preffe, qu'il avait toujours accordée pour les ouvrages auxquels il ne prenait pas une part immédiate. En effet, cette loi paraiffait d'autant plus fingulière que l'entrée de tous les livres étrangers était permife. Il ne faut pas s'en prendre à Frédéric de l'inconféquence de ces fortes de loix qu'il renouvella fouvent; mais plutôt à quelques perfonnes en place, qui craignaient de voir critiquer leur conduite. Ils ne ceffaient alors de repréfenter au Roi que la liberté de la preffe donnerait lieu à ces ouvrages injurieux pour les puiffances; & que ce ferait une occafion de querelle avec les voifins, & peut-être de répréfailles. C'eft dans les inftants où il parut quelques libelles de cette nature, qu'ils obtinrent du Roi des ordonnances de cette efpèce. On pouffa même la chofe jufqu'à ordonner que tous les livres étrangers feraient lus par le cenfeur, avant que d'être expofés en vente. Or, il faut obferver qu'il n'y a qu'un cenfeur pour les livres à Berlin, & qu'il vient chaque année 8 à

10 milles ouvrages nouveaux de la foire de Leipzig, ſans compter ceux qu'on reçoit de France, d'Angleterre & d'Italie. Qu'on s'imagine donc la peine qu'aurait eu le pauvre cenſeur; & la patience qu'il eut fallu ſuppoſer aux Brandebourgeois, pour attendre la permiſſion de lire des livres nouveaux; voilà comme la paſſion jointe à l'autorité & aux défauts de lumières, entraîne dans des démarches inconcevables, dont la contradiction ſaute aux yeux de l'homme le plus borné. Mais Frédéric, qui n'accordait ces ordonnances qu'à l'importunité, ſavait encourager à les enfreindre & à les éluder. Quand un imprimeur était condamné à l'amende pour avoir enfreint la loi, il écrivait au Roi, qui ne manquait jamais de l'exempter de payer, & qui ſouvent ajoutait dans ſa réponſe: *j'entends que la preſſe ſoit libre.* Il ſuffiſait d'écrire au Roi pour avoir la liberté de faire imprimer ſans cenſure. Il l'avait accordée à un certain Cranz dont le métier était de conſigner dans de miſérables feuilles, les avantures, des promenades & des cafés, ou les bévues des tribunaux. Cependant il perdit cette permiſſion, & voici comment. Il publiait ſes feuilles ſous le nom de *Charlata-*

neries; ce qui excitait la colère de tous les charlatans, qui ne sont pas en petit nombre dans tous les états. Un de ces charlatans, qui épiait le moment favorable, lut un jour dans cette feuille que Crantz publierait bientôt, les *charlataneries de Vienne*, bonne occasion! il présente la chose au Roi, sous le point de vue dont il connaissait l'effet infaillible, & il parvient enfin à faire soumettre à la censure les *charlataneries de Berlin*, à cause du prétendu danger qu'il y aurait à laisser imprimer les *charlataneries de Vienne*.

Une autre avanture qui a fait beaucoup de bruit à Berlin en 1784, prouve encore mieux la façon de penser du Roi à cet égard. Il parut cette année un petit roman satyrique; le ministre d'état, qui avait été critiqué dans le *cours de langue* du professeur de Laveaux, crut qu'il devait être de cet auteur; & comme il lui disputait alors le droit de faire imprimer son ouvrage périodique sans censure, il s'imagina qu'on avait voulu le désigner dans plusieurs passages, & on envoya chez le Libraire, des gens pour saisir tous les exemplaires. L'auteur qui se trouva présent à cette saisie, acheta tous les exemplaires & osa les faire

faire porter chez lui en présence des gens envoyés pour les saisir. Aussitôt, correspondance entre le ministre & l'écrivain, plainte au Roi de la part du premier, d'où il résulta une lettre de Sa Majesté au président Philippi, où il était enjoint au sieur de Laveaux d'éviter les personnalités; mais nul ordre pour saisir ou empêcher la vente du roman imprimé sans censure, quoique l'auteur le vendît publiquement dans sa maison. Laveaux étonné qu'on l'eût accusé de s'être rendu coupable de personnalités, & que le Roi lui fît faire une pareille injonction sans examen, écrivit vivement au Roi, défia ses ennemis de montrer dans ses ouvrages une seule personnalité répréhensible, & représenta à Sa Majesté qu'il avait lui-même ordonné, approuvé & encouragé les critiques qu'il avait faites. Frédéric qui vit bien qu'on ne l'avait pas compris, écrivit au président Philippi une lettre plus forte que la première; & voici comme le président la signifia à l'auteur pour lui faire sentir le motif & les intentions du Roi. Le professeur s'étant rendu chez le président, ce dernier lui fit toutes sortes de politesses, envoya chercher une bouteille de vin de champagne, la but gaiement avec lui, en

riant du roman & des critiques ; & après deux heures de converſation & de plaiſanteries, il lui lut la lettre du Roi, en trinquant avec lui le dernier verre de la bouteille. Laveaux, qui connaiſſait le Roi, comprit alors ce qu'on voulait dire ; on lui permit de vendre le roman, on lui recommanda de continuer ſes critiques ; on ne parla point de lui nommer un cenſeur comme il en avait prié le Roi ; aſſurément ſi Frédéric avait eu envie de reſtreindre la liberté de la preſſe, ç'aurait été dans cette circonſtance, où il s'agiſſait de donner ſatisfaction à un miniſtre qu'il aimait & qui lui avait rendu de grands ſervices & l'affaire reſta là.

PENDANT que ſe paſſait cette ſcène plaiſante où le Roi jouait le plus beau rôle, on vendait publiquement à Berlin une brochure intitulée : *Frédéric le Grand*, ſatyre dégoûtante, contre le Roi, *mémoires pour ſervir à la vie de Voltaire*, *les matinées du Roi de Pruſſe*, *le procès des trois rois*, *le pot aux roſes*, & mille autres libelles injurieux dont les libraires feſaient imprimer les titres dans leurs catalogues qu'ils envoyaient régulièrement au Roi. Voilà comme le Roi s'oppoſait à la liberté de la preſſe ; voilà comme il faut croire à toutes ces anecdotes & ordres du cabinet que les imprimeurs font

ramaſſer par leurs prutes, & dont on juge toujours de travers, lorſqu'on ne ſait ni les circonſtances, ni les motifs, ni les ſuites.

Il y avait longtems que Frédéric n'avait plus de gens de lettres français autour de lui, les tracaſſeries qu'il avait eſſuyées dans leur ſociété, & l'ingratitude dont quelques-uns avaient payé ſes bienfaits, lui avaient inſpiré pour eux un éloignement ſecret; & cet éloignement diminua bientôt ſon goût pour la littérature française, & ſon eſtime pour les auteurs de cette nation. Peut-être auſſi était-il un peu piqué que ſes poéſies n'euſſent pas fait en France une fortune qui le payât aſſez des peines qu'il avait priſes à les faire. Enfin, il affecta de moins eſtimer les Français. Les Allemands qui l'entouraient, s'en apperçurent & n'oublièrent rien pour le confirmer dans ces nouveaux ſentiments.

Frédéric avait eu à Paris un correſpondant littéraire, nommé Thiriot, homme fort inſtruit, qu'on appellait *la mémoire de Voltaire*, parce qu'il était fort attaché à ce grand homme, & que ſa mémoire était un répertoire de toutes les anecdotes, bons mots, vers & choſes piquantes qui ſe diſaient ou s'imprimaient dans le monde. Ce Thiriot, occupé près de trente

ans à la correſpondance du Roi de Pruſſe, ſe-rait mort de faim ſans le ſecours de Voltaire. Il paraît par une lettre de Voltaire au Roi de l'an 1773, (47) qu'après la mort de ce corre-ſpondant, Frédéric n'en voulut point d'autre, & que les nouvelles littéraires de Paris ne l'a-muſaient plus. Il reçut encore pendant quel-que tems celles que lui envoyait d'Alembert; mais on peut voir par une lettre qu'il lui écri-vit après une maladie, le cas qu'il en feſait. (48) Il appelle quelques pièces nouvelles qu'il lui avait envoyées *un mauvais fatras qui l'a dégoûté de la lecture.*

On était parvenu à le dégoûter des Fran-çais; & on avait preſque réuſſi à le tourner du côté des Allemands, comme on le voit par la même lettre. Il ne les avait jamais aimés; & à la vérité, de ſon tems, les gens de lettres allemands n'étaient point aimables. Ce Wolf qu'il avait tant loué, lui déplut la pre-mière fois qu'il le vit; c'était un ſavant de ca-binet, ſans connaiſſance du monde, qui rou-giſſait à chaque mot que lui diſait le Roi, & qui en lui répondant, ne ſavait où mettre ſes bras & ſes jambes. Frédéric appellait Gottſched *un ſot profondément inſtruit, un vrai magaſin*

de ſavoir où tout eſt arrangé, mais qui n'entend pas lui-même ce qu'il contient; un pédant qui ſentait trop la pouſſière de la bibliothéque & qui n'avait aucune connaiſſance du monde.

FRÉDÉRIC avait ſur-tout le plus grand mépris pour les juriſtes & les publiciſtes allemands. Les trois plus grands publiciſtes que l'Allemagne ait jamais eus, vivaient dans ſes états au commencement de ſon règne, c'étaient Ludewic, Schmauſs & Moſer. Il voulut lire quelques-uns de leurs ouvrages qui feſaient tant de bruit; mais il fut ſi rebuté, ſi dégoûté, par leur ſtyle barbare & diffus, qu'il conçut la plus mauvaiſe opinion de ces auteurs & de ceux qui les louaient; & ne voulut pas même qu'ils enſeignaſſent dans ſes univerſités. Il ſe moquait de ces érudits qui écrivaient en latin barbare & en mauvais allemand, ſur les intérêts des cours, & qui en raiſonnant ſur des traités, n'avaient pas la moindre idée de ce qui ſe paſſait dans les cabinets. Ludewic qui avait écrit pour la maiſon d'Autriche, & qui avait été ennobli par l'Empereur Charles VI, ne pouvait plaire de ce côté à Frédéric II, Moſer qui avait compoſé un traité latin en faveur de la pragmatique-ſanction, avait aux yeux du Roi un tort auſſi irréparable, il fut

obligé de quitter Berlin ; & Schmaufs qui crut fe rendre agréable à fa cour, en écrivant en faveur de la maifon de Brandebourg, ne put cependant refter que quelque tems à Halle, & fe retira à Gœttingue.

La langue allemande, écrivait Frédéric, n'eft qu'un jargon dépourvu d'agrément, que chacun manie felon fon caprice. Ce font des termes employés fans choix, les mots propres les plus expreffifs négligés, & le fens des chofes noyé dans des mers épifodiques. Cette langue à demi-barbare, fe divife en autant de dialectes différents que l'Allemagne contient de provinces. Chaque cercle fe perfuade que fon patois eft le meilleur ; ce qu'on écrit en Souabe n'eft pas intelligible à Hambourg ; & le ftyle d'Autriche paraît obfcur en Saxe. Melpomène n'a été courtifée chez les Allemands que par des amants bourrus, les uns guindés fur des échaffes, les autres rampants dans la boue, & qui tous rébelles à fes loix, ne fachant ni intéreffer ni toucher, ont été rejettés de fes autels. „

Il eft certain que l'Allemand était tel que le peint Frédéric, lorfqu'il monta fur le trône; mais il écrivait ceci en 1780, l'Allemand avait beaucoup changé dans cette période, c'eft-à-dire,

qu'il y a eu des gens qui ont écrit avec clarté, avec précifion, avec élégance. Si les génies qui ont fait de tels efforts pour réformer l'allemand, n'ont pas réuffi généralement, ce n'eft pas leur faute ; c'eft celle de la nation. Dans plufieurs contrées de l'Allemagne, la feule fcience, l'unique fcience qui mène à la confidération, aux honneurs, à la fortune, c'eft le droit public, dont les princes puiffants fe moquent, & qui ne fert de rien aux faibles. Le moindre compilateur dans cette partie, eft plus eftimé que le poète le plus fublime, ou l'hiftorien le plus élégant ; & un grand nombre de publiciftes dont le ftyle eft encore barbare & inintelligible, contribuent à perpétuer la barbarie & le mauvais goût. Qui croirait que les Allemands ont un bon ouvrage fur les fynonimes allemands, dans le goût de ceux des Français par Girard & Roubaud, & que cet ouvrage eft prefqu'entièrement ignoré, & que fon auteur n'a pu, en fefant 4 volumes fur une matière auffi utile, acquérir la moindre gloire, tandis que dans l'Empire on élève quelquefois jufqu'aux nues, une pauvres brochure fur les droits d'un petit feigneur, qui n'a pas dix mille livres de rentes.

Il n'eſt donc pas étonnant que Leſſing, qui s'eſt formé ſur les Français, & qui a tant injurié les Français, que Mendelſohn, que Wieland, Weiſſe, Engel, Ramler, Geſner, Zolikofer, Sulzer, Kant, Garve, Wezel, Bürger, Claudius & autres aient ſi peu influé ſur la langue en général. Il n'eſt pas étonnant que ſi peu d'Allemands aient ſuivi & parcouru la même carrière que ces grands écrivains. Pluſieurs de ces auteurs languiſſent ou ont langui dans l'obſcurité d'un collège ſubalterne, & ont eu peine dequoi fournir aux beſoins les plus preſſants; tandis que de lourds commentateurs de la bulle d'or, ſans ſtyle & ſans orthographe, jouiſſent ſouvent d'une fortune immenſe en dépit des beaux eſprits. Frédéric lui-même qui a écrit ſur les défauts de la langue allemande, a contribué plus qu'aucun autre à retarder ſes progrès, par le mépris qu'il a fait de ceux qui la cultivaient avec ſuccès. Sous ſon règne, jamais Ramler, Engel, Mendelſohn, Garve, Kant, n'ont pu être admis à l'académie de Berlin, & il y plaçait indiſtinctement, des précepteurs des penſions de Paris, ou des colons français dont la langue avait dégénéré. (49) Frédéric-Guillaume II a

réparé cette faute ; tous les gens de lettres allemands, dont le mérite était connu, ont été honorés à son avènement au trône, d'une place à son académie ; & M. le comte de Hertzberg en a été nommé curateur.

C'est au comte de Hertzberg, ministre d'état, que l'Allemagne doit sur-tout le cas que Frédéric sembla faire, sur la fin de sa vie, des auteurs allemands & de leur langue. Ce sage ministre dont la réputation est aussi bien établie dans le monde politique que dans le monde littéraire, se trouvant à Breslau en 1779, pendant les négociations de la paix de Teschen, soutint l'honneur de la langue de sa nation dans des conversations familières qu'il eut avec Frédéric. Le Roi prétendait que Tacite ne pouvait être traduit en allemand. M. de Hertzberg lui envoya la traduction allemande de quelques morceaux de Tacite, & le Roi lui répondit : *Voilà du bon allemand, & un des meilleurs morceaux que j'aie lu.* Le ministre patriote ne s'en tint pas là. Quelque tems après, étant à Sans-Souci, il fit lire quelques livres allemands au Roi qui s'en moqua. (50) C'est à cette occasion que Frédéric publia une dissertation *sur la littérature allemande, les défauts qu'on peut lui reprocher,*

les causes de ces défauts & les moyens de les corriger.

M. de Hertzberg qui est, sans doute, un excellent juge dans cette partie, ne put s'empêcher, malgré toute son patriotisme & son enthousiasme pour sa langue, d'avouer que *les remarques du Roi étaient aussi judicieuses que savantes; que cet imprimé petit, mais riche en observations, avait été applaudi de la saine partie de la nation allemande.* (51) Il écrivit à Frédéric après avoir lu son ouvrage, „ je prévois que les Allemands sensés & non prévenus, seront enchantés de voir qu'un Roi, qui a porté la gloire de sa nation au plus haut degré, par son règne, par l'épée & par la plume, mais qui a passé jusqu'ici pour n'avoir pas fait grand cas de la langue allemande, est pourtant celui qui en approfondit le mieux le fort & le faible, & donne *les meilleures règles pour la perfectionner.* „ Un des moyens que Frédéric proposait pour perfectionner la langue allemande, c'était d'ajouter des voyelles aux mots qui finissent par des consonnes. „ Les voyelles, dit-il, plaisent aux oreilles; trop de consonnes rapprochées les choquent, parce qu'elles coutent à prononcer, & n'ont rien de sonore. Nous

avons de plus quantité de verbes auxiliaires & actifs dont les dernières ſyllabes ſont ſourdes & déſagréables, comme *ſagen*, *geben*, *nehmen:* mettez un *a* au bout de ces terminaiſons, & faites-en *ſagena*, *gebena*, *nehmena*, & ces ſons flatteront l'oreille.„ Un autre moyen, que propoſe Frédéric, c'eſt de traduire Tacite & quelques autres auteurs dont le *ſtile ſententieux*, dit-il, obligera ceux qui les traduiront à fuir les termes oiſeux & les paroles inutiles. (52)

FRÉDÉRIC refuſait de voir des ſavants allemands, qu'il regardait comme des pédants, & il citait, pour exemple de leur ſottiſe, ce paſſage du profeſſeur Heineccius dans une épître dédicatoire à une reine. *Ihro Majeſtæt glænzen wie ein Karfunkel am Finger der jetzigen Zeit;* c'eſt à dire „ Votre Majeſté brille comme une eſcarboucle au doigt du tems préſent ; „ & cet autre d'un poète qui diſait à ſon protecteur: *Schieſs, groſer Gænner, ſchieſs deine Strahlen, armdick, auf deinen Knecht hernieder;* c'eſt à dire: „ Répands, grand protecteur, répands tes rayons, gros comme le bras, ſur ton ſerviteur.„ Il ſe ſouvenait de la gaucherie de Wolf, de la pédanterie de Gottſched, de l'indifférence de Gellert. Dans ſes voyages de Siléſie, il s'était

ſouvent amuſé de la pédanterie du recteur du collège de Breſlau, nommé Arletius, qu'il feſait appeller pour ſe divertir. Cet homme qui eſt un répertoire vivant de titres, de livres rares, d'éditions, de dates, de faits & de noms de l'hiſtoire ancienne & moderne, n'a d'ailleurs ni goût, ni connaiſſance du monde. La première fois que Frédéric le fit venir, il lui cita quelques noms de l'hiſtoire obſcure des anciens Slaves & Bohémiens; le Roi ayant avoué qu'il ne les connaiſſait pas, „cela m'étonne, répondit le ſavant, car Votre Majeſté a pourtant écrit les mémoires de Brandebourg.„ C'eſt une grande faute, diſait-il une autre fois au Roi, que depuis le commencement du règne de Votre Majeſté on ne mette plus ſur les monnoies D. G. (dei gratia) le Roi lui répondit, que ces deux lettres ne ſe trouvaient pas non plus ſur les monnoies des anciens empereurs. Je le crois bien, répliqua Arletius, *tous ces empereurs-là étaient des payens.* Il ſoutenait auſſi que le grec devait être l'étude principale des jeunes princes, & il était très-ſurpris, qu'on la négligeât. (33.)

Il s'agiſſait de détruire peu à peu les préjugés que les gens de cette eſpèce avaient fait naître dans l'eſprit du Roi, & on lui fit voir

des gens de lettres allemands, que l'on crut moins pédants. Il vit Garve favant de Breslau, qui, après Mendelsohn, passe pour un de plus grands philosophes de l'Allemagne. (54) A Berlin, on lui fit voir Nicolai, libraire & auteur, qui a fait un joli roman; qui fait faire un journal sous le titre *bibliothéque allemande*, où les français sont souvent maltraités; & qui a écrit des voyages, qui ne sont pas dans le style de Tacite; Meierotto, recteur d'un collège de Berlin, auteur de quelques bons livres élémentaires; & sur la fin de sa vie, Gleim poète agréable.

Les Italiens qui étaient auprès du Roi, favorisaient les vues des Allemands, & on ne cessait de parler des progrès de la littérature allemande, & de la décadence des lettres en France. *A force de répéter une chose*, disait Voltaire, *fût-elle fausse; on parvient à la faire croire.* Frédéric crut donc, ou feignit de croire, que les Français n'écrivaient plus que des fadaises; & qu'il n'y avait plus que les Allemands & les Anglais qui eussent le sens commun. C'est dans ce tems-là qu'il écrivit à d'Alembert: *si je pouvais rajeunir, je ferais divorce avec les Français, pour me ranger du côté des Anglais & des Allemands.* Toutes les choses étaient pré-

parées, lorſqu'un Italien que les favoris du Roi avaient fait venir à Berlin, pour être aggrégé à l'académie, crut pouvoir frapper le dernier coup.

CET homme, l'abbé Denina, connu par un ouvrage italien ſur *les révolutions d'Italie*, que l'on dit être d'un ſavant prélat de ce pays, qui l'a fait publier ſous le nom de l'abbé; cet homme piqué contre les Français, de ce que Voltaire l'avait autrefois traité de pédant dans *l'homme aux quarante écus*, (55) de ce que les Français n'avaient pas parlé aſſez tôt de ſes ouvrages; & que ſa réputation n'égalait pas celle de Raynal, (56) exhala ſa haine dans le diſcours le plus ridicule que l'on ait imprimé depuis que des pédants barbouillent du papier. L'article *Eſpagne* de la nouvelle encyclopédie par ordre de matières, fut le prétexte de cette ſingulière production. (57) M. Maſſon de Morvilliers, auteur de cet article, avait dit: *que doit-on à l'Eſpagne? Et depuis deux ſiècles, depuis quatre, depuis dix, qu'a-t-elle fait pour l'Europe?* L'abbé italien crut faire une réponſe à cette queſtion dans un diſcours qu'il lut le 26 janvier 1786, dans une ſéance publique de l'académie. (58) Le bon abbé prétend qu'on

pourrait demander au contraire qu'a *fait la France pour le genre humain depuis qu'elle existe ?* & c'est à peu-près sur cette belle thèse que roule son éloquent discours. La manière dont il la prouve est encore plus ridicule que la thèse même. Il prétend que la France le cède beaucoup à l'Espagne dans la théologie ; parce que les *Espagnols furent les inventeurs de la théologie scholastique ; il prétend que l'inquisition espagnole a contracté en Provence & en Languedoc la férocité qu'on lui reproche ;* & il compare les lettres ce cachet aux *Auto-da-fé.* Il étale avec amphase les services que l'Espagne a rendus à l'univers, *en établissant les ordres religieux ;* & il se moque cruellement de la France, de ce qu'elle n'a fondé que les chartreux. Selon lui, l'Europe doit beaucoup à l'Espagne, parce Ferdinand le catholique *établit le systême de milice permanente.* Il insinue que Montesquieu s'est formé sur les ouvrages des révérends pères *Suarez*, *Vasquez*, &c. que sans les ouvrages d'un certain Espagnol nommé *Couvarruvias*, les Français n'auraient jamais eu *l'esprit des loix ;* & il trouve plus d'érudition dans les conciles d'Espagne que dans les ouvrages des immortels Pithous. Nous devons, dit-il,

la médecine à l'Espagne ; car la médecine vient des Arabes, & les Arabes ont habité l'Espagne. Il oublie que les Espagnols nous ont apporté les maladies vénériennes, pour nous exciter à la reconnaissance, de ce qu'ils ont les premiers découvert l'efficacité du mercure dans cette maladie. Il dit que les Espagnols sont les restaurateurs de l'anatomie, & ne songe pas que, sous le règne de Charles V, l'université de Salamanque délibérait *si l'on pouvait disséquer des cadavres sans blesser sa conscience* ; & que l'inquisition voulut faire brûler le Flamand Vesale, parce qu'il en avait disséqué. Il suffit qu'un savant ait fait un voyage en Espagne avant que de publier un ouvrage ou de faire une découverte ; c'est une preuve suffisante pour notre abbé, l'ouvrage ou la découverte ont été puisés chez les Espagnols. A l'entendre, Descartes a pris toutes ses idées chez les Espagnols, c'est à eux que nous devons la musique, la peinture, l'architecture, la sculpture, la poésie, l'histoire, les romans, & jusqu'au jeu de l'hombre. Il prétend que les premiers Troubadours étaient Espagnols, parce qu'ils fleurirent en Provence, que les Espagnols ont trois ou quatre bons poèmes épiques, & que les Français n'en ont pas un. Il

assure

assure que l'art poétique de Boileau n'est qu'un recueil rimé ; la Henriade, le Lutrin &c. des ouvrages détestables, en comparaison de ces trois ou quatre poëmes espagnols qu'il ne nomme pas, & que personne ne saurait deviner. Selon lui, les Français n'auraient jamais eu les *Horaces*, *Cinna*, *Rodogune*, *Polieucte*, *Iphigénie*, *Athalie*, *Zaïre*, *Mahomet*, *le Misanthrope*, *le Tartuffe*, *l'Avare*, en un mot pas même le *mariage de Figaro*, sans *le festin de Pierre*, *Jodelet & Don Japhet d'Arménie.*

VOILA une esquisse des bévues dont ce discours est rempli. L'abbé dit dans un avertissement, que Frédéric était du même avis ; & dans une épître dédicatoire à M. de Hertzberg, il annonce qu'il se propose par-là *d'empêcher que les Français ne prétendent au droit exclusif d'influer sur les études, les ouvrages, les goûts de toutes les autres nations.*

QUELQUES personnes de mérite, telles que le duc de Brunswik, le comte de Mirabeau & d'autres qui étaient à cette séance, ne purent retenir leur indignation ; & les sarcasmes roulaient dans toute la salle. On s'imagine bien

qu'un difcours de cette efpèce n'eft pas reffé fans critique. Il a été livré au ridicule, par les Allemands mêmes qui n'aiment pas la littérature françaife. Le bon abbé hué par les deux nations, eft entré dans une fureur peu édifiante, & a vomi contre fes adverfaires, un torrent d'injures dans une brochure intitulée : *Lettres critiques*, &c. Il ne fentit pas que c'était s'avouer vaincu, & que ne pouvant confondre fes adverfaires, il aurait mieux fait de fe taire. Auffi ne répliqua-t-on plus. Dans cette réponfe, il eut l'imprudence de révéler des propos qui s'étaient tenus à la table du prince Henri, où il n'était point admis ; mais qu'un tiers indifcret lui avait rendus. Ce prince éclairé qui aime les Français, & qui eft digne d'être aimé de toutes les nations, témoigna toute fon indignation contre ces procédés ; & le pauvre abbé, eut le défagrément de fe voir défavouer, par ceux mêmes auxquels il avait ofé adreffer fes *lettres critiques*, qui étaient fâchés de voir leurs noms dans un ouvrage de cette nature. (59)

DENINA était membre de l'académie de Berlin ; & l'abbé Raynal, qui paffa près de deux

ans à Berlin, & qui s'y ferait fixé, fi le Roi eût fait mine de le défirer dans fon académie, ne fut point invité à refter. (60) Tant il y avait de différence entre le Frédéric de 1750 & le Frédéric de 1784. Les brochures ridicules de l'abbé Denina, & un prix donné au comte de Rivarol, furent les deux derniers exploits de l'académie de Berlin fous le régne de Frédéric, & pour ainfi dire les derniers foupirs de cette fociété; car Frédéric-Guillaume II a jetté les fondements d'une nouvelle académie.

Si l'académie en couronnant le mémoire de M. de Rivarol *fur l'univerfalité de la langue françaife*, avait eu deffein de prouver au Roi que le ftyle des auteurs français était devenu précieux & affecté, elle n'aurait jamais pu mieux choifir; mais ceux qui élevèrent ce mémoire jufqu'aux nues, n'y entendaient pas fineffe. Ils l'admiraient de bonne foi, & difaient hautement, avant l'ouverture du billet, qu'ils ne connaiffaient aucun homme de lettres en France capable d'écrire un chef-d'œuvre de cette efpèce; pas même l'immortel Buffon, le meilleur écrivain que la France ait jamais eu. Cependant ce

mémoire offre d'un bout à l'autre le ſtyle le plus extraordinaire. C'eſt dans ce mémoire que l'on trouve :

Les expreſſions figurées ſont comme aſſiſes à la porte de chaque profeſſion ....

Les poètes étrangers ſerrent de près le ſtyle figuré....

Un concert de voix troublé par un ſilence ...

Le monde qui change d'attitude ...

Lâcher du grec tout pur ...

La langue françaiſe eſt une planète qui a ſes ſatellites & une température ....

C'eſt une médaille, qui a une phyſionomie, qui a une probité attachée à ſon génie.

C'eſt là qu'on lit entre autres ſur Voltaire, une phraſe dont les Oedipes modernes chercheront en vain le ſens :

L'infatigable mobilité de ſon ame de feu l'avait appellé à l'hiſtoire fugitive des hommes, &c. &c.

Nonobſtant on aggrégea le comte de Rivarol à l'académie de Berlin.

Tels font les efforts que l'on fit pour dégoûter Frédéric des Français, auxquels il doit une partie de sa gloire. En effet, sans la langue française, sans les chef-d'œuvres de cette nation, sans les leçons de Voltaire, sans le commerce intime & familier des gens de lettres français, sans les louanges qu'on lui a prodiguées dans les ouvrages français qui volent d'un pôle à l'autre; Frédéric n'aurait guère été connu dans le monde que comme un conquérant heureux, dont la plus grande partie de l'histoire aurait été écrite en traits de sang. Sa gloire littéraire, s'il en eût acquis une dans sa langue, aurait expiré tristement, comme celle de la plupart des Allemands de son tems, sur les bords de l'Oder ou du Rhin; l'Europe ne le connaîtrait pas comme un poète agréable, comme un historien élégant, comme un philosophe aimable; ou du moins ses ouvrages ne seraient pas lus comme ils le sont, dans tous les pays où il y a de la littérature & du goût. Voilà surement ce que Frédéric sentit dès qu'il forma le projet de se faire un nom; voilà ce qui lui fit rechercher avec tant d'ardeur les hommes célèbres qui pouvaient graver son nom au temple de mémoire.

Frédéric eut tort ſur la fin de ſes jours, de paraître dédaigner les productions littéraires d'une nation qui avait encore un Raynal, un Buffon, un Mormontel, un de l'Iſle, un Diderot, un Necker. Si ce fut faibleſſe, il faut s'en prendre à ſon âge qui influait ſur ſon jugement; ſi ce fut politique, comme quelques-uns l'ont prétendu, elle fut fauſſe; ſa gloire n'avait pas beſoin de contraſte. Ceux qui ont conduit ſa vieilleſſe à ce changement ont ſatisfait peut-être leur jalouſie contre la nation françaiſe; ils ont été ſéduits par les lueurs d'un patriotiſme mal entendu: l'évènement prouvera s'ils ont vraiment travaillé pour la gloire du ſouverain & de la patrie. Catherine II eſtimait Voltaire; & elle l'a cru plus que tout autre, propre à faire connaître dans l'univers, tout le mérite du fondateur de la Ruſſie.

Il paraît difficile ſans doute de porter un jugement ſur les ouvrages de Frédéric. Voltaire a débité qu'il les avait corrigés; d'autres, qui plus que Voltaire encore, auraient dû ſe taire, ſe ſont vantés après ſa mort, de lui avoir fourni les matériaux de ſon hiſtoire; ſi on lui ôte les matériaux & le ſtyle, que lui reſtera-t-il? Diſons-le, des matériaux raſſemblés par un étudiant d'univerſité, ou les corrections d'un homme habile, ne

ne ſuffiſent point pour faire un bon ouvrage. A des extraits ſecs, décharnés & confus, il faut donner de la conſiſtance, des couleurs, de l'ordre; il faut deſſiner un plan, en proportionner les parties, les étendre, leur donner des formes agréables, les lier, les rendre propres à former un tout. Voilà l'ouvrage de Frédéric. Quant au ſtyle, ce qui eſt mauvais ne ſe corrige point. Un bon ouvrage doit être fait d'un ſeul jet, & il n'y a que le génie qui puiſſe le faire ainſi; l'ouvrier peut, lorſqu'il ſort du moule, y trouver quelques parties à polir, quelques légers défauts à corriger; mais c'eſt à l'artiſte que l'on doit le chef-d'œuvre. Si une ſtatue n'a point de grâces, ſi elles n'a point de proportion; quel eſt le Phydias qui pourra la corriger, au point d'en faire un chef-d'œuvre? Il faut la briſer & en faire une autre. Et s'il n'y a que quelques défauts aux parties acceſſoires, celui qui les corrige, peut-il s'attribuer la gloire de l'ouvrage? *Les mémoires de Brandebourg* tiendront toujours un rang diſtingué parmi les bons ouvrages hiſtoriques; on aime à y voir un Roi, ſe dépouiller de ſa qualité, pour ſe revêtir de celle d'hiſtorien, & parler de ſa maiſon & de ſes ancêtres avec une nobleſſe, une modeſtie, une ſageſſe,

où l'on voit toujours le philoſophe ſans jamais appercevoir l'homme. *L'art de la guerre* eſt un poëme, où l'on trouve, je ne dis pas des vers, mais des tirades entières que Voltaire n'aurait pas déſavouées, & qu'il n'aurait jamais pu, par ſes corrections, porter au point de perfection où elles ſont; ſi elles euſſent été compoſées par un génie médiocre. Ces deux morceaux & ſon *Anti-Machiavel* auraient ſuffi pour immortaliſer un Français; & ils ſont l'ouvrage d'un Allemand & d'un Roi. Les *éloges* qu'il fit de quelques-uns de ſes amis, font honneur à ſon cœur; & quoique puiſſent dire ſes détracteurs, ils ne pourront nous empêcher de les regarder comme des hommages publics rendus par un Roi à l'amitié & à la reconnaiſſance; & c'eſt beaucoup que cela. Quelques-unes de ces épîtres familières ne dépareraient point les œuvres de la Fare & de Chaulieu; & il a écrit à la comteſſe de Camas, à d'Alembert, & à pluſieurs autres, des lettres où l'on trouve autant de naïveté, de facilité & de grâces que dans pluſieurs de celles de Madame Deshoulières; ſans y trouver ces détails fades & ennuyants, qui rébûtent ſi ſouvent dans cette dernière. Et quel eſt le Français qui écrivit, comme lui, ſur l'art

militaire ? La plaiſanterie eſt le ſeul genre où Frédéric n'ait pas toujours réuſſi ; ce genre le plus difficile de tous peut-être, & que la nature ſemble avoir particulièrement affecté aux français, ne peut, je crois, jamais être bien ſaiſi dans une langue étrangère. Il n'en eſt point qui exige une connaiſſance plus parfaite, des tours, des expreſſions, des alluſions, des métaphores, & l'habitude de ce *je ne ſais quoi*, qui échappe preſque toujours à des étrangers quelqu'étude qu'ils aient pu faire d'une langue. Son conte intitulé le *Miracle manqué*, n'a pas aſſurément la naïveté & les grâces de la Fontaine. En 1753, il voulut plaiſanter le public & les gazetiers par trois lettres en proſe qu'on ne lit pas ſans plaiſir, parce qu'il eſt plus aiſé de plaiſanter en proſe qu'en vers. C'eſt au ſujet de ces lettres que Voltaire écrivit dans un moment d'humeur :

Second Julien, grand Frédéric
Vous fait pour éclairer & gouverner le monde ;
Vous écrivez donc au public,
Prenez garde qu'il ne réponde.

En effet, il était ſingulier que Frédéric, après avoir fait ces lettres, & un poeme héroï-comique ſur la Pologne, dont quelques gens de

lettres ont vu des morceaux piquants, & qu'on doit trouver dans ses œuvres posthumes, si on ne le supprime pas; il est singulier, dis-je, que Frédéric ait fait au sujet de la brochure de Voltaire contre Maupertuis, le ridicule éclat dont nous avons parlé. (61) Personne n'aimait plus que lui à faire des satyres, & Voltaire lui-même n'a pas été épargné. On sait que cet homme célèbre avait osé faire une déclaration d'amour à une sœur du Roi dans le joli madrigal que voici :

Souvent un air de vérité
Se plaît au plus grossier mensonge.
Cette nuit dans l'erreur d'un songe,
Au rang des rois j'étais monté.
Je vous aimais alors, & j'osais vous le dire.
Les dieux à mon réveil, ne m'ont pas tout ôté;
Je n'ai perdu que mon empire.

FRÉDÉRIC fit la réponse suivante au nom de la princesse :

On remarque pour l'ordinaire,
Qu'un songe est analogue à notre caractère;
Un héros peut rêver qu'il a passé le rhin,
Un marchand qu'il a fait fortune,
Un chien qu'il aboie à la lune.

Mais que Voltaire en Pruſſe, à l'aide d'un menſonge,
S'imagine être roi, pour faire le faquin,
Ma foi, c'eſt abuſer du ſonge?

Il fit ſur Candide d'autres vers que nous rapporterons auſſi, parce qu'ils ſont peu connus.

Candide eſt un petit vaurien,
Qui n'a ni pudeur ni cervelle;
A ces traits on le connaît bien
Frère cadet de la pucelle.
Leur vieux papa pour rajeunir
Donnerait une belle ſomme,
Sa jeuneſſe va revenir,
Il fait des œuvres de jeune homme,
Tout n'eſt pas bien; liſez l'écrit,
La preuve en eſt à chaque page,
Vous verrez même en cet ouvrage
Que tout eſt mal, comme il le dit.

On connaît pareillement les vers ſatyriques qu'il fit contre la nation françaiſe & Louis XV, qui la gouvernait alors. Ils ont été imprimés dans les mémoires pour ſervir à la vie de Voltaire; & nous nous diſpenſerons de les rapporter ici; ainſi que la réponſe plus mordante encore que lui fit faire le duc de Choiſeul.

On a reproché à Frédéric II, de mettre quelquefois les bons poètes à contribution, & de copier sans façon des hémistiches de Boileau, de Rousseau, de Voltaire & de quelques autres. Il faut avouer qu'on ne saurait tout à fait le disculper de ce reproche. On a publié après sa mort une pièce de vers qu'il avait composée depuis quelques années seulement. Elle annonce le couchant du poète, & fait oublier l'élève de Voltaire. (62) Ces vers n'ont surement été corrigés par personne; car aucun de ceux qui étaient autour de lui dans ce tems-là, n'étaient capables de corriger des vers français. S'ils n'eussent pas été composés dans un âge si avancé, ils pourraient nous faire juger de son vrai talent poétique. Il y a apparence qu'on en trouvera plusieurs dans ses œuvres posthumes où le poète paraîtra vraiment tel qu'il était.

Nous aurions encore beaucoup de choses à dire sur sa vie privée; nous pourrions parler de sa mémoire prodigieuse, de son amour pour la solitude, pour les jardins, de son goût pour les fruits, de son attachement pour les animaux qui sont le symbole de la fidélité; de sa familiarité avec ceux qu'il voyait ordinairement, & avec ses domestiques; mais nous avons rejetté

à la fin de ce volume un grand nombre d'anecdotes qui suppléeront à ce que nous ne disons pas ici; ces faits peignent mieux que les raisonnements. Passons aux détails de sa maladie & de sa mort.

DEPUIS quelques années le Roi était fort infirme; la goutte le tourmentait, il avait de fréquentes indigestions & ses forces diminuaient de jour en jour. Cependant jusqu'en 1786 où il mourut, jamais ces infirmités ne l'avaient empêché de faire ses revues comme à son ordinaire, & de parcourir pour cela les différentes provinces de ses états. On l'a vu faire une revue avec un abcès qui portait sur la selle, & qui approchait de sa maturité, & courir au galop dans tous les rangs, comme s'il n'eût senti aucune douleur.

EN 1785, il alla au mois d'août en Silésie, pour y faire la revue; il fesait un très-mauvais tems; & le 24 il y eut une pluie continuelle que le Roi reçut sur le corps, pendant quatre ou cinq heures, sans vouloir seulement se couvrir d'un manteau. Quand il revint, tous ses habits étaient trempés jusqu'à la chemise, & l'on versa l'eau de ses bottes, comme d'un vase. Ce voyage fit beaucoup de tort à sa santé. A son retour à

Poſtdam la fièvre le prit, & pour la première fois il manqua d'aſſiſter aux manœuvres de Poſtdam, qui ſe font au mois de ſeptembre. Il chargea le général de Rohdich de faire la revue des régiments étrangers, & le prince royal actuel régnant, de commander les manœuvres: mais ſa maladie ne l'empêcha pas de faire lui-même la diſpoſition de ces manœuvres pour les trois jours qu'elles durent; & il donna toujours le mot en préſence de ſes généraux & des étrangers de diſtinction qui ſe trouvaient à Poſtdam.

Vers la fin de l'automne, la fièvre le quitta, une toux violente y ſuccéda ; & la goutte qui l'attaquait ordinairement dans cette ſaiſon, ne parut point cette année. La toux augmentait toujours & l'empêchait de dormir régulièrement. Cet état qui l'affaiblit beaucoup, n'influa point du tout ſur ſon activité dans les affaires ; il ne diſcontinua pas un ſeul jour de lire toutes les dépêches de ſes miniſtres étrangers ; les rapports des différents chefs de ſes départements, & la quantité immenſe de lettres & requêtes des particuliers qu'il recevait continuellement. Tous les matins à 4 ou 5 heures, il feſait entrer, à ſon ordinaire, les trois ſecrétaires du cabinet l'un après l'autre, & leur dictait les réponſes à

tous ces papiers ; depuis la dépêche la plus importante jusqu'à la lettre la plus inconsidérée & la demande la plus futile du dernier de ses sujets. Ce travail durait ordinairement jusqu'à 7 ou 8 heures. Après cela entrait le général Rohdich, commandant de Postdam, puis ses aides de camp ; & il leur donnait ses ordres pour la garnison. Ce n'est qu'après avoir expédié ainsi toutes ses affaires qu'il voyait un chirurgien, & quelquefois un médecin pour les consulter sur sa maladie. Vers les 11 heures, il fesait appeller quelques-unes des personnes qu'il avait toujours à Postdam, ou qu'il fesait venir de Berlin pour lui tenir compagnie, & il s'entretenait avec eux jusqu'à midi. Après cela il dînait seul ; & après dîné il signait toutes les lettres ou autres réponses qu'il avait dictées le matin. A 5 heures, il fesait rappeller quelques personnes de sa société & s'entretenait avec elles jusqu'à 8 heures. Après cela il se retirait & passait le reste de la soirée à se faire lire quelques auteurs anciens ; & quelquefois aussi, lorsque les lettres qu'il recevait étaient en trop grande quantité, il en lisait quelques-unes avant que de se mettre au lit. Telles furent ses occupations jusqu'à la veille de sa mort.

Depuis plusieurs années, il suait beaucoup pendant toutes les nuits, & il regardait cette sueur comme une des choses qui contribuait le plus à conserver sa santé. Au mois de décembre, cette sueur commença à diminuer sensiblement, & cessa même enfin tout-à-fait. Le Roi qui se piquait de connaître son tempérament, & qui mesurait sa santé sur la quantité de sueur qu'il rendait pendant la nuit, commença à douter lui-même de sa guérison. Il y a déjà plus de dix ans que Muzel son médecin avait dit que dès que la sueur s'arrêterait, le Roi serait dans le plus grand danger. Aussi Frédéric disait-il souvent: *si ma sueur pouvait revenir !* Tout l'art des médecins ne put la rappeller; ce qui le confirma de plus en plus dans la mauvaise opinion qu'il avait conçue depuis longtems de leur science.

Il survint une oppression qui alla toujours en augmentant, & il ne se rendit point à Berlin pendant le carnaval, comme il l'avait toujours fait. Cet état dura tout l'hiver, & on croyait que le printems contribuerait plus que tous les remèdes à lui rendre la santé. Il comptait lui-même sur ce changement & attendait la belle saison. Aux premiers beaux jours du mois d'avril,

d'avril, il ſe feſait mettre un fauteuil ſur l'eſcalier, *l'eſcalier verd*, & y paſſait une partie de l'après-midi au ſoleil. Lorſque le tems fut entièrement au beau, il prit la réſolution de ſe faire tranſporter à Sans-Souci. Le 15 de ce mois à 6 heures du matin, il monta en voiture, fit une promenade de quelques lieues, & ſe rendit le ſoir à Sans-Souci. Ce petit voyage lui fit du bien, & il ſe trouva beaucoup mieux.

Cet état ne fut pas de longue durée, l'oppreſſion augmenta, les forces diminuèrent toujours, & il ne parlait plus qu'avec beaucoup de peine. Il ne put aſſiſter aux revues ordinaires du 17 au 18 mai; cependant il eſpérait encore pouvoir aller faire celles de Siléſie. Pluſieurs fois, il eſſaya de monter à cheval pour aller à la parade de Poſtdam; mais il ſentait que les forces lui manquaient, & il retournait après avoir fait quelques pas. Il avança cependant une fois juſqu'au château-neuf de Poſtdam, pour voir les vignes qu'il y avait fait planter l'année précédente. Une autrefois il vint juſqu'à la porte de la ville; mais la pouſſière qui s'élevait du chemin & des bâtiments que l'on conſtruiſait, l'incommoda au point qu'il prit le parti de tourner bride. Pour éviter ce dernier

inconvénient, il ordonnait que l'on jettât deux fois par jour de l'eau dans toutes les rues de Poſtdam ; cependant le tems ſe refroidit & ſon état empira.

DANS ces circonſtances, le Roi ne ſe ménageait point aſſez ſur la nourriture, il aimait les fruits & la pâtiſſerie, & en mangeait ſouvent. Un jour qu'il ſe trouvait un peu mieux, il voulut manger un ragoût italien nommé *pollenta*, fait avec de la farine de bled de Turquie, du parmeſan & de l'huile. Un tel ragoût pouvait incommoder un homme en bonne ſanté, le Roi s'en trouva très-mal ; il lui prit une colique violente qui penſa lui coûter la vie.

ENFIN il fut attaqué de l'hydropiſie. Bientôt il ne lui fut plus poſſible de ſe coucher ſur un lit. Il reſtait jour & nuit dans un fauteuil à reſſorts que l'on tournait à ſa volonté. Peu à peu ſes jambes enflèrent, & ſe roidirent au point qu'il ne pouvait plus les remuer. L'enflure monta toujours. L'appétit était bon, mais le ſommeil très-irrégulier. Quelquefois il s'endormait en mangeant & en buvant. Un jour ayant appellé ſon coureur pour lui donner un verre d'eau; celui-ci le ſouleva de ſon bras gauche pour le mettre dans une attitude propre à lui

porter le verre à la bouche; mais au moment où ses lèvres en approchaient, le Roi s'endormit; & le coureur qui n'osait pas le reposer sur son fauteuil, le soutint ainsi pendant deux heures. A la fin il s'éveilla & demanda s'il avait bien dormi un quart d'heure.

Environ un mois avant sa mort, l'enflure de ses pieds lui causa une douleur violente. Il demanda un chirurgien, & lui ordonna de faire des incisions dans la peau des jambes, croyant par-là diminuer la douleur. Le chirurgien refusa, parce qu'il croyait que cette opération hâterait la mort du Roi. La nature seconda les désirs du malade, la jambe droite s'ouvrit, & il en sortit une grande quantité de matières. Cet évènement fit plaisir au Roi, & donna quelques espérances à ceux qui s'intéressaient à sa santé. Les médecins ne furent pas du même avis, & ils jugèrent dès lors qu'il n'y avait plus de ressource. En effet, la faiblesse devenait extrême, & le malade qui avait eu jusques-là un très-grand appétit, le perdit entièrement.

Il resta pendant trois semaines dans cet état; & pendant ce tems-là il fit, comme nous l'avons dit, ses affaires comme s'il eût joui d'une

ſanté parfaite. Quelques jours avant ſa mort, il dicta à ſes aides-de-camp le plan des manœuvres qu'ils devaient faire exécuter aux revues de Siléſie ; & il y entrait dans tous les détails des mouvements & des lieux. Il s'occupait encore avec le général d'Anhalt, de nouveaux arrangements militaires, de la levée de quelques bataillons francs, & de pluſieurs autres choſes de cette eſpèce. Il dictait à ſon miniſtre Hertzberg ſes volontés pour les affaires du dehors ; il arrangeait avec les miniſtres de Hoym, de Werder, & le conſeiller privé Schutz de Poméranie, de nouveaux projets de défrichement, d'améliorations & de fabriques ; il ſongeait à faire bâtir un grand nombre de nouveaux villages & attendait 300 moutons d'Eſpagne, qu'il feſait venir pour améliorer les races des moutons de ſes états. Quelques jours avant ſa mort, ces moutons devaient paſſer à Poſtdam ; il les attendait avec impatience, & avait ordonné qu'on lui en amenât quelques-uns à Sans-Souci, *pour s'en faire rendre viſite*, comme il diſait, Le 15 du mois d'août, veille de ſa mort, il donna encore des ordres pour faire exercer la garniſon de Poſtdam, hors de la ville.

Le 16, la faibleſſe était ſi grande qu'il ne put ſe livrer à ſes occupations ordinaires. Dès le matin, il commença à râler fortement, & on s'attendaient à chaque inſtant à lui voir rendre le dernier ſoupir : Il était dans cet état lorſque ſes trois ſecrétaires du cabinet ſe préſentèrent pour le travail de l'expédition. En les voyant, l'habitude de ſes devoirs, & le déſir de les remplir ſembla lui faire recueillir tout ce qui lui reſtait de forces, & il leur fit ſigne d'attendre, comme s'il eût voulu les faire appeller bientôt. Cet effort fut le dernier; il perdit connaiſſance quelque tems après. A 10 heures, le général de Rohdich vint pour chercher le mot; le Roi était encore dans cet état; & il y reſta juſqu'au ſoir. Vers ce tems, Engel, chirurgien-major du premier bataillon des gardes, toucha les jambes du malade; elles étaient froides juſqu'aux genoux. Pendant cette opération, il pouſſa un ſoupir, & porta le doigt à la bouche. Ceux qui étaient accoutumés à le ſervir, comprirent qu'il voulait de l'eau de fenouil dont il avait coutume de faire uſage quand il ſe trouvait faible. On lui en préſenta; il avança en tremblant ſes deux mains & prit le verre. Engel s'étant retiré derrière le Roi, vers la

porte de l'antichambre ; le malade dit d'une voix entre-coupée, *qu'eſt-ce qu'Engel penſe de mes jambes ?* On lui répondit qu'il les avait trouvées comme auparavant. A cette réponſe, le Roi ſecoua la tête, comme pour dire qu'il n'irait pas loin ; & en même tems il murmura quelques mots que l'on ne put comprendre. Quelques moments après il demanda *quelle heure il était*, quand on lui eut répondu qu'il était 9 heures, il dit : *eh bien, je vais me repoſer.* Sa voix & ſa reſpiration s'affaiblirent peu à peu, comme il arrive ordinairement dans le maraſme froid ou *ſenium Philippi ;* & le jeudi 17 août, à 2 heures 19 minutes du matin, ſa tête tomba ſur l'eſtomac du ſieur Strizky ſon laquais, & il rendit ainſi le dernier ſoupir, ſans aucune convulſion ni autre ſigne de douleur.

Lorsque ce grand prince mourut, il n'y avait auprès de lui que deux houſards de ſa chambre, Neumann & Schœning, & quelques laquais. Dans l'antichambre étaient le baron de Hertzberg, miniſtre du cabinet, (63) le lieutenant-général de Gœrtz, le comte de Schwérin, grand écuyer. Pendant toute ſa maladie, jamais aucun médecin ne veilla auprès de lui ; deux laquis ſeulement paſſaient la nuit dans ſa

chambre. Il les traitait avec la plus grande douceur, craignait de les fatiguer; & jamais il ne lui échappa le moindre mot d'humeur ou d'impatience. Lorſque ſon oppreſſion était trop forte, il appellait celui qui veillait auprès de lui, à voix baſſe, de peur de réveiller ceux qui dormaient dans la chambre voiſine; & le priait de lui lever un peu la téte.

FRÉDÉRIC mourut dans les ſentiments de religion qu'il avait profeſſés pendant toute ſa vie; il reſta fidèle à ſes principes juſqu'à ſon dernier ſoupir; & ne fit appercevoir aucun mouvement de crainte ou d'inquiétude. Quelques jours avant ſa mort, il reçut une lettre allemande fort ſingulière, dont voici la traduction:

SIRE!

„ PLEIN de tremblement & de crainte pour le Tout-puiſſant, je ne puis m'empêcher plus longtems de préſenter humblement à votre Majeſté, le plus grand & le plus néceſſaire des tréſors, qui ſurpaſſe tous les autres, & qui peut ſeul vous rendre heureux: ce tréſor c'eſt la foi qui vient de Dieu. Le plus ſage lui-même ne ſaurait ſe la donner, Dieu ſeul le peut. Mais

le grand esprit de votre Majesté sentira bien, que s'il s'agissait d'avoir une chose de cette importance, & qu'elle pût conduire avec certitude à la vie éternelle; il serait nécessaire de la demander à Dieu par la prière, les bonnes-œuvres, & la méditation de la parole de Dieu. O cette certitude! Dieu le père des miséricordes la donnera à votre Majesté, si elle veut reconnaître la médiation de son fils Jésus-Christ, cette médiation d'amour & de charité; si elle veut adopter les sentiments d'amour, de charité, de sainteté de ce divin Sauveur; & désirer sincèrement d'avoir son saint Esprit pour guide. Une *éternité entière!* la chose mérite bien qu'on y pense. On l'obtient de la grâce de Dieu en s'humiliant comme les petits. Si vous ne vous convertissez pas, dit Jésus, & que vous ne deveniez pas semblables à des petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Alors, quelle lumière céleste votre Majesté ne verrait-elle pas briller dans les paroles de Jésus & de ses apôtres, & dans l'avenir qui l'attend! La chose serait-elle donc si difficile! Mais à Dieu tout est possible. *Jésus ayez pitié de nous!* Je suis avec le plus profond respect, & une charité chrétienne &c. „

Le chrétien uni, *O. F.*

Lorsque Frédéric eut lu cette lettre, il la rendit, en disant *que l'on réponde poliment à ces gens, leur intention est bonne.*

Telle fut la fin de ce grand Roi dont la vie eut tant d'influence sur ses états, sur l'Allemagne, sur l'Europe entière.

Frédéric aimait à être le maître en tout, & ne pouvait souffrir qu'on lui résistât; delà le gouvernement militaire qu'il travailla à établir dans ses états, depuis le commencement de son règne. Son père avait jetté les fondements de ce gouvernement; Frédéric l'établit sur une base solide, sur une armée immense pour ses états, dont la présence semblait être pour le peuple une menace continuelle; sur la médiocrité dans laquelle il sut tenir tous les ordres de ses sujets; & le soin qu'il eut que tout leur bien-être dépendit de lui. Les impôts étaient très-considérables. Une partie de l'argent qu'ils rapportaient, entrait dans le trésor du Roi, pour n'en ressortir jamais; & était par conséquent perdue pour la circulation & le commerce; mais le Roi répandait une quantité de pensions, & d'autres bienfaits, sur de vieux soldats, sur des pauvres, sur des gens de lettres, sur des artistes; il réparait toutes les pertes causées par des malheurs; il fesait bâtir des

maiſons aux particuliers, & s'attachait par-là la partie la plus laborieuſe & la plus nombreuſe du peuple; il élevait gratis les fils des nobles dans ſon école des cadets ou ſon école militaire; la nobleſſe qui était pauvre, & que les impôts empêchaient de devenir jamais fort riche, n'avait d'autre parti que le métier des armes; & les gentilshommes végétaient paiſiblement pendant dix à quinze ans, dans le grade de lieutenant, qui leur rapportait 27 à 28 livres par mois, pour attendre ce qu'ils appellaient leur fortune; c'eſt-à-dire, une compagnie qui leur valait dix à douze mille francs, en tems de paix.

Le Roi, en ôtant d'une main à ſes ſujets, verſait de l'autre ſur eux une partie de ce qu'il en avait tiré; & renouvellait ainſi la ſource où il devait puiſer encore. Par-là, il voilait la grandeur des impôts, ſe donnait une réputation de bienfaiſance, & la ſage diſtribution de ces bienfaits, lui préparait des bénédictions & de l'amour, dans toutes les provinces de ſes états, dans toutes les conditions, dans toutes les villes, dans tous les villages, dans tous les hameaux. Tout ce qui reſpirait en Pruſſe, dépendait pour ainſi dire immédiatement de lui. Le gentilhomme par ſa ſubſiſtance qu'il tirait de l'armée

& la fortune qu'il en eſpérait, par les ſecours qu'il attendait du prince pour ſes terres, dans des tems de diſettes ou de calamités; le payſan, par l'obligation de porter les armes, dont l'habitude lui avait dérobé la rigueur, par les reſſources qu'il attendait dans ſes malheurs; par la protection que le Roi lui accordait contre les ſeigneurs, les miniſtres & les tribunaux, qu'il ſe plaiſait à abaiſſer dans ces occaſions. Le ſoldat qui ne recevait qu'une paie modique, & qui était traité rudement, trouvait cependant dans la liberté d'exercer toutes ſortes de profeſſions, de métiers & de commerces, mille motifs d'aimer le Roi & de lui être attaché. Le peuple trouvait ſans ceſſe de nouvelles reſſources dans les fabriques nouvelles que Frédéric établiſſait, & ſoutenait par ſes bienfaits; dans les édifices qu'il feſait conſtruire. Si Frédéric était obligé de faire une plaie à ſon peuple, il ſavait de l'autre lui fermer la bouche par quelques avantages qui ſemblaient devoir étouffer ſes plaintes.

Cette ſoif d'être le maître en tout, contribua beaucoup à le faire entrer lui-même dans tous les détails de l'adminiſtration. Il craignait de dépendre d'un miniſtre; & ſes miniſtres furent preſque toujours des gens médiocres,

dont il ne fit que ſes commis. Perſuadé que la routine des affaires ſuffiſait pour les former; il ne les changeait guère que lorſqu'il s'y croyait obligé. On l'a vu choiſir des gens qui lui avouèrent qu'ils n'avaient aucun talent pour la place à laquelle on les deſtinait; *il ſuffit de ſavoir obéir*, leur répondait-il, & ce mot peint parfaitement bien les rapports de lui à eux. L'uſage de lire toutes les lettres de ſes ſujets devait lui cauſer une peine & un dégoût infini ; mais par-là il s'inſtruiſait de tout ce qui ſe paſſait, il contenait tous ſes miniſtres & autres gens en place, dans une crainte plus forte que celle qu'inſpire le deſpotiſme aveugle qui fait ſauter les têtes, par pure caprice ; il ſe ménageait mille occaſions de les punir par humeur, en paraiſſant ne les punir que par juſtice. Aucun homme en place n'oſait faire la moindre démarche, dire le moindre mot, ſans la permiſſion, ſans le conſentement, ſans l'ordre du Roi. Lorſqu'on jugeait une cauſe dans un tribunal, on ſongeait que le Roi pourrait être inſtruit du jugement ; & cette idée feſait trembler & influait ſur la ſentence. Lorſqu'un miniſtre parlait trop haut à un payſan, le payſan mettait ſon chapeau ſur ſa tête & diſait fièrement,

je vais le dire au Roi ; & cette liberté de tout dire au Roi, semblait alléger le fardeau que l'on portait pour le Roi.

Afin d'entretenir la crainte dans tous les tribunaux & les colléges; Frédéric cassait de tems en tems des gens en place, sans examen, sans donner raison de sa conduite, & sans qu'il y eût aucune apparence de faute. Dans l'affaire du meunier Arnold, il cassa le chancelier Fürst, sans forme de procès; le baron de Borck, homme plein de mérite, qui était à la tête du département du commerce, reçut un beau matin son congé, sans que l'on ait pu savoir la cause de cette disgrâce. En 1785, le Roi se trouvant à Magdebourg, demanda au président de la chambre, quelques détails rélatifs à l'agriculture; un certain Putkammer qui était présent, prit la parole, & parla avec beaucoup d'effronterie de ce qu'il savait & de ce qu'il ne savait pas. Le Roi charmé de ce babil, cassa le président, qui était un honnête vieillard, chargé d'une grande famille, & mit à sa place ce Putkammer, bâtard du général de ce nom, & qui avait été laquais du chancelier Jarriges. On pourrait citer plusieurs autres traits de cette espèce. Frédéric savait bien que cette conduite

devait le faire accuſer de deſpotiſme ; mais il avait l'art de couvrir tout cela. Quand il avait caſſé un homme de cette manière, l'affaire s'étouffait bientôt dans la province, & on n'oſait guère la critiquer dans les papiers publics. Pour détruire l'impreſſion que cela pouvait faire, Frédéric ſaiſiſſait ordinairement la première occaſion favorable, de faire parade de modération & de juſtice. C'eſt ainſi qu'après avoir caſſé le chancelier Fürſt & envoyé ſur le champ à la fortereſſe les autres conſeillers compliqués dans cette affaire ; il fit ſeulement arrêter dans ſa maiſon, Gœrn ſon miniſtre d'état, accuſé d'avoir détourné les deniers de ſon département ; & voulut qu'on obſervât rigoureuſement toutes les formes avant que de l'envoyer à Spandau. Cette conduite fut louée dans toutes les gazettes ; & c'eſt d'après les gazettes que pluſieurs écrivent l'hiſtoire.

C'est ainſi que Frédéric tenait dans une crainte continuelle, tous les gens qui étaient à ſon ſervice ; c'eſt ainſi qu'il les humiliait à propos les uns par les autres, & qu'il reſtait ſeul maître. Il arrivait de-là que le peuple jouiſſait, à certains égards, d'une liberté inconnue dans pluſieurs autres états dont la conſtitution eſt moins deſpotique. Dans des pays où l'on parle encore

de liberté, il faut craindre les ministres, les commis, les valets, les maîtresses & leurs femmes-de-chambres. A Berlin, le peuple ne craignait que le Roi, & il regardait les ministres comme ses gens d'affaire. Le plus honteux des esclavages, c'est celui où l'on a des esclaves pour maîtres. Si cette conduite satisfaisait la passion du Roi, & favorisait une espèce de liberté, inconnue ailleurs, elle avait d'un autre côté des inconvénients inévitables. Les gens en place, la plupart sans fortune, craignant continuellement d'être renvoyés ignominieusement, quelque fût leur attachement à leur devoir, quelque fût leur âge, & leurs années de service; les gens en place n'avaient qu'un but, c'était de s'enrichir, ou du moins d'amasser de quoi vivre en cas d'accident; ils prenaient toutes sortes de moyens pour parvenir à ce but; & il en est tant qui échappent aux yeux du prince le plus vigilant! D'ailleurs, les appointements de la plupart d'entre eux n'étaient pas suffisants pour les nourrir, & la nécessité les obligeait à bien des choses. De cette manière, il y avait toujours une espèce de guerre entre ces gens & le peuple; non une guerre ouverte, comme dans les pays où ils sont despotes & les peuples leurs

efclaves, mais guerre de rufe & de fripponnerie, comme à Sparte, où il était permis de voler, pourvu que le vol reftât caché. Ce mal en produifait d'autres plus pernicieux encore; il corrompait les corps des tribunaux & des collèges, aviliffait les membres, (64) & préparait des défordres irréparables, pour des tems où la Pruffe ne ferait plus gouvernée par un fouverain auffi philofophe que Frédéric II. Heureufement Frédéric-Guillaume II a fenti ce vice fondamental, & il a travaillé à le déraciner en donnant plus de confidération & d'aifance aux officiers de juftice. Puiffent fes nobles intentions avoir des fuites heureufes!

CETTE conduite de Frédéric mettait entre tous les habitans de Berlin, une égalité civile qui rendait le commerce de la vie très-agréable. On ne trouvait point dans cette ville cette morgue de places qui eft fi ridicule aux yeux de l'homme de bon fens. Les miniftres qui fentaient dans le fond le peu de pouvoir dont ils jouiffaient, tâchaient d'augmenter leur confidération, en fe rendant affables & populaires, & s'il s'en trouvait quelques-uns qui euffent le Donquichotifme de l'importance, le ridicule & quelquefois le mépris les fefait bientôt rentrer

dans

dans les ſentiers de la raiſon. Les femmes qui ne gouvernaient point, n'affectaient pas ce ton d'empire & de dédain qui enlaidit la beauté la plus parfaite. Elles cherchaient à plaire & ne ſe mêlaient ni d'intriguer, ni de commander. Le ton militaire régnait juſque dans l'amour; & la facilité de rejetter une épouſe aigre, coupable ou acariâtre, les rendait douces, affables, complaiſantes. Enfin il n'y a peut-être pas de pays au monde où les femmes ſoient plus propres à faire le bonheur d'un honnête homme. Tout ce qu'on a dit du déréglement des femmes de Berlin ne doit s'entendre, comme dans preſque toutes les grandes villes, que de la première & de la dernière claſſe, & avec beaucoup d'exceptions. Il y a des mœurs à Berlin autant & plus que dans toute autre grande ville; la bonne bourgeoiſie offre rarement des ſcènes de ſcandale; & elles ſont rares dans la colonie françaiſe, qui eſt compoſée de plus de dix mille ames. Il y a apparence que la publicité que l'on permettait aux filles de mauvaiſe vie, a induit bien des étrangers en erreur à cet égard; mais c'eſt cette publicité même qui était la ſauvegarde des mœurs des honnêtes femmes. Un officier qui avait la permiſſion d'entretenir une

ou plusieurs maîtresses, pourvu qu'il ne demeurât pas avec elles; & qui d'ailleurs était obligé d'employer plusieurs heures de la journée à ses devoirs militaires, n'avait guère envie d'aller filer le parfait amour dans les maisons particulières; & le conseiller qui allait gravement en plein jour dans une maison de nymphes, aimait mieux jouir de ces plaisirs faciles, que de perdre un tems indispensable à ses devoirs, dans des assiduités gênantes & souvent dangereuses. En général, on ne file point l'amour à Berlin, on le fait; & les filles & femmes d'un certain état fournissent tant de moyens divers, agréables & peu coûteux de le faire, que l'on serait vraiment dupe de se charger d'un sigisbéat que les mœurs du pays ont rendu ridicule, & qui ne peut dédommager que bien faiblement des peines qu'il coûte, & des gênes qu'il impose. Aussi ne trouve-t-on point à Berlin ces différences inventées dans les autres villes, pour colorer des déréglements réels; il n'y a que deux classes, les honnêtes femmes & les prostituées; mais ces dernières n'y sont pas si méprisées que par-tout ailleurs; la noblesse ne rougit point de se trouver avec elles au spectacle dans le même rang de loges; & le gouvernement les protégeait ouvertement. (65)

FRÉDÉRIC s'entretenait familièrement avec des hommes de tous les états; & admettait des gens de lettres à ſa table, ſans s'informer de leur naiſſance; la nobleſſe du Brandebourg a imité cet uſage, elle s'eſt défait de cette croute d'orgueil qui la couvrait comme celle de tant d'autres contrées de l'Allemagne; elle a oublié ſes quartiers, elle s'eſt rapprochée des gens de mérite; ne pouvant en faire ſes protégés, elle en a fait à ſes amis; elle les a admis à ſa familiarité, & à ſes plaiſirs; & elle y a gagné de l'inſtruction, de l'eſprit, du goût, des connaiſſances, de l'amabilité. On peut dire que la nobleſſe du Brandebourg eſt la plus aimable & la plus affable de l'Allemagne. La reine douairière, le prince Henri, le prince Ferdinand, le prince Frédéric de Brunſwik, & la plupart des miniſtre & ſeigneurs de la cour, admettent à leur table des gens de lettres & d'autres gens de mérite, non comme des protégés dont ils veulent faire oſtentation; mais comme des convives agréables & utiles dont ils ſavent apprécier la ſocieté & les lumières. L'Abbé Raynal a paſſé pluſieurs mois chez les princes du ſang, & les princeſſes elles-mêmes ont accepté des déjeûners dans ſa chambre. C'eſt ainſi que le goût des ſciences &

des arts a paſſé dans la première claſſe de la ſociété, d'où il s'eſt bientôt répandu dans celles qui ſe font gloire de l'imiter.

L'AMOUR de Frédéric pour l'étude & ſes principes ſur la tolérance ont étendu les lumières dans ſes états. L'habitude d'être contraint dans quelqu'objet, accoutume l'eſprit à ſe retenir dans des bornes étroites, & à reſter attaché à ſes anciennes opinions ſans examiner ſi elles ſont utiles ou nuiſibles, raiſonnables ou fanatiques; & c'eſt un des plus grands obſtacles aux progrès des lumières. Les changements que fit à cet égard Frédéric au commencement de ſon règne, leva puiſſamment ces obſtacles. Il donna à ſes ſujets la liberté de penſer, de parler, de lire & d'écrire tout ce qu'ils voudraient, & les eſprits osèrent eſſayer leurs forces, & on commença à lever le bandeau de la ſuperſtition.

QUAND on parle des progrès des lumières dans un pays, on demande ſi les habitants ont des idées plus juſtes, plus claires, plus développées de pluſieurs objets importants pour la vie, & ſi ces idées ſont répandues dans un plus grand nombre d'individus qu'auparavant, à proportion de la population. Des lumières de

cette eſpèce ne ſont pas ce qu'on appelle érudition proprement dite; il y a des érudits & des ſavants qui ne ſont point éclairés, & dont la ſcience eſt en pure perte pour la ſociété. La ſcience occupe plus la mémoire que l'eſprit, & telle qu'elle s'apprend dans les univerſités d'Allemagne, elle ne conſiſte guère que dans une certaine quantité d'idées, ſoumiſes à certaines formes. Elle remplit la tête de conſéquences ſpéculatives, mais elle forme peu le jugement ; elle excite peu la volonté à ſe rendre utile dans les affaires de la ſociété & de la vie. Les univerſités qui furent établies dans des tems où la barbarie régnait encore, conſervent toujours en Allemagne des traces de leur origine ; elles ont à peu-près la même conſtitution que les communautés des métiers ; on y trouve des apprentifs ſous le nom d'écoliers, des compagnons ſous celui d'étudiants, des maîtres ſous celui de *Magiſter*, de licentiers, de docteurs, &c. Dans tous ces grades, comme dans les communautés de cordonniers ou de tailleurs, on obſerve des ſtatuts & des formes ; on eſt reçu maître chez les uns lorſque la main a acquis une certaine facilité à tailler un habit ou monter un talon; on eſt

reçu docteur dans une univerſité lorſque la mémoire s'eſt remplie d'une certaine quantité d'idées dogmatiques, ſyſtématiques & académiques. Ainſi ſe font les docteurs en théologie, en droit, en médecine, & même ce qu'on appelle philoſophes dans l'école. Mais toutes ces ſciences, telles qu'on les enſeigne dans les univerſités, n'ont preſque point d'influence ſur les lumières d'une nation, & on ſemble les détacher exprès de tous les objets de la vie commune. Les hommes pour ſe conduire dans les affaires importantes de la vie, ont moins beſoin d'idées ſpéculatives que de ce bon ſens exercé, qui fait prendre toujours le parti le meilleur & le plus ſûr.

QUAND je dis donc que les lumières ont fait de grands progrès dans les états pruſſiens ſous le règne de Frédéric, je ne dis pas qu'il y a eu un plus grand nombre d'univerſités; car les progrès des lumières datent preſque toujours d'époques, où l'on a ſecoué le joug qu'elles impoſent & les formes qu'elles preſcrivent; je ne dis pas qu'il a paru dans le pays un plus grand nombre d'ouvrages ſcholaſtiques, ſur la théologie, ſur la juriſprudence, ſur la médecine, ſur la métaphyſique; je dis au

contraire que la preuve du progrès des lumières dans ces états, c'eſt que ces univerſités ſont tombées, que leurs formes ſont devenues ridicules, que les ouvrages de ſcholaſtique ont été mépriſés ainſi que les auteurs. Les hommes ont fait des grands progrès dans la raiſon & les lumières, lorſqu'ils ont ſenti que la différence d'uſages & d'opinions religieuſes, ne doit point rompre les liens de la ſociété; & nous faire haïr nos ſemblables que la nature nous commande d'aimer. Avant Frédéric II, les prêtres des différentes croyances formaient des partis, multipliaient les diſputes, & avec elles l'aigreur & les haines, qui en ſont les ſuites inévitables. Frédéric a permis toutes les ſectes, toutes les opinions; & on ne penſe plus à ſe diſputer, à ſe haïr, à ſe perſécuter. Pendant que dans d'autres pays on était obligé d'impoſer par des loix un ſilence rigoureux aux théologiens; ce ſilence s'obſervait naturellement dans les états de ce Roi-philoſophe, qui avait eu la prudence de ne jamais ſe mêler de diſpute de religion. La théologie polémique eſt tombée d'elle-même en Pruſſe dans un mépris d'où il eſt difficile qu'elle ſe relève jamais; &, ce qui peut paſſer pour une choſe bien extraordinaire, ce Roi-

philosophe est parvenu à rendre raisonnable la plus grande partie des prêtres de sa nation.

Les efforts de Frédéric pour réformer les tribunaux, quelque peu de succès qu'ils aient eu, n'ont pas laissé de donner dans cette partie une nouvelle direction aux esprits; on a cessé d'estimer & de cultiver cet art odieux de la chicane, un des fléaux les plus funestes qui aient jamais affligé le genre humain; on a fait moins de cas des formes pour s'attacher davantage au fond; les esprits se sont portés généralement sur la route de la vérité; on est devenu moins érudit & plus raisonnable, il y a eu moins de juristes pédants, & plus de jurisconsultes-philosophes; moins de commentaires & de traités scholastiques, & plus d'ouvrages dictés par l'amour de l'humanité & de la justice. On a perdu sur-tout cet usage barbare qui règne encore dans les autres contrées de l'Allemagne, d'écrire en latin sur des objets que le peuple a le plus intérêt de connaître, & d'où dépendent la vie, la liberté & la sûreté des citoyens.

Il en a été de même dans la médecine; l'érudition systématique a été bannie de cette science; & on s'est plus attaché à l'observation, à l'étude du corps humain, à la pratique, à

l'anatomie. C'eſt dans ce deſſein que Frédéric avait fondé à Berlin, à Breſlau & ailleurs des colléges de médecine; deſtinés particuliérement à faire des démonſtrations anatomiques, & à donner des inſtructions à toutes le ſages-femmes; & afin de répandre davantage les nouvelles lumières qui naîtraient de ces établiſſements; on feſait publier dans les gazettes du pays toutes les obſervations, tous les remèdes, toutes les méthodes dont on avait éprouvé l'efficacité. Toutes ces publications ſe feſaient en allemand; & l'art de guérir, enveloppé auparavant dans le voile myſtérieux de la langue grecque, s'en eſt dépouillé inſenſiblement, & n'a plus préſenté d'énigmes aux gens obligés par état de l'exercer, ſans avoir appris cette langue. On ne ſaurait nier cependant qu'il ne paraiſſe encore quelquefois à Berlin des empiriques qui ſe vantent de guérir avec des ſecrets; mais ces gens ne s'enrichiſſent pas comme dans d'autres pays qui paſſent pour plus éclairés; ils n'ont qu'une réputation momentanée parmi quelques gens de la populace; & ſi les dames & les demoiſelles qui ont été conſulter celui qui prétendait guérir par l'inſpection de la lune, voulaient nous dire la vérité, on verrait que le plaiſir de faire une

promenade agréable, & de voir leurs amants chez le prétendu docteur, les a plus excités à ces démarches, que la confiance qu'elles avaient dans ce charlatan. Tandis que le magnétisme, le somnambulisme & d'autres sottises de cette espèce qui ravalent notre siècle, circulent avec éclat, dans toutes les autres contrées de l'Allemagne, tout le monde en rit à Berlin; & le pauvre Mesmer serait mort de faim dans cette ville, à moins qu'il n'eût eu la même complaisance que le docteur de la lune. Mais on a aussi opposé une digne à la crédulité de la populace, & aux friponneries de ces charlatans; il leur est défendu maintenant de distribuer leurs médicaments sans les avoir fait examiner & approuver par les colléges de médecine, qui leur laissent un libre cours quand ils ne peuvent pas faire de mal.

CETTE direction des esprits vers les vérités d'expérience & d'utilité réelle, s'est communiquée à toutes les classes des citoyens, à tous les états & métiers. On a moins écrit dans les états prussiens sur des matières abstraites & spéculatives; mais on a plus écrit sur l'économie politique, sur la police, sur l'agriculture, sur les métiers & les fabriques, sur l'éducation, sur la tolérance civile & religieuse; en un mot,

les Pruſſiens imitent maintenant les Anglais qui ont ſu répandre les lumières de la philoſophie ſur toutes les choſes néceſſaires au commerce de la vie. (66)

Le gentilhomme de campagne, le curé, le bailli, le payſan, le moine, tout étudie l'agriculture, fait des expériences; tous s'empreſſaient d'attirer ſur leurs champs les regards du Roi, & de mériter ſes éloges & ſes récompenſes.

Le goût de Frédéric pour la poéſie & la littérature françaiſe, a fait naître à la vérité dans ſes états, une foule de miſérables productions françaiſes; mais auſſi il a attiré parmi les gens aiſés, les bons livres que les français ont produits dans tous les genres. La nobleſſe & les gens de lettres allemands ont pris l'habitude de cette pureté & de cette élégance qui fait un des principaux mérites des chef-d'œuvres français; ces qualités ont influé ſur la langue nationale; & les Allemands de bonne foi avouent eux-mêmes que c'eſt aux ouvrages français que leurs auteurs doivent en grande partie, cette bonne manière d'écrire, adoptée ſur les bords de l'Elbe, de l'Oder & de la Sprée, & entièrement ignorée encore dans les contrées du Danube, du Necker & du Rhin, dont quelques-uns touchent à des provinces de France.

La ſimplicité régnait autour de Frédéric, dans les mœurs, dans la ſociété, dans les repas, dans les habillements; cette ſimplicité paſſait de ſon palais à la ville, de la ville dans les provinces. On voit peu à Berlin de ces petits hommes chamarrés, dont l'accoutrement change tous les mois, comme les poupées des marchandes de mode; on y voit peu de ces femmes chargées de pompons, dont la parure empêche de remarquer la beauté; les hommes ne s'y parent point, & les femmes qui ſavent donner des tournures élégantes à l'étoffe la plus ſimple, ſaiſiſſent ce vrai point d'ajuſtement qui relève les attraits, ſans les étouffer ou les détruire. On eſt eſtimé non par ſes habits, mais ſon mérite; & un honnête homme en fraque uni, n'a point à craindre le dédain d'un fat brodé. Les repas n'y ſont point ſomptueux, la ſociété en fait le principal agrément; & à Berlin la ſociété eſt d'une douceur & d'une facilité délicieuſes. Tout le monde, à l'exemple de Frédéric, s'occupait d'une manière utile, & les plaiſirs n'étaient que des récréations & des délaſſements. Quoique Frédéric aimât les arts & les belles-lettres, il ne croyait pas qu'il fût à propos de leur laiſſer faire trop de progrès dans un état

nouveau, fondé par les armes & la discipline militaire, & qui pendant longtems ne peut se soutenir que par les mêmes moyens.

L'AMOUR des arts d'agrément ne peut régner utilement dans un état, que lorsqu'il a acquis ce degré de consistance & de stabilité, qui le soutient par lui-même & le rend redoutable à ses voisins, loin d'avoir rien à craindre d'eux. Dans un gouvernement militaire, où l'état panche vers sa ruine si le citoyen perd le goût des armes ; il faut fermer tous les passages au luxe & à la mollesse, qui énervent le courage & amollissent les corps. De-là le soin de Frédéric à inspirer l'amour de l'activité, de la sobriété, du travail ; de-là son attention à ne point mettre dans son académie des gens d'un esprit trop brillant ; de-là son indifférence affectée dans ses états, pour ceux qui ne cultivaient que les belles-lettres, ou les arts d'agrément. Jamais l'académie de Berlin n'a produit un poëme supportable ; on y compte plusieurs grands hommes dans la classe de physique & de mathématique ; mais aucun dans celles des belles-lettres depuis que Frédéric s'était chargé de nommer lui-même les membres. S'il plaça des Allemands de mérite à l'académie, ce furent des physiciens,

des naturaliſtes, des aſtronomes, des anatomiſtes, des botaniſtes, parce que ces ſciences ont des rapports avec les choſes utiles, & ſe lient à l'activité & à l'induſtrie générale des citoyens; tels furent Bode, Gleditſch, Walter, Schultze, Gehrard; mais il ne voulut jamais y recevoir Mendelſohn, dont les ouvrages ne conſiſtaient qu'en ſpéculations métaphyſiques; ni Ramler, qui ne feſait que des odes & d'autres ouvrages d'agrément; ni Engel, qui s'efforçait de perfectionner la langue & le théâtre national.

Il y eut à Berlin de bons artiſtes; mais ils ne jouirent jamais que médiocrement des bienfaits du Roi. Rode dont les morceaux d'hiſtoire offrent des compoſitions pleines de nobleſſe & d'agrément. Madame Theerbouſch dont les tableaux ont tant de vérité; Friſch qui joint le brillant du coloris à la grâce du deſſin & de l'ordonnance, ont été peu occupés par Frédéric; & ſi le dernier jouit d'une penſion modique de 600 écus, il la dut moins à ſes talens qu'à l'amitié du marquis d'Argens. Frédéric ſembla faire plus de cas de la ſculpture, parce qu'il voulait décorer ſes châteaux & ſes jardins, & récompenſer ſes guerriers célèbres par des

ſtatues, qui coûtent moins que d'autres récompenſes, & qui flattent davantage. Cependant Balthaſar Adam qu'il fit venir de Paris, ſe retira mécontent avant que d'avoir achevé la ſtatue du maréchal de Schwérin; & Taſſaert, ſculpteur plein de talents, qui vit encore actuellement à Berlin, n'a fait que deux ſtatues pendant dix à douze ans, quoique le Roi lui eût promis de lui en faire faire une chaque année. Si la nature a produit quelques bons artiſtes dans les états de Frédéric, ils ont été obligés d'aller chercher dans les pays étrangers, une conſidération & une fortune qu'ils ne pouvaient trouver dans leur patrie. Madame Caſc qui peignait bien le portrait; & Thienpondt, élève de Peſne, ſe ſont retirés à la cour de Dreſde; les deux célèbres Hackert ont été vivre en Italie; Harper, bon peintre de payſages, eſt au ſervice du duc de Wirtemberg, & le graveur Laurenz a préféré Vienne à Berlin. Depuis le célèbre Schmidt, on n'a pas vu à Berlin un bon graveur; ceux qui s'y trouvaient ſous la fin du règne de Frédéric étaient obligés, pour vivre, de fabriquer force vignettes pour les livres allemands.

F. L'EXEMPLE de Frédéric influa bientôt auſſi ſur les autres états de l'Allemagne. La Renommée feſait retentir ſes louanges d'un bout de l'Europe à l'autre; ſes voiſins voyaient comment avec de l'activité, du courage & de la conſtance, on pouvait porter au plus haut dégré de gloire & de puiſſance, un état que la nature ſemblait avoir deſtiné à la médiocrité; & on s'efforça à l'envi de l'imiter. Alors la plupart des cours de l'Allemagne ne connaiſſaient d'autre manière de ſe diſtinguer que de couvrir d'or des courtiſans & des valets, d'entretenir des troupes de baladins & des meutes, de donner des ſpectacles pompeux, des fêtes ruineuſes, & d'épuiſer le cultivateur pour enrichir des miniſtres fripons & inſolents. Le faſte de Louis XIV, reſte de la barbarie dont l'Eſpagne avait infecté l'Europe, exaltait les têtes de la plupart des ſouverains de l'Empire. L'exemple de Frédéric leur apprit que la véritable grandeur conſiſte à remplir ſes devoirs; à travailler avec une ardeur infatigable à faire le bonheur de ſes ſujets; à porter l'œil de la vigilance & le bras du travail dans toutes les parties de l'adminiſtration. Bientôt on rejetta la vaine pompe qui détruit ſans rien produire;

on

on s'occupa de ſoldats, de population, de légiſlation, de finances, d'agriculture; la tolérance qui unit les hommes, s'inſinua peu à peu dans des cœurs que le fanatiſme voulait corrompre; on préféra cette bonté, cette affabilité qui fait adorer les princes à cet orgueil monſtrueux qui produit la haine des ſujets, le mépris des étrangers & la pitié des philoſophes. Depuis ce tems, les Allemands voient de tous côtés des princes ſans ceſſe occupés des grands objets de l'adminiſtration. En Autriche, l'armée profita des grandes leçons qu'elle a reçues de Frédéric; elle ſe forme, elle s'exerce & devient digne de ſa rivale. Par les ſoins d'un prince infatigable, les finances ſortent de leurs ruines, la population augmente, l'agriculture eſt encouragée, le fanatiſme rend à la raiſon ce qu'il avait ravi à la ſtupidité. La Saxe rougit des vaines profuſions de ſes ſouverains & de leurs miniſtres, & fait des efforts pour réparer les maux où l'ont plongée ces déſordres. A Brunſwik, un prince plein de talents & de vertus ſemble perpétuer parmi les Allemands l'image du grand Frédéric. A Deſſau, un digne ſucceſſeur du héros qui forma la cavalerie pruſſienne, devient le modéle de tous les bons ſouverains;

il aurait des autels, si la philosophie n'avait substitué des récompenses plus flatteuses, à ces vaines démonstrations que l'esclavage prodigua si souvent à des tyrans. Il a plus, il a l'amour & l'admiration de tout ce qui respire dans sa patrie, de tous les étrangers qui ont entendu raconter ses vertus. Dans le Wirtemberg, le luxe fait place au goût de la simplicité, de l'agriculture, des établissements utiles; une académie unique peut-être dans son genre, réunit à grands frais & de la manière la plus brillante, toutes les parties de l'éducation & de l'instruction; & le digne fondateur de cet établissement, prend sur ses propres revenus de quoi former des citoyens éclairés & des hommes vraiment utiles.

Et de quelle influence n'a pas été le règne de Frédéric sur la constitution du corps germanique; & par-là sur la balance de toute l'Europe? La conquête de la Silésie fut inspirée sans doute par le désir ardent de se faire un grand nom, & par l'image trop vive des torts de la maison d'Autriche envers celle de Brandebourg; le pas une fois fait, il fallait le soutenir, & Frédéric le soutint en héros. Le partage de la Pologne ne fut point un projet de son ambition; il ne put voir tranquillement des

voiſins puiſſants ſe partager les provinces de ce royaume; la politique l'obligeait à ſe joindre à eux. Mais par-tout ailleurs il travailla ſans ceſſe à maintenir l'équilibre & la conſtitution de l'Empire. Il eut la plus grande influence dans les diètes, dans le collège des électeurs, dans le corps des proteſtants; & loin d'en profiter pour s'agrandir au dépends de quelques faibles états, il ne dirigea les délibérations qu'au bien commun; il parut toujours l'ami de la patrie, le protecteur de la conſtitution, le défenſeur de la liberté des princes. La politique ſemble excuſer le déſir de s'agrandir; & les talents de Joſeph II, joints aux anciennes idées de l'ambition de la maiſon d'Autriche, firent trembler tous les états de l'Empire, lorſqu'ils virent ce prince prêt à joindre à ſes poſſeſſions, le vaſte électorat de Bavière. Frédéric ſans autres vues que le bien de la patrie, ſans autre intérêt que celui de la juſtice, oppoſa ſon bouclier invincible à cette entrepriſe effrayante, & les craintes de l'Allemagne furent appaiſées. Les batailles de Chotuſitz, de Friedberg, de Rosbach, de Leuthen ſont plus brillantes; mais la campagne de 1778 lui a acquis l'amour & la reconnaiſſance de toute l'Alle-

magne. Elle a tremblé pour ſes jours à l'approche de ſa mort, elle a verſé ſur ſa perte des larmes ſincères. Les articles de la paix de Teſchen, qui aſſurent la liberté de l'Allemagne, ſont devenus par ſes ſoins une loi de l'Empire; & la ſucceſſion de Bavière fondée ſur l'ancien droit féodal, ſur les pactes de famille, confirmée par la bulle d'or, aſſurée par la paix de Weſtphalie, ſe trouve établie par cette dernière paix ſur des fondements ſi inébranlables, qu'on ne ſaurait maintenant y rien changer ſans le conſentement général des états, ſans celui de la France & de la Ruſſie, de même que par d'autres traités, les Pays-bas ne ſauraient paſſer à un autre maître, ſans celui de la Hollande & de l'Angleterre.

Le projet de l'échange de la Bavière contre les Pays-bas avait été conçu cent ans auparavant & propoſé à la cour de Madrit, par l'Empereur Léopold; Frédéric n'exiſtait pas encore. Heureuſement pour l'Allemagne, une puiſſance étrangère s'y oppoſa; Louis XIV ſentit tous les dangers d'un tel arrondiſſement, & le projet n'eut pas lieu. Sous le règne de Frédéric, l'Allemagne trouva dans ſon propre ſein un défenſeur de ſa ſûreté, & l'Europe le trouva

dans l'Allemagne. En effet, la Bavière eſt un mur de ſéparation entre la France & l'Autriche; c'eſt un rempart qui défend toute la haute Allemagne contre les projets ambitieux de la maiſon d'Autriche. S'il tombe, la France voit s'étendre vers ſes frontières le voiſin le plus dangereux, & les cercles antérieurs de l'Empire ſe trouvent à la merci de la maiſon d'Autriche. Lorſque dans ces derniers tems il fut queſtion de ce projet, les puiſſances qui étaient ſoupçonnées de le projetter, nièrent qu'elles y euſſent jamais penſé. Frédéric ne pouvait prendre les armes avec quelqu'apparence de juſtice; il ſongea à un autre moyen, & il forma la confédération germanique dont nous avons parlé. Cette ligue n'eſt dirigée contre perſonne; ſon unique but eſt la conſervation légitime de la conſtitution de l'Empire, elle n'eſt rélative à aucune entrepriſe déterminée, mais à tous les cas où cette conſtitution pourrait ſe trouver en danger. L'Autriche a tâché de peindre cette aſſociation des couleurs les plus noires & les plus odieuſes; mais elle eſt aſſez juſtifiée par les loix ſacrés de l'Empire, & ſur-tout par la paix de Weſtphalie & la capitulation impériale; elle l'eſt aſſez par l'uſage conſtant de l'Empire dont

l'hiſtoire offre un grand nombre de confédérations de cette eſpèce, & d'une eſpèce bien différente encore; car il eſt arrivé 47 fois que les princes d'Allemagne ſe ſont ligués avec la France contre des entrepriſes ambitieuſes, qui feſaient craindre pour la conſtitution de l'Empire. Ce dernier ouvrage de Frédéric, opéré ſur la fin de ſes jours, pour la ſûreté de l'Allemagne & de l'Europe, lui vaudra ſans doute la reconnaiſſance de la poſtérité, comme il lui mérita l'amour de ſes contemporains. Puiſſent ſeulement les membres de cette ligue ne pas ſe repoſer entièrement ſur la ſûreté qu'elle leur procure, & ſonger en même tems qu'il faut, pour la ſoutenir, de l'activité & de la vigilance! Puiſſent-ils ſe convaincre par la multitude d'exemples que leur offre l'hiſtoire, que la force des armes peut rarement rompre une telle union, mais que la négligence & l'inactivité en ont bientôt affaibli les reſſorts!

Ce ne fut pas la ſeule influence que Frédéric eut ſur l'Europe. La modicité de ſes moyens & l'audace de ſes entrepriſes, l'extrêmité de quelques ſituations & les miracles de ſes reſſources, apprirent aux ſouverains que nul ennemi eſt mépriſable lorſqu'il joint l'intrépidité

aux lumières; lorſqu'il ſait, pendant la paix, fondre toutes les parties de ſes moyens, dans la maſſe de ſes forces militaires. Les ſommes immenſes, les fleuves de ſang qu'il en coûta pour s'oppoſer aux entrepriſes de ce prince, dont les premières propoſitions avaient été rejettées avec mépris & arrogance, apprirent à calculer, avant que d'entreprendre des guerres; les maux déſaſtreux qu'elles cauſent, apprirent à prévoir l'énormité des plaies qu'elles font aux états mêmes qui ſe réjouiſſent de quelques ſuccès. Cette armée immenſe qu'il ſut entretenir en tems de paix, dans un pays qu'elle ſemblait devoir abſorber, fit naître chez les autres puiſſances d'autres armées immenſes. Les moyens d'attaque & de défenſe ſe ſont augmentés. Ces maſſes de forces qui s'obſervent & ſe redoutent mutuellement, en préſentant de toutes part des moyens égaux, de choc & de réſiſtance, ſe contiennent réciproquement dans le repos, & ſemblent conduire l'Europe à cet état de paix ſi déſiré, qui effacerait enfin la honte que la fureur des guerres répand ſur l'humanité depuis tant de ſiècles. Les états qui n'ont pas ſu ſe former les mêmes moyens par faibleſſe ou par négligence, ſeront ſans doute englourtis un jour

par ces premières puiſſances, ou plutôt, elles paſſeront paiſiblement ſous leur domination; l'Europe ne ſera qu'une république compoſée de quelques grands états dont les haines & les jalouſies ne pourront plus produire que des chocs légers & momentanés, & les nations commenceront enfin à reſpirer.

On a dit que les armées immenſes tendaient à détruire la liberté des peuples; mais Frédéric a fait ſentir qu'on ne ſaurait les entretenir ſans protéger les cultivateurs & les ouvriers, qui ſont la partie la plus précieuſe du peuple; ſans travailler ſans ceſſe à augmenter tous les moyens d'induſtrie & de ſubſiſtance. D'ailleurs la paix tourne les eſprits à des idées de réformes, les lumières qui ſe répandent de plus en plus, éclairent les ſouverains ſur leurs véritables intérêts, & les opinions plus fortes que les armes ruinent inſenſiblement l'édifice monſtrueux que le deſpotiſme s'était élevé au milieu des ténèbres.

C'est encore à Frédéric que l'on doit une partie de progrès heureux que les lumières ont faites dans notre ſiècle. La philoſophie forcée ſouvent de ramper dans l'obſcurité, a porté enfin ſes opinions bienfaiſantes juſque

ſur un trône; & de-là on a vu paraître le règne le plus brillant & le plus glorieux. On a ſenti que certaines opinions auxquels il ſemblait dangereux de toucher, quoiqu'elles fiſſent le malheur du genre humain, pouvaient céder à des moyens ſimples & naturels; le ſceptre du fanatiſme s'eſt briſé ſans efforts dans des contrées où il s'était le plus appeſanti depuis pluſieurs ſiècles; & des nations entières ont ſecoué du moins la partie la plus honteuſe de leurs fers.

LES efforts de Frédéric pour donner à ſes peuples une juriſprudence dictée par l'humanité & la raiſon, ont porté leurs influences heureuſes juſques dans les climats du midi. Partout on travaille avec ardeur à réformer des codes, des loix & des conſtitutions odieuſes & barbares; la torture diſparaît de tous les tribunaux, le ſang coule moins ſur les échaffauts, dans quelques contrées il ne coule plus. On travaille plus à corriger, à réformer, qu'à punir & à venger. On connaît mieux le prix des hommes, on ſent que l'aviliſſement & l'abandon produiſent la plus grande partie des crimes, & on veille davantage à l'éducation, à la ſubſiſtance, au bien-être des citoyens. Ces efforts, à la

vérité, n'ont point produit encore l'heureufe révolution qu'on pouvait en attendre ; mais ils ont donné l'effor aux efprits ; on cherche la vérité, la droiture, la juftice ; & à force de tâtonner il y a tout lieu de croire qu'on viendra à bout de les trouver.

TELLE fut l'influence heureufe de Frédéric II fur fes états, fur l'Allemagne, fur l'Europe entière ; telle eft l'impulfion que fon exemple a donnée à toutes les fociétés politiques. Après fa mort ces exemples vivent encore ; la gloire de fa nation nous rappelle fans ceffe fes fuccès & fes talents ; & en parcourant la lifte des différents états de l'Europe, on s'arrête au nom de la Pruffe pour remarquer que celui que créa Frédéric, eft le feul où il n'exifte point de dette nationale ; & où, au contraire, un tréfor immenfe offre des moyens toujours préfents de réfifter à des ennemis jaloux, & de tenter les entreprifes les plus brillantes. L'Europe qui a retenti des actions éclatantes de Frédéric lui a donné le furnom de GRAND ; les Allemands plus à portée d'apprécier toutes fes qualités & d'en fentir immédiatement les influences heureufes, lui ont décerné celui d'*Unique* ; & il mérite l'un & l'autre.

JE n'ajouterai à ces réflexions qu'une feule idée qui doit être comme le réfultat de toute cette hiftoire : Frédéric vécut & mourut le plus heureux & le plus glorieux des rois ; en faut-il davantage pour engager tous les fouverains à l'imiter ?



ANECDOTES,

PIECES JUSTIFICATIVES

ET

AUTRES PARTICULARITÉS.

---

(1) *Première lettre du Prince royal de Prusse à Voltaire.*

Du 8 août 1736.

MONSIEUR,

QUOIQUE je n'aie pas la satisfaction de vous connaître personnellement, vous ne m'en êtes pas moins connu par vos ouvrages. Ce sont des trésors d'esprit, si l'on peut s'exprimer ainsi, & des pièces travaillées avec tant de goût, que les beautés en paraissent nouvelles chaque fois qu'on les relit. Je crois y avoir reconnu le caractère de leur ingénieux auteur, qui fait honneur à notre siècle & à l'esprit humain. Les grands hommes modernes vous auront un jour l'obligation, & à vous uniquement, en cas que la dispute, à qui d'eux ou des anciens la préférence est due, vienne à renaître; que vous ferez pencher la balance de leur côté.

Vous ajoutez à la qualité d'excellent poète, une infinité d'autres connaissances, qui, à la vérité, ont quelqu'affinité avec la poésie; mais qui ne lui ont été appropriées que par votre plume. Jamais poète ne cadença des pensées métaphysiques; l'honneur vous en était réservé le premier. C'est ce goût que vous marquez dans vos écrits pour la philosophie, qui m'engage à vous envoyer la traduction que j'ai fait faire de l'accusation & de la justification du sieur Wolf, le plus célèbre philosophe de nos jours, qui pour avoir porté la lumière dans les endroits les plus ténébreux de la métaphysique, & pour avoir traité ces difficiles matières d'une manière également relevée, que précise & nette, est cruellement accusé d'irreligion & d'athéisme. Tel est le destin des grands hommes; leur génie supérieur les expose toujours en bute aux traits envénimés de la calomnie & de l'envie.

Je suis à présent à faire traduire le *traité de Dieu, de l'ame & du monde*, émané de la plume du même auteur. Je vous l'envoyerai, monsieur, dès qu'il sera achevé; & je suis sûr, que la force de l'évidence vous frappera dans toutes ses propositions, qui se suivent géomé-

triquement, & connectent les unes avec les autres, comme les anneaux d'une chaîne.

La douceur & le support que vous marquez pour tous ceux qui se vouent aux arts & aux sciences, me fait espérer que vous ne m'exclurez pas du nombre de ceux que vous trouvez dignes de vos instructions. Je nomme ainsi votre commerce de lettres, qui ne peut être que profitable à tout être pensant. J'ose même avancer, sans déroger au mérite d'autrui, que dans l'univers entier il n'y aurait guères d'exception à faire de ceux dont vous pourriez être le maître. Sans vous prodiquer un encens indigne de vous être offert, je peux vous dire, que je trouve des beautés sans nombre dans vos ouvrages. Votre Henriade me charme, & triomphe heureusement de la critique peu judicieuse que l'on a fait d'elle. La tragédie de César nous fait voir des caractères soutenus. Les sentiments y sont tous magnifiques & grands, & l'on sent que Brutus est ou Romain ou Anglais. Alzire ajoute aux grâces de la nouveauté cet heureux contraste des mœurs des sauvages & des Européens. Vous faites voir, par le caractère de Gusman, qu'un christianisme mal entendu, & guidé par le faux zèle, rend plus barbare & plus cruel que le paganisme même.

Corneille, le grand Corneille, lui qui s'attirait l'admiration de tout son siècle; s'il ressuscitait de nos jours, il verrait avec étonnement, & peut-être avec envie, que la tragique déesse vous prodigue avec profusion les grâces dont elle était avare envers lui. A quoi n'a-t-on pas lieu de s'attendre de l'auteur de tant de chef-d'œuvres? Quelles nouvelles merveilles ne vont pas sortir de la plume, qui jadis traça si spirituellement & si élégamment le *Temple du goût.*

C'est ce qui me fait désirer si ardemment d'avoir tous vos ouvrages. Je vous prie, monsieur, de me les envoyer, & de me les communiquer tous sans réserve. Si parmi les manuscrits, il y en a quelqu'un que par une circonspection nécessaire, vous trouviez à propos de cacher aux yeux du public, je vous promets de le conserver dans le sein du secret, & de me contenter d'y applaudir dans mon particulier. Je sais malheureusement, que la foi des princes est un objet peu respectable de nos jours; mais j'espère néanmoins, que vous ne vous laisserez pas préoccuper par des préjugés généraux, & que vous ferez une exception à la règle en ma faveur.

Je me croirai plus riche en possédant vos ouvrages, que je ne le serais par la possession de tous les biens passagers & méprisables de la fortune qu'un même hasard fait acquérir & perdre. L'on peut se rendre propres les premiers, s'entend vos ouvrages, moyennant le secours de la mémoire, & ils nous durent autant qu'elle. Connaissant le peu d'étendue de la mienne, je balance long-tems avant de me déterminer sur le choix des choses que je juge dignes d'y placer.

Si la poésie était encore sur le pied où elle fut autrefois, savoir que les poetes ne savaient frédonner que des idylles *ennuyeux*, des églogues faites sur un même moule, des stances insipides, ou que tout au plus, ils savaient monter leur lyre sur le ton d'élégie, j'y renoncerois à jamais : mais vous annoblissez cet art, vous nous montrez des chemins nouveaux & des routes inconnues aux ** & aux **.

Vos poésies ont des qualités qui les rendent respectables & dignes de l'admiration & de l'étude des honnêtes gens. Elles sont un cours de morale, où l'on apprend à penser & à agir. La vertu y est peinte des plus belles couleurs. L'idée de la véritable gloire y est déterminée,

& nous insinue le goût des sciences d'une manière si fine & si délicate, que quiconque a lu vos ouvrages, respire l'ambition de suivre vos traces. Combien de fois ne me suis-je pas dit: „ malheureux! laisse-là un fardeau dont le poids surpasse tes forces; l'on ne peut imiter Voltaire, à moins que d'être Voltaire même. „ C'est dans ces moments que j'ai senti, que les avantages de la naissance servent à peu de chose, ou pour mieux dire à rien. Ce sont des distinctions étrangères de nous-mêmes, & qui ne décorent que la figure. De combien les talents de l'esprit ne leur sont-ils pas préférables!

Que ne doit-on pas aux gens que la nature a distingués parce qu'elle les a fait naître? Elle se plaît à former des sujets qu'elle doue de toute capacité nécessaire pour faire des progrès dans les arts & dans les sciences; & c'est aux princes à récompenser leurs veilles. Eh! que la gloire ne se sert-elle de moi pour couronner vos succès? Je ne craindrais autre chose, si non que le pays, peu fertile en lauriers, n'en fournirait pas autant que vos ouvrages en méritent. Si mon destin ne me favorise pas jusqu'au point de pouvoir vous posséder, au moins puis-je espérer de voir un jour celui, que depuis longtems

j'admire

j'admire de loin, & de vous aſſurer de vive voix, que je ſuis avec toute l'eſtime & la conſidération due à ceux qui, ſuivant pour guide le flambeau de la vérité, conſacrent leurs travaux au bien public.

MONSIEUR

Votre affectionné ami
FRÉDÉRIC, P. R. de Pruſſe.

(2) La préface que Voltaire fit à l'anti-Machiavel, eſt pleine de louanges ſur cet ouvrage & ſon auteur; on ne ſait trop comment concilier ces louanges, avec ce que Voltaire a écrit depuis contre ce grand roi; ſi Frédéric a eu des torts envers Voltaire, cela le rend-il plus mauvais poete, plus mauvais écrivain qu'il ne l'était lorſqu'il le comblait de biens & de faveurs?

(3) Il eſt faux, comme le dit Voltaire, que Frédéric n'eût pas un but, en publiant l'anti-Machiavel. Ce grand homme s'occupa dans ſa retraite de Rheinsberg à former un plan général de gouvernement, & il a été fidèle à ce plan juſqu'à la fin de ſes jours.

(4) L'abbé de St. Pierre, ſi connu par ſes projets que l'on a tournés en ridicule, quoiqu'ils tendiſſent au bonheur de l'humanité, &

qu'ils offriſſent les ſeuls moyens d'adoucir *la* férocité de l'eſpèce humaine ; l'abbé de St. Pierre fit voir dans un de ſes ouvrages le contraſte qu'il y avait entre la conduite du Roi envers la maiſon d'Autriche, & les principes qu'il affecte dans l'anti-Machiavel. Formey répondit à l'abbé de St. Pierre dans un ouvrage intitulé : *Anti Saint-Pierre.*

(5) Frédéric, dans ſes poéſies, ſe propoſe ſouvent pour modèle Titus, Marc-Antonin, & tous les autres ſouverains qui ont fait le bonheur du genre humain. Il peint avec chaleur dans une de ſes odes ſur la guerre, les devoirs des rois envers leurs ſujets ; en voici quelques ſtrophes :

Vous, juges des humains, vous nés dieux
de la terre,
Oppreſſeurs orgueilleux de ce triſte univers ;
Si vos bras menaçants ſont armés du tonnère ;
Si vous tenez captifs ces peuples dans vos fers ;
Modérez la rigueur d'un pouvoir arbitraire.
Ces humains ſont vos fils & vous êtes leurs pères :
Ces glaives enfoncés dans leur malheureux flanc,
Sont teints de votre ſang.
Tel qu'un paſteur prudent à ſon devoir fidèle,
Défend & garantit ſon troupeau bien-aimé,

Contre la dent du loup & la griffe cruelle
Du lion par la faim au carnage animé;
Quand le tyran des bois s'échappe & prend la fuite,
Son troupeau se repose & paît sous sa conduite:
Et s'il traît ses brebis, s'il les tond dans ses bras,
Sa main ne les égorge pas.

Tel est pour ses sujets un tendre & bon monarque;
Humain dans ses conseils, humain dans ses projets,
Il allonge pour eux la trame de la Parque;
Il compte tous ses jours par autant de bienfaits.
Ce n'est point de leur sang qu'il achète la gloire;
Il laisse à ses vertus à faire son histoire.
Et tels furent jadis Titus, Marc-Antonin,
Les délices du genre humain.

Abhorrez à jamais ces guerres intestines;
L'ambition fatale allume leur flambeau;
De l'univers entier vous faites des ruines,
Et la terre se change en un vaste tombeau.
Quelle scène tragique étale ce théâtre?
L'Europe à ses enfants trop cruelle marâtre,
Arme de l'étranger le sanguinaire bras,
Pour les dévouer au trépas.

(6) En 1723, lorſque Frédéric fit avec ſon père un voyage à Hanovre, & Herrenhauſen où ſe trouvait le Roi d'Angleterre George I; il vit la princeſſe Anne petite-fille du Roi de la Grande-Bretagne, & fille aînée du prince de Galles qui fut depuis roi d'Angleterre ſous le nom de George II. Cette princeſſe était belle & aimait les ſciences; elle avait de l'eſprit, de la vivacité, du jugement & des connaiſſances. Le jeune Frédéric fut ſenſible à ſes charmes: les premières impreſſions de l'enfance s'effacent difficilement; il avait juré dans ſon jeune cœur, qu'il n'aurait jamais d'autre épouſe, & il a tenu parole en tout ce qui a dépendu de lui.

Peut-être que ce mariage aurait eu lieu ſans quelque différents qui s'élevèrent bientôt après entre les cours de Pruſſe & de Hanovre, au ſujet de quelques arpents de prés, & de deux ou trois payſans hanovriens que les enrôleurs pruſſiens avaient engagés.

On avait voulu auſſi, dit-on, le marier avec Marie-Thérèſe d'Autriche; mais il fallait changer de religion, & Frédéric ne manqua pas de fonder ſes refus ſur ce prétexte.

(7) Voici comme Frédéric peint la Reine sa mère dans une épître qu'il lui a adressée.

O Reine ! que mon cœur révère,
Femme héroïque, & tendre mère,
Ta bonté, toutes tes vertus,
Les faibles par toi défendus,
Ta grande ame compatissante,
Et secourable & bienfaisante ;
Ta douceur, ta fermeté,
Et cette magnanimité,
Qui te fait pardonner l'offense ;
Ta justice & ton équité,
Ces limites de ta puissance ;
Tes vertus dont l'éclat divin
A les imiter nous invite,
Et qui font, lorsqu'on les médite,
Mieux présumer du genre humain ;
Ce sont elles qui du silence,
Auquel je m'étais condamné,
Ayant rompu la violence,
A te chanter m'ont destiné.

Veuille le Ciel que ta carrière,
Brillante & couverte de fleurs,
N'offre jamais à ta paupière
Que des jours remplis de douceurs ;

Que la trame trop peu durable
De jours ſi beaux, ſi précieux,
Par Atropos inexorable,
Jamais ne ſoit tranchée en deux.

Plutôt tranchez mes deſtinées,
Dieu du Styx, Dieu de l'Achéron;
Nouez-les au fil des années,
Dont vos mains lui feront le don.
Heureuſe, mille fois heureuſe,
L'ame bien née & généreuſe,
Qui, dans les ombres du trépas,
Pouſſe & précipite ſes pas,
Pour conſerver les jours inſignes
Des héros, de nos vœux ſeuls dignes,
Et qui méritent nos amours!

Plus noble, & plus digne d'envie
Eſt l'homme qui donne ſes jours,
Afin de conſerver le cours
De ceux des auteurs de ſa vie.

Ces vers ſont bien mauvais; mais il faut leur faire grâce en faveur du ſentiment ou du motif qui les a inſpirés.

(8) *Premiers vers de Voltaire au Roi de Prusse, à son avènement au trône.* (*)

Enfin voici le jour le plus beau de ma vie,
Que le monde attendait, & que vous seul craignez;
Le grand jour où la terre est pour vous embellie,
Le jour où vous régnez.

Fuyez, disparaissez, révérends fanatiques,
Sous le nom de dévots, lâches persécuteurs
Séducteurs insolents, dont les mains frénétiques
Ont tramé tant d'horreurs.

J'entends, je vois trembler la sombre hypocrisie,
C'est toi, monstre inhumain, c'est toi qui poursuivis
Et Descartes & Bayle, & ce puissant génie
Successeur de Leibnitz.

Tu prenais sur l'autel un glaive qu'on révère
Pour frapper saintement les plus sages humains.
Mon roi va te percer du fer que le vulgaire
Adorait dans tes mains.

(*) Ces vers ont été changés & corrigés dans quelques éditions des œuvres de Voltaire, nous les donnons ici, tels qu'ils ont été envoyés au Roi.

Il te frappe, tu meurs, il venge notre injure,
La vérité renaît, l'erreur s'évanouit;
La terre élève au ciel, une voix libre & pure
Et le ciel applaudit.

Et vous de Borgia déteſtables maximes,
Science d'être injuſte à la faveur des loix,
Art d'opprimer la terre, art malheureux des crimes
Qui feſiez l'art des rois;

Politique imprudente, autant que tyrannique
De votre faux éclat, cachez le jour affreux,
Redoutez un héros, de qui la politique
Eſt d'être vertueux.

Ouvrons du monde entier les annales fidèles,
Voyons-y les tyrans, ils ſont tous malheureux,
Les foudres qu'ils portaient en leurs mains criminelles,
Ont retombé ſur eux.

Ils ſont morts dans l'opprobre, ils ſont morts dans la rage,
Mais Antonin, Trajan, Marc-Aurèle & Titus
Ont eu des jours ſereins ſans nuit & ſans orages
Purs comme leurs vertus.

Ils renaiſſent en vous, ces vrais héros de Rome

A les remplacer tous vous êtes deſtiné,
Régnez, vivez heureux, que le plus honnête
homme
Soit le plus fortuné !

Un philoſophe règne. Ah ! le ſiècle où nous
ſommes,
Le déſirait ſans doute, & n'oſait l'eſpérer.
Mon prince a mérité de gouverner les hommes
Il ſait les éclairer.

Laiſſons tant d'autres rois croupir dans l'igno-
rance,
Idoles ſans vertus, ſans oreilles, ſans yeux,
Que ſur l'autel du vice un flatteur les encenſe
Image des faux dieux.

Quelle eſt du Dieu vivant la véritable image ?
Vous, des talents, des arts & des vertus l'appui ;
Vous, Salomon du Nord, plus ſavant & plus
ſage
Et moins faible que lui.

(9) On était occupé alors dans toute l'Europe de la réformation du calendrier. Elle avait été ordonnée dans l'Empire par un décret de la diète de Ratisbonne.

(10) Voici une traduction de ce discours, telle qu'elle est imprimée dans l'histoire de l'académie. Ce discours a du moins sur plusieurs autres de la même académie, l'avantage d'être plaisant, & par conséquent moins ennuyeux.

„ MESSIEURS,

„ Entre tant de si grands & presque innombrables monuments de ce soin singulier, vraiment paternel & trés-grâcieux que l'auguste & trés-puissant Roi, nôtre Seigneur trés-clément, ne se lasse jamais de prendre pour la splendeur & l'accroissement de tous les états, provinces & contrées, qui par la grâce divine jouissent actuellement d'un si grand bonheur; sous son sceptre trés-fortuné & dont on peut regarder comme autant de témoins éternels, tant de temples & autres lieux consacrés au culte divin, bâtis ou embellis; tant d'universités, écoles de noblesse, & autres, fondées & dotées, pour former & polir l'esprit de la jeunesse; tant de loix & de constitutions salutaires établies; & en particulier ces superbes édifices, construits avec des frais immenses, en tant de lieux, non moins pour le bien public que pour le plus grand lustre du pays: ouvrages qui remplissent les étrangers & les voyageurs d'une extrême

admiration; entre tous ces témoignages, dis-je, ſi immenſes, ſi étonnants, & infiniment agréables de l'affection paternelle la plus tendre & de la piété la plus rare, qui engagent cet excellent prince à ne s'occuper que du ſalut de ſes ſujets; j'eſtime qu'on ne doit aſſurement pas mettre au dernier rang, l'attention qu'il a eue, auſſitôt que la guerre précédente a pris fin, comme elle vient de la prendre, & qu'une heureuſe paix a été rendue à nos contrées, de tourner tous ſes ſoins & toutes ſes penſées, d'ailleurs ſans ceſſe dirigées au bien de ſes peuples, à faire principalement enſorte, qu'avec la bénédiction de l'Etre-ſupréme, & ſous ſa glorieuſe protection, il ſe raſſemblât & ſe formât dans cette capitale une ſociété des plus belles ſciences, qui s'appliquât à étendre les connaiſſances humaines pour le bien public, à cultiver de plus en plus les arts, & ſur-tout *à avancer la gloire de Dieu & à répandre les vérités ſalutaires de la doctrine chrétienne.* Ce prince trés-ſage a jugé, que malgré la multitude d'académies, d'univerſités & d'écoles, qui, comme autant de demeures des muſes & de la ſageſſe, exiſtent, & ſont abondamment pourvues de tous les ſecours néceſſaires dans

les divers états ſoumis à Sa Majeſté, il manquait encore, pour mettre le comble à ſa gloire, de fonder une académie pareille à celle-ci, dans laquelle, tant par la contemplation des œuvres brillantes & admirables de Dieu dans le règne de la nature, que par le ſoin, la culture & même l'invention des choſes les plus excellentes dans les lettres, les arts, & tous les genres d'études honnêtes, dignes de louange & conformes à la vertu, la gloire de ſon royaume & de ſes états, auſſi bien que celle de l'Allemagne nôtre commune patrie l'élevât de plus en plus à un état plus lumineux, & s'y ſoutint perpétuellement; & qu'en même tems, en inſtituant des *miſſions*, non-ſeulement chez les chrétiens, nos voiſins, mais chez les barbares les plus éloignés, la connaiſſance des vérités évangéliques, & le nom glorieux de nôtre ſauveur Jéſus-Chriſt, pénétrât inſenſiblement chez ces nations. Mais ayant plu à l'Etre-ſuprême, qui l'avait ainſi arrêté dans le conſeil éternel de ſa ſageſſe, que la guerre ſe rallumât de nouveau, & qu'elle étendit ſes voyages plus loin encore qu'elle n'avait fait auparavant: les provinces de notre auguſte Roi s'étant trouvé entourées de toutes parts du déſordre des

armes, & ce monarque lui-même étant engagé dans la guerre, à laquelle il n'a pu s'empêcher de prendre part, & dans laquelle contre toute eſpérance & toute attente il ſe trouve encore actuellement enveloppé; cependant il n'a pas ſouffert que ſon excellent deſſein en ſouffrît aucun retardement, de manière que non-ſeulement il a enrichi à tems cette ſociété, par lui raſſemblée, d'habiles gens, dignes d'en être membres, auſſi bien que d'un fond ſuffiſant pour les dépenſes, & de toutes les autres largeſſes qui peuvent exciter l'émulation; mais encore il s'en eſt déclaré le ſouverain protecteur, & a voulu que dans ce jour qui ſuit immédiatement la fête de ſon couronnement, cette ſociété des ſciences qui lui eſt ſi chère, & qui eſt véritablement appuyée ſur ſon auguſte protection, fût ſollennellement établie, m'ayant grâcieuſement chargé de préſider aux fonctions de cette ſolennité. Nous ne ſaurions reconnaître ces grâces ſignalées de nôtre trés-clément Roi par des ſentiments de zèle, d'affection & de reſpect, qui y ſoient proportionnés, ni les célébrer dignement par nos louanges. Et comme, vu cette faibleſſe & cette impuiſſance, la principale partie de notre vive reconnaiſſance, &

de notre zéle ardent, doit consister, en ce qu'étant instruits des intentions & de la volonté de ce Salomon de nos jours, nous employerons toute nôtre industrie, & toutes nos forces à en procurer l'exécution; chacun de nous travaillant, autant qu'il en sera capable, à contribuer aux salutaires vues de ce grâcieux souverain; & à en hâter l'accomplissement, en s'acquittant avec exactitude de la tâche qui lui sera échue en partage; nous devons en même tems, & pour la même fin, tout d'un cœur & tout d'une voix, redoubler, &, pour ainsi dire, accumuler les prières ferventes, & les tendres vœux que tous les sujets du sceptre prussien poussent jour & nuit, & sans aucune relâche, pour la conservation tant désirée de notre auguste monarque; afin qu'il plaise au Dieu trés-bon & trés-grand, de nous conserver trés-longtems le gage précieux de son amour, qu'il nous a donné du ciel, ce *palladium* sacré, auquel est attachée la durée de notre félicité, en le fesant régner pendant une longue suite d'années, au milieu de cette splendeur & de cette abondance, qui rendent ce royaume un des plus heureux, en le comblant de toutes les faveurs qu'il mérite par toutes ses vertus; mais

fur-tout par fa piété & fon zèle pour la gloire du nom divin, en lui accordant, en un mot, avec la dernière largeffe, même quand nous ne le demanderions pas, tout ce que l'on peut défirer ou imaginer de plus agréable & de plus heureux. Veuille l'Etre-fuprême feconder & favorifer par fa bienveillance toutes les entreprifes que lui infpirent fa fageffe & fa piété ; mais d'une façon toute particulière, l'illuftre fociété qu'il vient de fonder, afin qu'affiftée de fon aide & de fon fecours, elle ferve, fuivant le défir & l'intention perpétuelle de nôtre augufte monarque, *à propager jufqu'aux extrêmités de la terre, la gloire de la trés-fainte divinité, à étendre les bornes étroites de l'églife chrétienne, à arborer l'étendart de la croix, dans ces lieux qui font encore couverts des ténèbres épaiffes de l'ignorance & de l'incrédulité*; auffi bien qu'à enflammer l'efprit des hommes pour l'étude des fciences & des arts, en les rempliffant du défir de connaître & d'exalter de plus en plus les œuvres merveilleufes de Dieu ; enfin à augmenter la renommée & la célébrité de tous les états & provinces, qui font fous la domination de notre augufte Roi, & à confacrer d'éternels monuments à la gloire

du nom illuſtre de l'Allemagne. Pour moi, je ſuis en partie épouvanté par la connaiſſance du défaut de mes forces, en partie accablé du poids des autres affaires de la dernière importance qui repoſe ſur moi, & que par conſéquent j'euſſe pu chercher à être diſpenſé d'accepter la préſidence de cette ſociété ſi recommandable, à l'avancement des travaux de laquelle mes ſoins ne pourront que peu ou point contribuer. Cependant j'ai mieux aimé ne pas m'arrêter à peſer ſcrupuleuſement ces difficultés, que de déroger en quoi que ce ſoit à cette aveugle & trés-humble obéiſſance, que j'ai pour toutes les grâcieuſes volontés & intentions de mon trés-clément Roi, & que je veux témoigner en mon particulier dans cette belle occaſion; me fondant principalement ſur cette confiance, c'eſt que vous, illuſtres perſonnages, qui avez été choiſis pour entrer dans cette ſociété royale, & qui tous en général, & chacun en particulier, m'avez toujours donné des marques évidentes, & des preuves manifeſtes de nôtre zèle & de vôtre attachement pour moi, vous ne refuſerez pas de m'accorder des ſecours réciproques & efficaces, que je vous demande avec toutes les inſtances poſſibles; afin que par le moyen, l'ardeur

l'ardeur & l'empreſſement qui ſont en quelque ſorte des impulſions naturelles en moi, & dont je ne me dépouillerai jamais; l'ardeur, dis-je, & l'empreſſement que j'ai pour procurer les avantages de cette illuſtre académie des ſciences, à laquelle la cérémonie ſolennelle de ce jour, & cette inauguration donnent en quelque ſorte une nouvelle naiſſance, me rendent capables, aſſiſté de votre fidèle ſecours, de vous être utile en quelque choſe; à quoi je rapporterai toujours toute mon induſtrie & mes travaux. Je vais dont, ce que Dieu veuille accompagner du ſuccès le plus heureux, ſuivant l'ordre trés-grâcieux de notre trés-clément Roi, vous remettre ſolennellement à vous, trés-révérend & trés-docte vice-préſident, & par vous à toute l'illuſtre ſociété royale des ſciences, le ſceau que Sa Majeſté vous a accordé, dont vous pourrez vous ſervir duement, en tout tems & quand vous le voudrez, pour l'adminiſtration & expédition de toutes les affaires de la ſociété, & en même tems ces clefs de l'obſervatoire & de la cour accordée à la ſociété. Je conſacre, ſuivant l'intention & la volonté trés-grâcieuſe de nôtre ſuprème protecteur & auguſte Roi, ce lieu, pour être le domicile de cette illuſtre

ſociété, je l'en mets en poſſeſſion, & lui donne droit d'y tenir ſes aſſemblées & d'y vaquer à ſes affaires; ſouhaitant de tout mon cœur que ces clefs que je lui remets ſoient un gage heureux & un préſage aſſuré du ſuccès de ſon adminiſtration, & des profondes découvertes qu'elle fera par ſon induſtrie dans les choſes les plus cachées; afin que ſous des auſpices auſſi favorables, & avec le bon augure du jour d'hier conſacré à la fête du couronnement, la ſociété préſente fondée & inaugurée, paſſe à la poſtérité la plus reculée, fleuriſſe & ſe perpétue, avec tous les grands & riches fruits que nous nous en promettons, à la gloire immortelle de ſon glorieux fondateur.

(11) Voici comme la choſe eſt racontée dans la vie de Voltaire qui a paru depuis peu:

„ La cour de Verſailles envoya le marquis de Beauvau, pour complimenter Frédéric II ſur ſon avénement au trône; mais il s'agiſſait d'avoir ſon ſecret ſur ſon armée en Siléſie. Voltaire fut chargé de cette négociation. Le moment où il parut en Pruſſe était favorable. Le jeune monarque négociait lui-même ſecrètement avec la cour de Vienne, offrant, ſi on voulait lui

céder la Siléſie, ſon armée & de l'argent pour faire couronner Marie-Thérèſe. Cette jeune ſouveraine qui n'avait encore ni tréſor, ni troupes, rejette une amitié qui lui eſt offerte les armes à la main. Le Roi de Pruſſe, piqué de ce refus ſe décide à la guerre. *Voltaire ne reſte que trois jours auprès de lui; & dès qu'il fut aſſuré du parti qu'il prenait, il le quitte auſſitôt & vient en donner la nouvelle à Verſailles.*

„Valori, chargé des affaires de France en Pruſſe, qui n'était point encore dans le ſecret, crut que Voltaire ſe retirait mécontent, quoiqu'il emportât un petit ſac de médailles d'or, dont Frédéric II lui avait fait préſent. Il en écrivit en conſéquence à Verſailles, pour donner avis de l'apparition de Voltaire en Pruſſe, & de ſa prétendue diſgrâce.

„La lettre de Valori, dont la minute nous a été communiquée, eſt encore au dépôt des affaires étrangères; & le ſilence de Voltaire trompèrent le public à ſon ſujet; & c'eſt-là la ſource des bruits qui coururent alors, qu'il n'avait paru en Pruſſe que pour y eſſuyer les froideurs du jeune monarque. Ses ennemis ſaiſirent cette occaſion pour envoyer des vers &

des épîtres dédicatoires à ce Roi, qui ne répondit ni aux vers ni aux dédicaces.

(12) Voici ce qu'il dit à ce ſujet dans une épître à Stil.

Illuſtres fils d'Albert! l'ennemi de ſon foudre,
Tous les deux, juſte ciel! vous a réduit en poudre;
Mais ſi vous périſſez, c'eſt ſur le champ d'honneur,
Trop dignes rejettons de ce grand Electeur,
Qui jadis, comme vous, riſqua cent fois ſa vie
En vengeant ſon état, ou ſauvant la patrie!
Cher Finck! Ah! Schoulenbourg, que je plains votre ſort!
Toi, brave Fitzgherold, tu te livre à la mort!
Tous ces vaillants guerriers au trépas ſe dévouent,
Les Anglais ſont ſurpris, & les Hongrois les louent,
Dans ce fameux combat, ſi longtems diſputé,
L'amour de la patrie & l'intrépidité
Les firent triompher à force de vaillance,
Des vieilles légions pleines d'expérience,
Qu'Eugène avait ſu rendre invicibles ſous lui
Et l'Autriche contre eux en vain cherche un appui.

. . . .

Hélas! cher Rotenbourg, eſt-ce vous que je
vois ?
Victime de la mort ! Dieu ! quel ſanglant ſpec-
tacle !
Eſculape à mes vœux opérant un miracle,
Où Mars vous rappella des rives du trépas,
L'Autrichien ſentit le poids de votre bras,
Et vos regards mourants jouirent de ſa fuite,
Werdeck & Buddenbrock ardens à la pour-
ſuite,
Dans ces funèbres champs terminèrent leurs
jours . . . .

. . . .

Schwérin, Truchſes, Doring vous perdites la vie!
Votre ſort glorieux eſt digne qu'on l'envie.

. . . .

. . . .

O Wedel! notre Achille; & vous Goltz, notre
Ulyſſe;
A vos bras généreux nous dûmes nos ſuccès,
Oui, des larmes de ſang arroſent vos Cyprès.

. . . .

La mort fond ſur Bredow, par des coups
imprévus,
Tu le bleſſes, cruelle! épargne ſes vertus.

. . . .

Ah Polentz , Kleift, Rindorf! quels coups vous
ont percés ?
Vous nous rendez vainqueurs, & vous feuls
périffez ! &c.

(13) *Epitre de Voltaire au Roi de Pruffe.*

A Circy le 21 décembre 1741.

Soleil, pâle flambeau de nos triftes hivers,
Toi qui de ce monde ès le père,
Et qu'on a cru longtems le père des bons vers,
Malgré tous les mauvais que chaque jour voit
faire ;
Soleil par quel cruel deftin,
Faut-il que dans ce mois où l'on touche à fa fin,
Tant de vaftes degrés t'éloignent de Berlin ?
C'eft-là qu'eft mon héros, dont le cœur & la tête
Raffemble tout le feu qui manque à fes états;
Mon héros qui de Neifs achevait la conquête;
Quand tu fuyais de nos climats.
Pourquoi vas-tu, dis moi, vers le pole antarctique ?
Quels charmes ont pour toi les nègres de
l'Afrique ?
Revole fur tes pas, loin de ce trifte bord,
Imite mon héros, viens éclairer le Nord.

C'eft ce que je difais, Sire, ce matin au foleil votre confrère, qui eft auffi l'ame d'une

partie de ce monde. Je lui en dirais bien davantage ſur le compte de V. M., ſi javais cette facilité de faire des vers que je n'ai plus & que vous avez. J'en ai reçu ici que vous avez faits dans Neiſs tout auſſi aiſément que vous avez pris cette ville. Cette petite anecdote, jointe aux vers que votre humanité m'envoya immédiatement après la victoire de Molwitz, fournit de bien ſinguliers mémoires pour ſervir un jour à l'hiſtoire. Louis XIV prit en hiver la Franche-Comté; mais il ne donna point de bataille, & ne fit point de vers au camp devant Dole, ou devant Beſançon; auſſi j'ai pris la liberté de mander à V. M. que l'hiſtoire de Louis XIV me paraiſſait un cercle trop étroit, je trouve que Frédéric élargit la ſphère de mes idées. Les vers que V. M. a faits dans Neiſs reſſemblent à ceux que *Salomon* feſait dans ſa gloire, quand il diſait, après avoir tâté de tout, *tout n'eſt que vanité.* Il eſt vrai que le bon homme parlait ainſi au milieu de trois cents femmes & de ſept cents concubines; le tout ſans avoir donné de bataille, ni fait de ſiège. Mais n'en déplaiſe, Sire, à Salomon & à vous, ou bien à vous & à Salomon, il ne laiſſe pas d'y avoir quelque réalité dans ce monde.

Conquérir cette Siléfie
Revenir couvert de lauriers,
Dans les bras de la poéfie,
Donner aux belles, aux guerriers
Opéra, bal & comédie;
Se voir craint, chéri, refpecté,
Et connaître au fein de la gloire
L'efprit de la fociété,
Bonheur fi rarement gouté
Des favoris de la victoire;
Savourer avec volupté,
Dans des moments libres d'affaire,
Les bons vers de l'antiquité,
Et quelquefois en daigner faire
Dignes de la poftérité,
Semblable vie a de quoi plaire;
Elle a de la réalité,
Et le plaifir n'eft point chimère.

V. M. a fait bien des chofes en peu de tems. Je fuis perfuadé, qu'il n'y a perfonne fur la terre plus occupé qu'elle, & plus entraîné dans la variété des affaires de toute efpèce. Mais avec ce génie dévorant, qui met tant de chofes dans fa fphère d'activité, vous confervez toujours cette fupériorité de raifon qui vous élève au-deffus de ce que vous êtes & de ce que vous faites.

Tout ce que je crains, c'eſt que vous ne veniez à trop mépriſer les hommes. Des millions d'animaux ſans plumes, à deux pieds, qui peuplent la terre, ſont à une diſtance immenſe de votre perſonne, par leur ame comme par leur état. Il y a un beau vers de Milton:

Amongſt unequals no ſociety.

Il y a encore un autre malheur, c'eſt que V. M. peint ſi bien les nobles friponneries des politiques, les ſoins intéreſſés des courtiſans &c., qu'elle finira par ſe défier de l'affection des hommes de toute eſpèce, & qu'elle croira, qu'il eſt démontré en morale, qu'on n'aime point un Roi pour lui-même. Sire, que je prenne la liberté de faire auſſi ma démonſtration. N'eſt-il pas vrai, qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer pour lui-même un homme d'un eſprit ſupérieur, qui a bien des talens, & qui joint à tous ces talens-là, celui de plaire? Or, s'il arrive, que par malheur, ce génie ſupérieur ſoit roi, ſon état en doit-il empirer? Et l'aimerait-on moins parce qu'il porte une couronne? Pour moi, je ſens que la courronne ne me refroidit point du tout. Je ſuis, &c.

(14) *Epître de Voltaire au Roi de Pruſſe.*

Du 20 avril 1741.

Eh bien! mauvais plaiſans, critiques obſtinés,
Prétendus beaux-eſprits à médire acharnés,
Qui parlant ſans penſer, fiers avec ignorance,
Mettez légèrement les rois dans la balance,
Qui d'un ton déciſif, auſſi hardi que faux,
Aſſurez qu'un ſavant ne peut être un héros;
Ennemis de la gloire & de la poéſie,
Grands critiques des rois, allez en Siléſie:
Voyez cent bataillons près de Neiſs écraſés:
C'eſt-là qu'eſt mon héros, venez, ſi vous l'oſez.
Le voilà ce ſavant que la gloire environne,
Qui préſide aux combats, qui commande à Bellone,
Qui du fier Charles XII égalant le grand cœur,
Le ſurpaſſe en prudence, en eſprit, en douceur.
C'eſt lui-même, c'eſt lui, dont l'ame univerſelle
Courut de tous les arts la carrière immortelle;
Lui qui de la nature a vu les profondeurs,
Des charlatans dévots confondit les erreurs;
Lui qui dans un repas, ſans ſoins & ſans affaire,
Paſſait les ignorants dans l'art heureux de plaire;
Qui ſait tout, qui fait tout, qui s'élance à grands pas,
Du Parnaſſe à l'Olympe, & des jeux aux combats,

Je ſais que Charles XII & Guſtave & Turenne,
N'ont point bu dans les eaux qu'épanche l'Hypocrène :
Mais enfin, ces guerriers, illuſtres ignorants,
En étant moins polis, n'en étaient pas moins grands.
Mon prince eſt au-deſſus de leur gloire vulgaire ;
Quand il n'eſt point Achille, il ſait être un Homère.
Tour à tour la terreur de l'Autriche & des ſots,
Fertile en grands projets, auſſi bien qu'en bons mots,
Et riant à la fois de Genève & de Rome,
Il parle, agit, combat, écrit, règne en grand homme.
O vous qui prodiguez l'eſprit & les vertus !
Repoſez-vous mon prince & ne m'effrayez plus ;
Et quoique vous ſachiez tout penſer & tout faire,
Songez que les boulets ne vous reſpectent guère,
Et qu'un plomb dans un tube entaſſé par des ſots,
Peut caſſer d'un ſeul coup, la tête d'un héros,
Lorſque multipliant ſon poids par ſa viteſſe,
Il fend l'air qui réſiſte & pouſſe autant qu'il preſſe.
Alors privé de vie & chargé d'un grand nom,
Sur un lit de parade étendu tout du long,

Vous irez triftement revoir votre patrie.
O ciel! que ferait-on dans votre académie?
Un dur anatomifte, élève d'Atropos,
Viendrait, fcalpel en main, difféquer mon héros;
La voilà, dirait-il, cette cervelle unique,
Si belle, fi féconde & fi philofophique.
Il montrerait aux yeux les fibres de ce cœur
Généreux, bienfaifant, jufte, plein de grandeur.
Il couperait... Mais non, ces horribles images
Ne doivent point fouiller les lignes de nos pages.
Confervez, ô mes dieux! l'aimable Frédéric,
Pour fon bonheur, pour moi, pour le bien du
public.
Vivez, prince, & paffez dans la paix, dans la
guerre,
Sur-tout dans les plaifirs, tous les *ics* de la terre;
Théodoric, *Ulric*, *Jenferic*, *Alaric*,
Dont aucun ne vous vaut, felon mon pronoftic.
Mais lorfque vous aurez de victoire en victoire
Arrondi vos états, ainfi que votre gloire,
Daignez vous fouvenir que ma tremblante voix,
En chantant vos vertus, préfagea vos exploits.
Songez bien qu'en dépit de la grandeur fuprême,
Votre main mille fois m'écrivait je vous aime.
Adieu, grand politique, & rapide vainqueur,
Trente états fubjugués ne valent point un cœur.

(15) *Lettre de Voltaire au Roi de Prusse, en 1742.*

SIRE,

Pendant que j'étais malade, votre Majesté a fait plus de belles actions, que je n'ai eu d'accès de fièvre. Je ne pouvais répondre aux dernières bontés de votre Majesté. Où aurais-je d'ailleurs adressé ma lettre? à Vienne? à Presbourg? à Temeswar? Vous pouviez être dans quelqu'une de ces villes; & même, s'il est un être qui puisse se trouver en plusieurs lieux à la fois, c'est assurément votre personne, en qualité d'image de la divinité, ainsi que le sont tous les princes, & d'image très-pensante & agissante. Enfin, Sire, je n'ai point écrit, parce que j'étais dans mon lit quand votre Majesté courait à cheval au milieu des neiges & des succès.

D'Esculape les favoris
Semblaient même me faire accroire
Que j'irais dans le seul pays
Où n'arrive point votre gloire;
Dans ce pays dont par malheur
On ne voit point de voyageur
Venir nous dire des nouvelles;

Dans ce pays, où tous les jours
Les ames lourdes & cruelles,
Et des hongrois & des pandours,
Vont au diable au son des tambours,
Par votre ordre & pour vos querelles;
Dans ce pays dont tout chrétien,
Tout juif, tout musulman raisonne;
Dont on parle en chaire, en Sorbonne,
Sans jamais en deviner rien;
Ainsi que le Parisien,
Badaut crédule & satyrique,
Fait des romans de politique,
Parle tantôt mal, tantôt bien,
De Belle-Isle & de vous peut-être;
Et dans son léger entretien;
Vous juge à fond sans vous connaître.

Je n'ai mis qu'un pied sur le bord du Styx; mais je suis très-fâché, Sire, du nombre des pauvres malheureux que j'ai vu passer. Les uns arrivaient de Scharding, les autres de Prague, ou d'Iglau. Ne cesserez-vous point, vous & les rois vos confrères, de ravager cette terre, que vous avez, dites-vous, tant d'envie de rendre heureuse?

Au lieu de cette horrible guerre,
Dont chacun sent les contre-coups,

Que ne vous en rapportez-vous
A ce bon abbé de Saint-Pierre?

Il vous accorderait tout auſſi aiſément, que Licurgue partagea lès terres de Sparte, & qu'on donne des portions égales aux moines. Il établirait les quinze dominations de Henri IV. Il eſt vrai pourtant, que Henri IV n'a jamais ſongé à un tel projet. Les commis du duc de Sulli, qui ont fait ſes mémoires, en ont parlé; mais le ſecrétaire d'état Villeroi, miniſtre des affaires étrangères, n'en parle point. Il eſt plaiſant, qu'on ait attribué à Henri IV le projet de déranger tant de trônes, quand il venait à peine de s'affermir ſur le ſien. En attendant, Sire, que la diète européane, ou europaine, s'aſſemble pour rendre tous les monarques modérés & contens, votre Majeſté m'ordonne de lui envoyer ce que j'ai fait depuis peu du ſiècle de Louis XIV; car elle a le tems de lire quand les autres hommes n'ont point de tems. Je fais venir mes papiers de Bruxelles; je les ferai tranſcrire, pour obéir aux ordres de votre Majeſté. Elle verra peut-être que j'embraſſe un trop grand terrain: mais je travaillais principalement pour elle, & j'ai jugé que la ſphère du monde n'était pas trop grande. J'aurai donc

l'honneur, Sire, d'envoyer dans un mois à votre Majesté un énorme paquet, qui la trouvera au milieu de quelque bataille, ou dans une tranchée. Je ne sais si vous êtes plus heureux dans tout ce fracas de gloire, que vous l'étiez dans cette douce retraite de Remusberg.

Cependant, grand Roi, je vous aime,
Tout autant que je vous aimai,
Lorsque vous étiez renfermé
Dans Remusberg & dans vous-même;
Lorsque vous borniez vos exploits,
A combattre avec éloquence
L'erreur, les vices, l'ignorance
Avant de combattre des rois.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, mon profond respect, & l'assurance de cette vénération qui ne finira jamais, & de cette tendresse qui ne finira que quand vous ne m'aimerez plus.

(16) *Epître de Voltaire au Roi de Prusse.*

Du 15 mai 1742.

Quand vous aviez un père, & dans ce père un maître,
Vous étiez philosophe, & viviez sous vos loix.

Aujourd'hui

Aujourd'hui mis au rang des rois,
Et plus qu'eux tous digne de l'être,
Vous servez cependant vingt maîtres à la fois.
Ces maîtres sont tyrans. Le premier c'est la gloire,
Tyran dont vous aimez les fers,
Et qui met au bout de vos vers,
Ainsi qu'en vos exploits la brillante victoire.
La politique à son côté
Moins éblouissante, aussi forte,
Méditant, rédigeant, ou rompant un traité,
Vient mesurer vos pas que cette gloire emporte.
L'intérêt, la fidélité
Quelquefois s'unissant, & trop souvent contraires,
Des amis dangereux, de secrets adversaires:
Chaque jour des desseins & des dangers nouveaux:
Tout écouter, tout voir, & tout faire à propos:
Payer les uns en espérance,
Les autres en raisons, quelques-uns en bons mots:
Aux peuples subjugués faire aimer sa puissance:
Que d'embarras! que de travaux!
Régner n'est pas un sort aussi doux qu'on le pense.
Qu'il en coûte d'être un héros!

Il ne vous en coûte rien, à vous, Sire, tout cela vous est naturel: vous faites de grandes, de sages actions, avec cette même facilité, que

vous faites de la musique & des vers, & que vous écrivez de ces lettres, qui donneraient à un bel-esprit de France une place distinguée parmi les beaux-esprits jaloux de lui.

Je conçois quelque espérance, que votre Majesté raffermira l'Europe comme elle l'a ébranlée ; & que mes confrères les humains vous béniront, après vous avoir admiré. Mon espoir n'est pas uniquement fondé sur le projet que l'abbé de Saint Pierre (*) a envoyé à votre Majesté ; je présume qu'elle voit les choses que veut voir le pacificateur trop mal écouté de ce monde, & que le roi-philosophe fait parfaitement ce que le philosophe qui n'est pas roi, s'efforce en vain de deviner. Je présume encore beaucoup de vos charitables intentions. Mais ce qui me donne une sécurité parfaite, c'est une douzaine de faiseurs & de faiseuses de cabrioles, que votre Majesté fait venir de France dans ses états. On ne danse guères que dans la paix. Il est vrai, que vous avez fait payer les violons à quelques puissances voisines ; mais

(*) L'abbé de Saint Pierre a écrit une vingtaine de volumes sur la politique. Il envoyait souvent au roi de Prusse, & à d'autres princes, des projets d'une pacification générale. Le cardinal Dubois appellait ses ouvrages, les rêves d'un homme de bien.

c'eſt pour le bien commun, & pour le vôtre. Vous avez rétabli la dignité & les prérogatives des électeurs. Vous êtes devenu tout-d'un-coup l'arbitre de l'Allemagne ; & quand vous avez fait un empereur, il ne vous en manque que le titre. Vous avez avec cela cent vingt mille hommes bien faits, bien armés, bien vétus, bien nourris, bien affectionnés. Vous avez gagné des batailles & des villes à leur tête : c'eſt à vous à danſer, Sire ! Voiture vous aurait dit, que vous avez l'air à la danſe, mais je ne ſuis pas auſſi familier que lui avec les grands-hommes & avec les rois ; & il ne m'appartient pas de jouer aux proverbes avec eux.

Au lieu de douze bons académiciens, vous avez donc, Sire, douze bons danſeurs. Cela eſt plus aiſé à trouver, & beaucoup plus gai. On a vu quelquefois des académiciens ennuyer un héros & des acteurs de l'opéra le divertir.

Cet opéra dont votre Majeſté décore Berlin, ne l'empêche pas de ſonger aux belles lettres. Chez vous un goût ne fait pas tort à l'autre. Il y a des ames, qui n'ont pas un ſeul goût, votre ame les a tous ; & ſi Dieu aimait un peu le genre humain, il accorderait cette univerſalité à tous les princes, afin qu'ils puiſſent diſcerner

le bon en tout genre, & le protéger. C'eſt pour cela que je m'imagine qu'ils ſont faits originairement.

Je connais quelques acteurs pour la tragédie, qui ne ſont pas ſans talents, & qui pourraient convenir à votre Majeſté ; car je me flatte qu'elle ne ſe bornera pas à des galimathias italiens & à des gambades françaiſes. Le héros aimera toujours le théâtre, qui répréſente les héros. Puiſſiez-vous, Sire, jouir bientôt de toutes ſortes de plaiſirs, comme vous avez acquis toute ſorte de gloire! C'eſt le vœu ſincère de votre admirateur, de votre ſujet par le cœur, qui malheureuſement ne vit point dans vos états; d'un eſprit pénétré de la grandeur du vôtre, & d'un cœur qui s'intéreſſe à votre bonheur autant que vous-même.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire mes très-profonds reſpects.

(17) *Lettre du Roi de Pruſſe à Voltaire.*

Si les hiſtoires de l'univers avaient été écrites comme celle que vous m'avez confiée, nous ſerions plus inſtruits des mœurs de tous les ſiècles, & moins trompés par les hiſtoriens. Plus je vous connais, & plus je trouve que

vous-êtes un homme unique. Jamais je n'ai lu de plus beau ſtile que celui de l'hiſtoire de Louis XIV. Je relis chaque paragraphe deux ou trois fois, tant j'en ſuis enchanté : toutes les lignes portent coup : tout eſt nourri de réflexions excellentes : aucune fauſſe penſée, rien de puéril, & avec cela une impartialité parfaite. Dès que j'aurai lu tout l'ouvrage, je vous enverrai quelques petites remarques, entre autres ſur les noms allemands qui ſont un peu maltraités ; ce qui peut répandre de l'obſcurité ſur cet ouvrage, puiſqu'il y a des noms qui ſont ſi défigurés, qu'il faut les deviner.

Je ſouhaiterais que votre plume eût compoſé tous les ouvrages qui ſont faits, & qui peuvent être de quelque inſtruction. Ce ſerait le moyen de profiter, & de tirer utilité de la lecture.

Je m'impatiente quelquefois des inutilités, des pauvres réflexions, ou de la ſécherreſſe qui règnent dans de certains livres. C'eſt au lecteur à diriger de pareilles lectures. Vous épargnez cette peine à vos lecteurs. Qu'un homme ait du jugement ou non, il profite également de vos ouvrages : il ne lui faut que de la mémoire.

Je vous conjure, mon cher ami, de me mander tout ce que vous faites à Cirey que j'envie.

(18) Voici les vers de Frédéric à d'Arnaud.

D'Arnaud, par votre beau génie,
Venez réchauffer nos cantons;
Par les ſons de votre harmonie,
Réveiller ma Muſe aſſoupie,
Et diviniſer nos *Manons*.
L'amour préſide à vos chanſons,
Et dans vos hymnes que j'admire,
La tendre volupté reſpire,
Et ſemble dicter ſes leçons.
Déjà ſans être téméraire,
Prenant votre vol juſqu'aux cieux,
Vous pouvez égaler Voltaire,
Et près de Virgile & d'Homère
Jouir de vos ſuccès heureux.
Déjà l'Apollon de la France
S'achemine à ſa décadence;
Venez briller à votre tour.
Elevez-vous, s'il brille encore,
Ainſi le couchant d'un beau jour
Promet une plus belle Aurore.

(19) Lorſque Frédéric priait Voltaire d'examiner ſes manuſcrits, ce dernier ſe défendait quelquefois agréablement, pour avoir occaſion de flatter ſon royal élève. Il lui dit un jour en cédant à ſes inſtances: *Sire, je vais prendre le manteau & le rabat de l'abbé d'Olivet, & j'examinerai enſuite le devoir de mon maître.*

Quelquefois le Roi diſputait; mais enfin il avouait ſes fautes, & adoptait les corrections. Le poème de la guerre occaſionna une diſcuſſion entre ces deux grands hommes. Voltaire penſait qu'un ouvrage didactique dont l'uniformité produit ordinairement l'ennui, devait contenir peu d'exemples, parce que les exemples ſont toujours froids. Il voulait qu'il fût orné d'épiſodes agréables, qui, en variant la marche du poème, réveillent l'imagination du lecteur. Frédéric prétentait au contraire qu'un poème de la nature du ſien, devait avoir moins d'épiſodes que d'exemples; parce que les exemples font naître l'enthouſiaſme & le courage.

(20) En 1736, M. de Maupertuis avait été envoyé par le gouvernement au cercle Polaire avec M. Clairaut, Camus, le Monnier & Cuthier, pour meſurer un degré, & vérifier la véritable

figure de la terre. Les mesures qu'ils prirent & les conséquences qu'on en tira, prouvèrent que la terre était telle que Newton l'avait deviné dans son cabinet. Voltaire & tous les Newtoniens célébrèrent le retour des académiciens. Maupertuis se fit peindre en habit de Lapon, occupé à applatir la terre. Ce tableau fut gravé, & Voltaire fit ces vers pour mettre au bas de l'estampe.

Ce globe mal connu, qu'il a su mesurer,
Devient un monument où sa gloire se fonde,
Son sort est de fixer la figure du monde,
De lui plaire & de l'éclairer.

Pendant dix ans, Voltaire avait été en commerce de lettres avec Maupertuis. Il l'avait toujours flatté parce qu'il connaissait son faible ; & il le ménageait comme on ménage une maîtresse haute & bizarre. Lorsqu'en 1733, Maupertuis donna son essai sur la figure des astres, Voltaire lui écrivit : *je l'ai lu avec autant de plaisir qu'une jeune demoiselle lit un roman, & qu'un dévot lit l'évangile.*

Presque toutes les lettres de Voltaire à Maupertuis étaient de ce style. Il avait été de la société de Madame du Chatelet & s'était brouillé avec elle. On voulait les réconcilier, mais les

hauteurs de Maupertuis rendirent inutiles toutes les démarches que l'on fit à ce ſujet.

Cette brouillerie durait encore lorſque Voltaire fut reçu à l'académie françaiſe. Il ne le cita point dans ſon diſcours au nombre des grands-hommes vivants. L'eſprit de Maupertuis en reſta longtems ulcéré.

Voltaire rachetait les torts de la faveur où il était auprès de Frédéric II, en redoublant d'attention & de politeſſe à ſon égard, ainſi qu'à l'égard des autres Français. Il ne leur parlait que pour leur dire des choſes honnêtes & flatteuſes. Il les avait ſouvent à dîner avec lui, & les invitations étaient toujours faites pour *manger le rôt du Roi*; c'eſt ainſi qu'il appellait la table que le Roi lui donnait.

(21) Des gens qui étaient alors auprès du Roi, ont aſſuré que le deſſein de Frédéric n'avait pas été de faire payer à ſes ſujets au de-là de ce qu'il leur était dû, & qu'il dit à cette occaſion : *Mon couſin Auguſte a fait une faute; mais ce n'eſt pas à moi d'en profiter.*

(22) A la ſuite d'une viſite à Maupertuis, le Roi furieux contre Voltaire, dit à d'Arget

ſon ſecrétaire : *Ecrivez à Voltaire que je veux qu'il ſorte dans vingt-quatre heures de mes états.*

D'Arget tremblant ſe fit répéter l'ordre deux fois. Le Roi ſe calme un peu & lui demande ce qu'il en penſe. Le ſecrétaire répond : „ Sire, vous l'avez appellé auprès de vous, la commiſſion eſt ſur le point de le juger : ſi elle le trouve coupable, vous ſerez à tems de le renvoyer. „ Le Roi garde le ſilence un moment *Vous avez raiſon*, dit-il enſuite à d'Arget, *vous êtes un honnête homme.*

On dit que ce qui avait ſi fort irrité Fréderic contre Voltaire, c'eſt que Maupertuis lui avait raconté l'anecdote ſuivante. Un jour que le général Manſtein était dans la chambre de Voltaire, où celui-ci mettait en français les mémoires de la Ruſſie, compoſés par cet officier, le Roi lui envoya une pièce de vers de ſa façon à examiner. Voltaire renvoya Manſtein en lui diſant : *Mon ami, à une autrefois ; voilà le Roi qui m'envoie ſon linge ſale à blanchir ; je blanchirai le vôtre après.*

En rendant ces plaiſanteries au Roi, on l'excitait à en faire auſſi contre le poète, & dès qu'il en partait quelqu'une de la bouche de

Frédéric, on s'empressait d'aller la rendre à Voltaire. La Métrie ayant dit au Roi qu'on était bien jaloux de la faveur & de la fortune de Voltaire, il répondit : *laissez faire ; on presse l'orange, & on la jette quand on a avalé le jus.* Cette anecdote peint assez bien, je crois, les desseins de Frédéric sur Voltaire. Il n'eut jamais d'autre dessein que de faire corriger & publier ses ouvrages, par cet auteur à la mode. Il n'était guère possible que deux esprits de cette trempe & deux hommes de cet état s'aimassent de bonne foi, & vécussent longtems ensemble.

(23) L'abbé de Prades qui avait été obligé de quitter la France, pour une fameuse thèse dont il n'était pas l'auteur, avait trouvé un asyle chez le Roi de Prusse, qui se fesait un plaisir de faire tout ce qui pouvait humilier les prêtres. Cet abbé fut soupçonné pendant la guerre de quelques correspondances suspectes & enfermé à Magdebourg.

(24) Le marquis d'Argens nous apprend dans ses *mémoires secrets de la république des lettres*, qu'aucun homme de mérite n'assista à ce

jugement. Maupertuis l'avait préparé par toutes les intrigues de la cabale, & il s'était assuré du suffrage de tous ceux qui attendaient de lui leur fortune, ou qui redoutaient son ressentiment.

(25) Lorsque Voltaire eût quitté Postdam, il écrivit au Roi.

SIRE!

„ J'oublie en Suisse toutes mes fautes de Berlin; je suis bien fâché pour votre Majesté que celles des princes soient de nature à ne pouvoir être oubliées; sans cela, je lui donnerais ma recette, présent, qui vaudrait peut-être tous ceux qu'elle avait daigné projetter en ma faveur. „

(26) On s'imagine bien comment tant d'affaires devaient être expédiées en si peu de tems. Mettons deux heures pour répondre à toutes ces lettres; il paraîtrait encore impossible que l'on pût en venir à bout. Que l'on songe aussi que la plupart des secrétaires du cabinet furent des gens qui avaient été laquais de Frédéric. Aussi excepté les affaires de politique, auxquelles le Roi répondait lui-même ou fesait

répondre par un fecrétaire particulier, & quelques réponfes à des gens de lettres étrangers; le refte offrait fouvent des bévues & des contradictions inconcevables. Ce ferait une chofe plaifante qu'une collection des réponfes les plus bizarres de ces fecrétaires. Quand on demandait quelque grâce ou faveur, le Roi difait fouvent : *refufez poliment*, ou *accordez*, ou bien il témoignait de l'humeur; alors le fecrétaire retournait les propres paroles de la lettre qu'on avait écrite, & y ajoutait quelques expreffions de fa façon, felon qu'il était ami ou ennemi de celui auquel il répondait, felon qu'il était bien ou mal payé de lui ou de fes ennemis. J'ai connu un homme qui lorfqu'il écrivait au Roi, fe divertiffait à faire la réponfe d'avance, & il fe trompait rarement. Le Roi qui en fignant ces lettres, ne les relifait point, à moins qu'il ne s'agît d'affaires importantes, laiffait par-là un libre cours à la fottife ou à la méchanceté des fecrétaires; & de-là tant de réponfes ridicules que l'on a mifes fur le compte de Frédéric, & qu'on ne devait mettre que fur celui de ces efpèces de fecrétaires.

Il eft arrivé fouvent dans des conteftations ou des plaintes, que les réponfes du Roi, femblables

aux oracles de Delphes, étaient tellement équivoques que chaque parti les interprétait en sa faveur ; & que le magistrat chargé d'exécuter les ordres du cabinet, ne savait quel parti prendre, ou opprimait selon sa caprice ou ses passions. Le Roi avait coutume d'appeller ses conseillers du cabinet *mes scribes*, & il les nommait bien.

(27) En revenant de la parade, il entrait dans une salle pour voir s'il n'y avait point quelqu'un à lui présenter, ou quelques personnes qui voulaient lui parler ; il y demeurait cinq ou six minutes, & fesait des révérences ; même quand il n'y avait que ses valets de chambre.

(28) Il faut que les choses aient changé depuis ce tems-là ; car les frères du Roi n'allaient presque jamais à Postdam, & ne mangeaient guère avec lui qu'à Berlin pendant le carnaval. Il admettait ordinairement à sa table ses généraux, & les officiers de son premier bataillon. Elle était au commencement de 24 couverts, & couverte de seize plats, y compris potage, hors d'œuvres, entrées, rôtis, entremets ; tout était servi à la fois. Il donnait à

ſon maître d'hôtel un écu par tête, & c'était aſſez ; car il payait à part la marée, le gibier, & tous les mets extraordinaires qu'il feſait venir des pays étrangers. Il aimait beaucoup les pâtés d'Amiens ; & en feſait venir ſouvent. Chaque pâté lui coûtait ordinairement quarante ou cinquante écus de port. Il aimait beaucoup les fruits, & il dépenſait 100000 écus par an, pour en avoir de beaux en hiver comme en été. Sur la fin de ſa vie, ſa table n'était plus que de huit couverts, il ne ſoupait plus ; mais il invitait ordinairement à ſouper quand il était à Berlin, le baron de Prittwitz, général du corps des gens-d'armes ; l'abbé Baſtiani, Italien ; le marquis de Luccheſini, & le comte de Schwérin, ſon grand écuyer. Le Roi aſſiſtait à leur ſouper & cauſait avec eux. Ce ſouper ne devait coûter en tout qu'un écu du pays, c'eſt-à-dire, quatre livres dix ſous environ. On ne leur ſervait qu'un plat de poiſſon. Le Roi diſait en badinant, que rien n'était ſi mauvais pour la ſanté que de trop ſouper ; & ces meſſieurs, en quittant la table royale, allaient ordinairement faire chez eux un ſouper plus réel. On ne ſait ce que veut dire Voltaire avec ces chambellans ; il n'admettait point à ſa table

ces ſortes de gens; mais il donnait ce titre à quelques uns de ceux qu'il aimait à voir familièrement; & les chambellans avec lesquels il mangeait étaient de l'eſpèce de Voltaire, du marquis d'Argens, & dans la ſuite du marquis de Luccheſini.

(29) Son dîner durait une heure. En ſe levant de table il prenait ordinairement un de ceux avec qui il avait dîné & cauſait avec lui dans l'embraſure d'une fenêtre ou en ſe promenant, ou il le menait dans un corridor ou même ſur un eſcalier, quand il ne voulait pas être entendu de ceux qui étaient dans la chambre.

Après dîné il ſignait ordinairement les réponſes qu'il avait fait faire aux papiers qu'il avait lus le matin.

(30) Lorſque le Roi était à Berlin, il feſait ordinairement venir dans ſa chambre quelques académiciens ou autres gens de lettres ou ſoi-diſant tels, & cauſait familièrement avec eux. L'abbé Raynal diſait à cette occaſion, le Roi fait venir tant de poliçons & gens de mérite, qu'on ne ſait ſi l'on doit s'en trouver honoré,

parce

parce qu'on risque d'être confondu dans ces deux classes.

Sur les dernières années de sa vie, ceux qui l'entouraient, l'avaient tourné du côté de la littérature allemande, qu'il ne connaissait pas; ou plutôt, on prétend qu'il fit semblant de s'y tourner par politique, & que désirant que le règne de son successeur ne ressemblât point au sien; il voulait inspirer l'idée de substituer à Berlin les Muses allemandes aux Muses françaises. Si cela est, ses désirs ont été remplis.

A d'Arget a succédé Catt, que le Roi avait connu & pris à son service dans un voyage de Hollande; ce dernier ayant été disgrâcié après avoir servi pendant une vingtaine d'années; on mit à sa place l'abbé Duval Pirau. Cet abbé dont la conversation ressemblait assez à celle d'un bas-officier de housards, ne fut pas long-tems en faveur; il fut renvoyé, & Frédéric demanda un lecteur à d'Alembert. L'académicien lui envoya un nommé le Bégue. Monsieur le Bégue ne pouvait résister au plaisir de raconter à Berlin les conversations qu'il avait avec le Roi, & Frédéric, qui avait des espions par-tout, apprit son imprudence, & le fit passer de son

cabinet dans un bureau de la régie françaiſe. Voici, dit-on, ce qui le fit ſur-tout renvoyer. Les premiers jours qu'il fut à Poſtdam, le Roi lui fit voir quelques-uns de ſes appartements, dans leſquels étaient pluſieurs portraits de l'Empereur Joſeph II. Le Bégue témoigna ſa ſurpriſe de voir ſi ſouvent l'image de cet antagoniſte de Frédéric; celui-ci lui répondit: *c'eſt un jeune homme qu'il ne faut pas perdre de vue.* Le Bégue rendit ce propos dans pluſieurs ſoupers de Berlin. Les Italiens qui entouraient le Roi, ſaiſirent cette occaſion pour lui faire croire que tous les Français étaient des le Bégues, & il ne voulut plus écrire à d'Alembert pour avoir un lecteur français. Le fils d'un pauvre tailleur de la colonie françaiſe de Berlin, donnait alors des leçons de latin à Poſtdam, pour vivre & ſoulager ſon père; Frédéric le fit venir, pour eſſayer. Dans une des premières lectures, il ſe rencontra un mot grec, dont le Roi lui demanda l'explication, & le jeune homme la lui donna. Le Roi qui n'avait point encore eu de lecteur qui ſût le grec, fut enchanté de ſon érudition, & le prit à ſon ſervice. Il y eſt reſté juſqu'à ſa mort.

(31) Depuis huit à dix ans, il n'avait plus de concert & ne jouait plus de la flûte. Ce concert était presque tout composé d'instruments à vent. Il fallait être dans la plus grande faveur pour y être admis.

Le Roi qui aimait passionnement la musique, payait magnifiquement tous ses chanteurs & ceux qui excellaient dans quelqu'instrument, excepté ceux qui jouaient de la flûte; de même qu'il ne pouvait souffrir longtems ceux qui fesaient de bons vers. Il estimait une belle voix & un bon violon, par la même raison, qu'il estima toujours plus Maupertuis & d'Alembert, que Voltaire & l'abbé Delisle. Un virtuose qui passait pour une des meilleurs flûtes de l'Europe, se présenta un jour à Postdam, dans l'espérance d'être accueilli du Roi, & demanda à jouer en sa présence. Frédéric le reçut dans son cabinet, lui fit jouer un concert de sa composition très-difficile, que le virtuose ne pouvait connaître; & lorsqu'il l'eut joué, avec tout le goût possible; vous jouez fort bien, lui dit le Roi, je suis bien aise d'avoir entendu un virtuose comme vous; il faut que je vous en témoigne ma satisfaction. Le musicien s'atten-

dait à un préſent conſidérable. Frédéric va chercher ſa flûte, & lui dit : il faut auſſi que vous m'entendiez. Il joue le concert, puis congédie le joueur de flûte, avec ſon petit ſalut ordinaire.

(32) Ce barón de Pœlnitz avait changé deux ou trois fois de religion. S'étant fait une fois catholique, & ayant demandé ſon congé au Roi pour épouſer une femme riche ; il ſe trouva trompé dans ſes eſpérances, & le mariage n'eut pas lieu. Alors ſe voyant ſans argent, ſans place & accablé de dettes ; il écrivit au Roi de Nuremberg, où il ſe trouvait, & lui propoſa de rentrer dans l'égliſe réformée, s'il voulait le reprendre à ſon ſervice. Frédéric lui répondit :

„ Que vous ſoyez réformé, catholique ou luthérien, cela m'eſt égal. Mais ſi vous voulez vous faire circoncire je vous reprendrai à mon ſervice. „

Voici encore quelques pièces originales, qui donneront une idée du perſonnage & de la manière dont le Roi le traitait.

Lettre de Frédéric II au baron de Pœlnitz, sans date, de la propre main du Roi. (*)

„ J'ai lu votre ouvrage, cher baron, avec beaucoup d'attention ; & comme je sais que vous ne voulez point être flatté, je vous dirai mon sentiment avec beaucoup de franchise. Il me semble que vous n'avez pas été d'accord avec vous-même lorsque vous avez commencé à écrire; car vous devez observer que ce que vous m'envoyez est l'histoire de la vie de mon grand-père, où il n'y a jamais eu d'histoire écrite en style épistolaire, & même vous ne le suivez pas tout-à-fait. Les lettres doivent avoir des libertés & des réflexions plus familières que le style de l'histoire qui demande de la gravité. Si donc vous voulez écrire l'histoire des deux derniers règnes, réduisez tout en chapitres, tirez plus de lumières des archives. Pour ce qui regarde les négociations, abrégez les descriptions, les cérémonies qui sentent la gazette; ne parlez tout au plus qu'une fois de 24 trompettes & de deux timballiers ; étendez-vous plus sur les grandes affaires, & rejettez toutes

(*) Le baron de Pœlnitz a écrit des mémoires & quelques autres ouvrages.

les puérilités; ne mettez d'anecdotes que l'efpèce qui caractérifent la façon de penfer de la cour & du fouverain, & ajoutez-y de tems en tems des réflexions courtes & en ftyle d'épigramme. Si vous voulez écrire des lettres, prenez un ftyle moins grave, parlez-y davantage vous-même, & fuivez le ftyle de vos anciens mémoires qui me paraît plus aifé & plus divertiffant que ceux-ci. Il me femble, quant au gros de l'ouvrage que vous ne devriez pas toujours comparer les miniftres de mon grand-père avec ceux de Louis XIV, & principalement Dankelmann à Colbert; il y a une efpèce d'affectation à ces comparaifons toutes prifes de la cour de France, qui ne feraient pas un bon effet. Enfuite vous dites de Meinders qu'il avait de la fineffe, ce qui ferait extraordinaire chez un Allemand; & par-ci, par-là, vous donnez dans le diffus fur les matières de cérémonies & fur des détails de petits particuliers qui n'intéreffent perfonne, comme j'ai auffi pris la liberté de le marquer en marginale avec du crayon, pour que vous puiffiez l'effacer. En un mot, ou écrivez gravement, & mettez plus d'étoffe dans votre ouvrage, ou tenez-vous en aux anecdotes que vous ornerez par votre ftyle qui

eſt badin & enjoué. Toutes fois ne vous-en tenez point à mon jugement, & conſultez vos amis qui pourront vous dire leurs ſentiments.

Adieu, baron, je vous ſouhaite ſanté & vie, & tout le reſte ſera facile à redreſſer & à faire.

FRÉDÉRIC.

Autre lettre de Frédéric II au Baron de Pœlnitz.

Du 24 juillet 1744.

„ Pour répondre à votre lettre du 11 de ce mois, remplie des marques de votre répentir: je vous dirai, que vous avouerez vous-même, que votre conduite envers moi a été ridicule, irrégulière, & même indigne. Après vous avoir fait ſentir à diverſes repriſes mes bontés & ma protection; vous ayant entre autres bienfaits donné la valeur de 6000 écus pour vous tirer de l'abime de vos dettes, vous vous êtes aviſé légèrement de quitter mon ſervice ſans rime & ſans raiſon, & avec une imprudence dont il y a peu d'exemples.

„ Une ingratitude ſi marquée me devrait empêcher de faire grâce à un homme qui a aſſez fait connaître que ſes prétendues lumières ne ſauraient jamais être accompagnées de droiture,

de fidélité & de reconnaiſſance ; ce qui me rappelle le ſouvenir d'une certaine lettre que j'ai trouvée parmi les papiers de feu mon père de glorieuſe mémoire, où l'épiphonème était conçu dans ces termes : *Quand deviendrez-vous ſage ... mon Dieu !*

„ On doit conclure de tout cela, que ſi je voulais agir ſelon les règles ordinaires de la juſtice & de la raiſon, je ſerais obligé de vous abandonner entièrement, en vous laiſſant vous tirer vous-même des triſtes ſuites de votre ſottiſe. Mais comme je veux bien prendre en conſidération que nonobſtant votre eſprit, la nature vous a refuſé le jugement requis, pour mener une vie ſans reproche ; ce qu'elle ne vous accordera peut-être jamais ; j'ai pris la réſolution de vous accorder encore une fois votre grâce, le pardon & l'oubli de tout ce que vous avez commis, pourvu que vous vous ſoumettiez cordialement aux conditions ſuivantes :

1) Que je prétends faire publier par toute la ville de Berlin, que perſonne ne doit s'émanciper de vous prêter, quoique ce ſoit, ni en argent, ni en marchandiſes, ſous peine de 100 ducats.

2) Que je vous défends abſolument de mettre le pied dans la maiſon d'aucun miniſtre étranger, ou d'avoir un commerce avec eux dans les autres maiſons, ou de leur faire des rapports de ce qui pourra être dit à la table ou dans la converſation.

3) Que toutes les fois que vous ſerez admis à ma table, trouvant les autres convives en belle humeur, vous éviterez avec ſoin de prendre mal à propos le viſage d'un cocu, & que vous chercherez plutôt de contribuer à ſoutenir & à augmenter leur joie.

„ Voilà les points eſſentiels que j'ai à vous preſcrire. Si vous êtes aſſez ſage que de vouloir & pouvoir remplir ces conditions, je ſuis prêt de vouloir vous accorder une amniſtie entière, & un oubli de vos fautes. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte garde. Fait à Berlin ce 24 juillet 1744. „

Au-deſſous il y avait de la propre main du Roi.

„ Si vous aimez mieux ſervir les cochons que les grands princes, comme vous l'avez dit, vous ne pouvez manquer de condition, & vous trouverez en Weſtphalie de l'emploi, ſans que vous ayez beſoin de moi.

„ Allez, vous êtes un indigne : & si je vous tire de la misère, où vos folies & vos impertinences vous ont réduit, ce n'est que par pitié; car votre conduite mériterait que l'on vous enferme entre quatre murailles à jamais.

FRÉDÉRIC.

Lettre au Ministre d'état Comte de Podewils, au sujet du Baron de Pœlnitz.

„ J'ai reçu avec votre billet du 28me de ce mois, la lettre apologétique, par laquelle le baron de Pœlnitz tâche à donner quelque tour à la vilaine pièce qu'il a jouée au marchand Martini à Paris. Je sais ce que j'en dois croire. Mais ayant pardonné au dit Pœlnitz, les sottises passées qu'il a faites; je lui passerai encore celle-là, à condition qu'il tâche de satisfaire ce marchand, & qu'il se garde bien de commettre plus de pareils forfaits & avances, que je ne lui pardonnerai plus, si jamais il y revient, & dont il sentira alors tout le poids de mon indignation. Et sur cela je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde. „

A Berlin ce 30 de janvier 1745.

FRÉDÉRIC.

Après la guerre de ſept ans, le baron de Pœlnitz fut fait directeur des ſpectacles de la cour. Le Roi le voyait encore ſouvent, & aimait à s'entretenir avec lui, parce qu'il était bouffon. Un jour le baron ayant demandé une augmentation d'appointements, le Roi lui envoya un boiſſeau d'avoine qu'il fit répandre dans ſa chambre.

Congé expédié au Baron de Pœlnitz à ſa retraite de Berlin.

„ Nous...... ſavoir feſons par les préſentes, que le baron de Pœlnitz, natif de Berlin, & autant qu'il nous eſt connu, né de parents honnêtes, gentilhomme de la chambre de feu notre grand-père de glorieuſe mémoire; comme auſſi au ſervice de la ducheſſe d'Orléans dans la même qualité, colonel à celui d'Eſpagne, capitaine de cavalerie dans l'armée du feu Empereur, camérier du Pape, chambellan du duc de Brunſwik, enſeigne au ſervice du duc de Weimar, chambelan à celui de feu notre père de bienheureuſe mémoire; & en dernier lieu, grand-maître de cérémonies au nôtre: ſe voyant comme inondé & emporté par le torrent des emplois militaires les plus honorables, & des

plus éminentes charges de la cour, qui ſucceſſivement ont plu ſur ſa perſonne ; las du monde & entraîné par les mauvais exemples du nouveau chambelan Montaulieu, qui peu de tems avant lui, a déſerté de la cour : ledit baron de Pœlnitz nous a recherché & très-humblement ſupplié de lui accorder en grâce un congé honnête pour le maintien de ſa bonne réputation & renommée.

Déférant donc à ſa demande & ne jugeant pas à propos de refuſer à ſa bonne conduite, le témoignage dont il nous a requis, vu les importants ſervices qu'il a rendus à notre cour royale *par ſes plaiſanteries*, & les amuſements qu'il a procurés à notre père défunt, l'eſpace de neuf ans. Nous n'avons pu nous empêcher de déclarer à la gloire du dit baron, & déclarons que pendant tout le tems qu'il a paſſé à notre ſervice, il n'a été *ni voleur de grand chemin*, *ni coupeur de bourſe*, *ni empoiſonneur*, *qu'il n'a point ravi & violé de jeunes filles*, *calomnié groſſièrement*, ou porté la moindre atteinte à l'honneur de qui que ce ſoit à notre cour ; mais qu'il s'eſt toujours conduit en galant homme & convenablement à ſon origine ; n'ayant jamais fait qu'un uſage honnête

des talents que le ciel lui a accordés, pour atteindre au but du théâtre qui eſt de repréſenter agréablement & plaiſamment le ridicule des hommes, afin de les en corriger par-là.

De même, il a toujours ſuivi très-ſincèrement le conſeil de Bacchus, quant à la modération & à la ſobriété, & pouſſé la charité chrétienne jusqu'à faire pratiquer aux payſans cette maxime de l'évangile: *mieux vaut, donner que recevoir*. Il poſſédait encore parfaitement les anecdotes de nos châteaux & maiſons de plaiſance, & particulièrement les liſtes de nos vieux meubles; & ſavait du reſte, par ſes mérites, ſe rendre utile & ſerviable, auprès de ceux *qui connaiſſaient la méchanceté de ſon eſprit, & le peu de bonté de ſon cœur*.

Nous rendons de plus témoignage au dit baron, qu'il ne nous a jamais fait mettre en colère, ſi ce n'eſt lorſque ſon importunité paſſant toutes les bornes du reſpect, eſſayait de profaner & de déshonorer les cendres de nos glorieux ancêtres d'une manière indigne & inſupportable.

Mais comme dans les plus belles contrées, on rencontre des lieux incultes & ſtériles, que les plus beaux corps ont leurs difformités, & les tableaux des plus grands peintres leurs

défauts ; nous voulons bien auſſi pardonner au dit baron, ſes fautes & défauts ; & nous lui accordons, par la préſente, quoiqu'à regret, le congé qu'il a ſollicité ; voulons au ſurplus abolir & aboliſſons entièrement la charge, qui lui avait été confiée, afin que la mémoire en ſoit pour jamais effacée parmi les hommes ; ne croyant pas que perſonne ſoit digne de remplir la dite charge après le ſuſdit baron.

Donné à Poſtdam le 1 d'avril 1744.

(33) *Lettres de Frédéric II à Madame la Comteſſe de Camas, ancienne grande-maîtreſſe de la cour de la feue Reine douairière.*

à Neuſtadt le 11 novembre 1760.

Je ſuis exact à vous répondre, & empreſſé à vous ſatisfaire. Il eſt ſingulier, comme l'âge ſe rencontre. Depuis 4 ans, j'ai renoncé aux ſoupers, comme incompatibles avec le métier que je ſuis obligé de faire ; & les jours de marche, mon dîné conſiſte dans une taſſe de chocolat. Nous avons couru, comme des fous, tout enflés de notre victoire, eſſayant ſi nous pouvions chaſſer les Autrichiens de Dreſde ; ils ſe ſont moqués de nous du haut de leurs

montagnes ; je ſuis revenu ſur mes pas comme un petit garçon, me cacher de dépit dans un des plus maudits villages de la Saxe. A préſent, il faut chaſſer de Freyberg & de Chemnitz meſſieurs les cercles, pour avoir de quoi vivre & nous placer.

C'eſt, je vous jure, une chienne de vie, qu'excepté Don Quichotte, perſonne n'a menée que moi. Tout ce train, tous ce déſordre qui ne finit point, m'a ſi fort vieilli que vous aurez peine à me reconnaître. Du côté droit de la tête, les cheveux me ſont devenus tout gris ; mes dents ſe caſſent & tombent. J'ai le viſage ridé comme les falbalas d'une juppe, le dos vouté comme un moine de la Trappe. Je vous préviens ſur tout cela, afin qu'en cas que nous nous voyons encore en chair & en os, vous ne vous trouviez pas trop choquée de ma figure. Il ne me reſte que le cœur qui n'eſt point changé, & qui conſervera autant que je reſpirerai, les ſentiments d'eſtime & d'une tendre amitié. Adieu.

Le 27 Novembre.

Vous voyez, ma bonne maman, avec quelle activité vous êtes ſervie. Voici le tabac. Nous arrangeons ici nos quartiers d'hiver, j'ai

encore une petite tournée à faire, & ensuite j'irai chercher la tranquillité à Leipzig, si elle s'y trouve. Mais pour moi, ce n'est qu'un mot métaphysique qui n'a point de réalité. Entre nous soit dit, c'est une chienne de vie, ma bonne maman, que celle que nous menons; mais il faut faire bonne mine à mauvais jeu.

Adieu ma toute bonne; ne m'oubliez point, vous auriez grand tort; car personne ne vous aime & ne vous considère plus que je le fais.

Le 3 Décembre.

En vérité, ma bonne maman, vous êtes bien experte, & je vous félicite de vous connaître si bien en hydropisie. L'aventure qui vient d'arriver est toute ordinaire. Il n'y a point de couvent même, où cela n'arrive. Moi qui suis fort indulgent pour les faiblesses de notre espèce, je ne lapide point les filles d'honneur qui font des enfants. Elles perpétuent l'espèce, au lieu que ces farouches politiques la détruisent par leurs guerres funestes. Je vous avoue que j'aime mieux les tempéraments trop tendres, que ces dragons de chasteté qui déchirent leurs semblables, ou ces femmes tracassières, foncièrement méchantes & malfaisantes. Qu'on élève bien cet enfant; qu'on ne

prostitue

proſtitue point une famille ; & qu'on faſſe ſans ſcandale ſortir cette pauvre fille de la cour, en ménageant ſa réputation autant que poſſible.

Nous avons la paix, ma bonne maman, & je me propoſe bien de rire entre quatre yeux, quand j'aurai le plaiſir de vous revoir. Adieu, ma bonne maman, je vous embraſſe.

à Meiſſen le 20 décembre.

Je vous envoie, ma bonne maman, une bagatelle pour vous faire un ſouvenir de moi. Vous pouvez vous ſervir de cette tabatière, pour y mettre du rouge, ou des mouches, ou du tabac, ou des dragées, ou des pillules ; mais à quelqu'emploi que vous la deſtiniez, penſez au moins, en voyant ce chien, cet emblême de la fidélité, que celui qui vous l'envoie, paſſe en attachement pour vous, la fidélité de tous les chiens de l'univers ; & que ſon dévouement pour votre perſonne, n'a rien de commun avec la fragilité de la matière qu'on fabrique ici. J'ai commandé ici de la porcelaine pour tout le monde ; pour Schœnhauſen, pour mes belles ſœurs, en un mot, je ne ſuis riche à préſent qu'en cette matière fragile. J'eſpère que ceux qui la recevront la prendront pour bon argent. Car nous ſommes

des gueux, ma bonne maman, il ne nous reste que l'honneur, la cape & l'épée, & de la porcelaine.

Adieu, ma chère & bonne maman; s'il plaît au ciel, je vous verrai encore face à face, & je réitérerai de vive voix ce que j'ai dit; mais quoique je fasse, je n'exprimerai que très-imparfaitement tout ce que mon cœur pense sur votre sujet.

Au quartier de Retlem le 8 juin 1762.

Je suis bien persuadé, ma bonne maman, de la part sincère que vous prenez aux bons évènements qui nous arrivent. Le mal est que nous avons été si bas, qu'il nous faut à présent toutes sortes d'évènements fortunés pour nous relever; & deux grandes paix, qui pourraient rétablir le calme par tout ailleurs, ne font en ce moment-ci, qu'un acheminement pour finir la guerre moins malheureusement.

Je souhaite de tout mon cœur que le ciel vous conserve jusqu'à ce que je vous puisse voir, vous entendre & vous embrasser. Selon toutes apparences, vous pourrez redevenir dans peu les tranquilles & pacifiques habitants de Berlin. Pour nous autres, il faudra guerroyer jusqu'à l'extinction de la chaleur naturelle. Il

faut pourtant que tout ceci finisse, & la seule perspective agréable qui me reste à la paix, est de vous assurer de vive voix de toute la considération & de l'estime avec lesquelles je suis, ma bonne maman, votre fidèle ami.

Le 27 juin.

Je me réjouis, ma bonne maman, de ce que vous avez si bon courage; & je vous exhorte fort d'en redoubler encore. Tout finit, ainsi il faut espérer que cette maudite guerre ne sera pas la seule chose éternelle dans ce monde. Depuis que la mort a troussé une certaine c... des pays hyperboréens, notre situation a avantageusement changé, & devient beaucoup plus supportable, qu'elle ne l'était. Il faut espérer que quelques bons événements arriveront encore dont on pourra profiter, pour parvenir à une bonne paix.

Vous me parlez de Berlin. Je souhaite beaucoup de vous y savoir tous ensemble. Mais je voudrais que, si vous y alliez, ce ne soit point comme des oiseaux perchés sur une branche, & que vous y puissiez rester avec la dignité convenable. Cela fait que j'attends le moment où je croirai cette sûreté établie sur des bons fondements, pour vous écrire d'y

retourner. Si tout ceci finit bien & honnêtement, que je bénirai le ciel de vous revoir, ma bonne maman, & de vous embraſſer! Oui, je dis embraſſer; car vous n'avez plus d'autre amant dans le monde que moi; vous ne pouvez me donner de la jalouſie, & je ſuis en droit d'exiger un baiſer pour prix de ma conſtance & de l'attachement que j'ai pour vous. Vous pouvez vous y préparer. Finette (*) en dira ce qu'elle voudra, elle en pourra ſécher de dépit; car depuis ſon défunt duc, elle n'a plus de baiſeur.

Adieu, ma bonne maman; pardon des pauvretés que je vous écris, c'eſt que je ſuis ſeul, que j'oublie quelquefois mes embarras, que je vous aime & que je profite du plaiſir de m'entretenir avec vous.

à Peterswalde ce 29 Octobre 1762.

Je voudrais pouvoir prendre tous les jours une fortereſſe, ma bonne maman, pour recevoir de vos aimables lettres. Mais des imbéciles de commandants m'en perdent ſouvent d'une façon honteuſe, & quand j'ai des empereurs

(*) petite chienne.

qui me veulent du bien .... jugez après cela de la jolie ſituation où je me trouve. Si notre empereur vivait encore, nous aurions la paix cet hiver, & vous pourriez retourner de plein ſaut dans votre paradis ſablonneux de Berlin. Mais le public qui ſe flatte, a cru ſans raiſon que la paix ſuivrait la priſe de Schweidnitz. Vous avez peut-être eſpéré que cela pourrait être ; mais je vous aſſure, autant que j'y puiſſe comprendre, que nos ennemis n'ont encore aucune envie de s'accommoder. Jugez après cela, s'il ſerait prudent de retourner à Berlin, au riſque de s'enfuir à Spandau à la première allarme.

Vous me parlez de la pauvre finette; hélas! ma bonne maman, depuis ſix ans, je ne plains plus les morts ; mais bien les vivants. C'eſt une chienne de vie que celle que nous menons; & il n'y a aucun regret à y donner. Je vous ſouhaite beaucoup de patience, ma bonne maman, & toutes les proſpérités dont ces tems calamiteux ſont ſuſceptibles ; ſur-tout que vous conſerviez votre bonne humeur, le plus grand & le plus réel tréſor que la nature puiſſe nous donner. Pour moi, ma vieille amitié & l'eſtime que je vous ai vouée, ne ſe démantiront jamais.

Je ſuis ſûr que vous en êtes perſuadée. Adieu, ma bonne maman.

Leipzig 22 janvrier 1763

Cinquante & un an, ma bonne maman, ne font pas une bagatelle. C'eſt preſque toute l'étendue du fuſeau de Madame Clotho, qui file nos deſtinées. Je vous rends grâces de ce que vous prenez part que j'en ſois là. Vous vous intéreſſez à un vieil ami, à un ſerviteur que ni l'âge ni l'abſence ne font jamais changer de ſentimens, & qui à préſent eſpère avec une eſpèce de perſuaſion de vous revoir encore & de vous embraſſer, ſi vous voulez bien le permettre. Oui, ma bonne maman, je crois que vous ſerez à Berlin, avant que Flore ait embelli la terre de ſes dons, pour m'exprimer poétiquement; & ſi je me réjouis ſincèrement de revoir quelqu'un dans la capitale, c'eſt bien vous; mais n'en dites rien. Ceci n'eſt pas poétique & doit s'entendre au pied de la lettre Que le ciel veille ſur vos jours, & vous comble d'autant de bénédictions que votre vertu en mérite. Que je vous revoie en ſanté, contente & ſatisfaite, & que vous me conſerviez toujours votre amitié; je ne la mérite, ma bonne maman, que par l'attachement inviolable

que j'ai pour vous ; & que je vous conſerverai juſqu'au moment que la Parque ennemie coupera ma trame.

à Dahlen le 6 Mars 1763.

Je vous reverrai donc, ma bonne maman, & j'eſpére que ce ſera ſur la fin de ce mois, ou au commencement d'avril ; & j'eſpère de vous trouver auſſi bien que je vous ai quittée. Pour moi, vous me trouverez vieilli & preſque radoteur, gris comme mes ânes, perdant tous les jours une dent, & à demi éclopé par la goutte. Mais votre indulgence ſupportera les infirmités de l'âge, & nous parlerons du vieux tems.

Voilà notre bon Margrave de Bareuth qui vient de mourir ; cela me cauſe une véritable peine. Nous perdons des amis, & les ennemis paraiſſent vouloir durer une éternité. Ah! ma bonne maman, que je crains Berlin, & les vuides que je trouverai! mais je ne penſerai qu'à vous, & je me ferai illuſion ſur le reſte. Soyez perſuadée du plaiſir que je me fais de vous aſſurer de vive voix de la véritable eſtime & de l'amitié, que je vous conſerverai juſqu'au tombeau.

Le 2 juin 1763.

Ma bonne maman, votre lettre & votre souvenir m'ont fait un véritable plaisir, parce qu'ils sont des marques que votre santé va mieux. On m'assure qu'il n'y a aucun danger, & que vous vous remettrez tout-à-fait. Ma sœur va arriver dans une heure d'ici. Je vous avoue que cela me fait grand plaisir. Tâchez, ma bonne maman, de mettre le nez à l'air. Le grand air est la souveraine médecine, il vous remettra du baume dans le sang, & vous guérira tout-à-fait. Pour moi, je m'y intéresse sincèrement. Vous connaissez mon vieux cœur, qui est toujours le même & qui est fait pour vous aimer tant qu'il existera. Adieu, ma bonne maman. Ayez bien soin de vous remettre & ne m'oubliez pas.

Je montrerai votre lettre, ma bonne maman, à ma sœur, qui sera charmée de ce que vous pensez à elle. Je regrette, à la vérité, de ne point jouir ici de votre personne. Je trouve que vous avez grande raison de vous ménager ; & dans le fond, je pourrais fort peu profiter ici de votre aimable compagnie ; car nous sommes comme dans une diète générale du Saint Empire Romain, environnés de trente princes &

princeſſes, & d'ailleurs mes infirmités m'empêchent d'aſſiſter à tous les banquets. Je me trouve aux grandes ſolennités, & je tâche de prendre quelque repos entre deux. Le vieux baron inſulte à mes jambes eſtropiées. Il a couru avec le prince Frédéric à qui ſe devancera. Pour moi qui me traîne à cloche-pied, à peu-près comme une tortue; je vois la rapidité de leur courſe, ainſi qu'un paralytique qui aſſiſterait à un ballet de Denis.

Bon ſoir, ma bonne maman, j'eſpère de vous revoir quand mes jambes me reviendront, & que je pourrai grimper les eſcaliers du château qui mènent à votre paradis. Je ſuis à jamais le plus anciens de vos adorateurs.

FRÉDÉRIC.

(34) *Converſation de Frédéric II avec Gellert.*

LE ROI.

Vous êtes le profeſſeur Gellert?

GELLERT.

Oui, Sire.

LE ROI.

L'envoyé d'Angleterre m'a dit beaucoup de bien de vous. D'où êtes-vous?

GELLERT.

De Hainichen près de Freibourg.

LE ROI.

N'avez-vous pas encore un frère à Freibourg?

GELLERT.

Oui, Sire.

LE ROI.

Dites-moi donc, pourquoi n'avons-nous pas de bons écrivains allemands?

LE MAJOR QUINTUS.

Votre Majesté en voit un ici. Les Français mêmes l'ont traduit. Ils l'appellent le La Fontaine des Allemands.

LE ROI.

C'est beaucoup. Avez-vous lu La Fontaine?

GELLERT.

Oui, Sire; mais je ne l'ai pas imité. Je suis original.

LE ROI.

Bon, en voilà un. Mais pourquoi n'en avons-nous pas plusieurs?

GELLERT.

Votre Majesté est prévenue contre les Allemands.

LE ROI.

Oh! non pas précisément.

GELLERT.

Du moins contre les écrivains.

LE ROI.

C'eſt vrai. Pourquoi n'avons-nous pas de bons hiſtoriens ?

GELLERT.

Nous n'en manquons pas. Nous avons Maſcov, Cramer, qui a continué Boſſuet.

LE ROI.

Un Allemand a continué Boſſuet ! eſt-il poſſible ?

GELLERT.

Oui, & même avec ſuccès. Un des plus ſavants profeſſeurs de V. M. a prétendu, qu'il l'avait continué avec autant d'éloquence & avec plus d'exactitude hiſtorique.

LE ROI.

Etait-il en état d'en juger ?

GELLERT.

On le croit, du moins.

LE ROI.

Mais pourquoi ne traduit-on pas Tacite ? Voilà ce qu'il faudrait faire.

GELLERT.

Tacite eſt difficile à traduire. Les traductions françaiſes de cet auteur ſont mauvaiſes auſſi ?

LE ROI.

Oui, c'eſt vrai.

GELLERT.

D'ailleurs il y a pluſieurs cauſes qui font que les Allemands ne ſe ſont pas encore diſtingués dans tous les genres de littérature : les arts & les ſciences fleurirent chez les Grecs, lorſque les Romains feſaient encore la guerre. Voilà peut-être ce qui arrive aujourd'hui en Allemagne. Il ne nous a manqué peut-être qu'un Auguſte & un Louis quatorze.

LE ROI.

Mais vous avez eu deux Auguſtes en Saxe ?

GELLERT.

Auſſi la Saxe a-t-elle commencé à faire des progrès.

LE ROI.

Voudriez-vous donc avoir un Auguſte pour toute l'Allemagne ? N'êtes-vous jamais ſorti de la Saxe ?

GELLERT.

J'ai été une fois à Berlin.

LE ROI.

Vous devriez voyager.

GELLERT.

Il faut pour cela de la ſanté & du bien.

LE ROI.

Quelle maladie avez-vous donc? Celle des ſavants peut-être?

GELLERT.

Oui, Sire.

LE ROI.

Je l'ai eue auſſi. Je vous guérirai. Il faut faire de l'exercice, monter tous les jours à cheval & prendre toutes les ſemaines de la rhubarbe.

GELLERT.

Ces remèdes pourraient me rendre plus malade encore. Si le cheval était trop vif, je ne pourrais pas le monter; s'il était malade, je ne pourrais pas le faire aller non plus.

LE ROI.

Eh bien! allez en voiture.

GELLERT.

Il faut avoir le moyen.

LE ROI.

C'eſt vrai. Voilà ce qui manque toujours aux ſavants allemands. Les tems ſont mauvais, n'eſt-ce pas?

GELLERT.

Oh oui, Sire! Si votre Majeſté rendait la paix à l'Allemagne!

LE ROI.

Comment faire ? Ne ſavez-vous pas, qu'ils ſont trois contre moi ?

GELLERT.

Je connais mieux l'hiſtoire ancienne que la moderne.

LE ROI.

Lequel préférez-vous d'Homère ou de Virgile ?

GELLERT.

Homère eſt original.

LE ROI.

Mais Virgile eſt plus poli :

GELLERT.

Nous ſommes trop éloignés du ſiècle d'Homère, pour pouvoir juger ſainement de ſon langage & de ſes mœurs. Je m'en rapporte à Quintilien, qui préfère Homère.

LE ROI.

Il ne faut pas être eſclave du jugement des anciens.

GELLERT.

Je ne le ſuis pas. Je ne m'en rapporte à eux, que quand l'éloignement m'empêche de juger par moi-même.

LE MAJOR QUINTUS.

Monſieur a auſſi écrit des lettres allemandes.

LE ROI.

Avez-vous auſſi écrit contre le ſtyle du barreau ?

GELLERT.

Oh oui, Sire !

LE ROI.

Mais pourquoi ne le change-t-on pas ? C'eſt le diable, ils m'apportent des feuilles entières, où je ne comprends pas un mot.

GELLERT.

Comment le changerais-je, ſi votre Majeſté ne peut le faire ? Vous pouvez donner des ordres & moi des conſeils ſeulement.

LE ROI.

Ne ſavez-vous pas une de vos fables par cœur ?

GELLERT.

J'en doute.

LE ROI.

Penſez-y un peu. Je ferai quelques tours en attendant. Eh bien ! en avez-vous une ?

GELLERT.

Oui, Sire.

LE PEINTRE.

FABLE.

„ Un peintre d'Athènes, qui travaillait moins pour l'argent que pour l'honneur, montra un

jour un tableau de Mars à un connaiſſeur, en lui demandant ſon ſentiment. Je vous avouerai franchement, dit le connaiſſeur, que j'y trouve un défaut : l'art y perce trop. Le peintre apporte plusieurs raiſons. On ſe diſpute & l'artiſte s'obſtine. Sur ces entrefaites entre un jeune fat. Il regarde le tableau. Dieux ! s'écrie-t-il au premier aſpect, quel chef-d'œuvre ! que ce pied eſt bien fait ! avec quel art les ongles ſont exprimés ! le caſque, le bouclier, l'armure, comme tout cela eſt rendu ! C'eſt Mars lui-même, il reſpire. A ces mots, le peintre honteux & confus, ſe tourne vers le connaiſſeur : maintenant, dit-il, je vois que vous aviez raiſon. Dès que le fat fut ſorti, il effaça ſon tableau. „

LE ROI.

Et la morale ?

GELLERT.

La voici :

„ Si le connaiſſeur blâme tes écrits, c'eſt mauvais ſigne ; mais ſi le fat les loue, efface-les bien vite. „

LE ROI.

C'eſt beau, très-beau. Vous avez une certaine élégance, je la comprens tout-à-fait ; mais

Gottſched

Gottſched m'a montré une traduction d'Iphigénie, où je ne comprens pas le mot. On m'a montré encore les poéſjes d'un M. Pietſch, mais je les ai jettées de côté.

GELLERT.

J'en ai fait autant.

LE ROI.

Si je reſte ici, venez ſouvent chez moi, & apportez vos fables; vous m'en lirez quelques-unes.

GELLERT.

Je ne ſais ſi je lis bien; j'ai un ton ſi chantant, ſi provincial.

LE ROI.

Oui, comme les Siléſiens; mais il faut que vous les liſiez vous-même, elles perdent ſans cela. —— Allons revenez bientôt.

Cependant Gellert n'eſt plus rètourné chez le Roi, & celui-ci ne l'a plus fait appeller. Lorſque Gellert fut ſorti, le Roi dit à ſes officiers: voilà un autre homme que Gottſched. Le lendemain il dit à table: c'eſt le plus raiſonnable de tous les ſavants allemands.

(35) Voici une lettre que Frédéric écrivit à Jordan en 1743 ; elle pourra faire juger de la manière dont ce prince plaisantait ceux qu'il voyait familièrement. Un tourneur avait imaginé qu'il épargnerait beaucoup d'argent au Roi en substituant des canons de bois à ceux dont on se sert ; il avait prié Jordan de présenter son projet au Roi , & Jordan avait eu la bonhomie de le faire. Frédéric lui répondit :

„ Lorsque tu parles de canons,
„ Colin doit parler d'astrolabes,
Lise des courbes des Newtons,
Et moi je ferai des chansons
En langues grecques & arabes.
Qu'un chacun garde ses oisons;
Crois moi, c'est le seul parti sage;
Trop heureux si nous remplissons,
Comme il faut un seul personnage!

„Je ne dis point que tu ne sois pas un excellent scribe, un atlas de bibliothèque , un savant jovial, un terrible grec, un galant doué de tous les talents que possédait défunt l'âne de Lucien; je me renferme modestement à soutenir que tu n'es point un Mélidor en artillerie. J'ai pensé étouffer de rire en lisant ta lettre. Un tourneur s'offre à faire des canons , & s'adresse à Jordan.

Crois moi, mon ami, ne communique point ce ſecret, & fais travailler cet artiſte pour ton arſenal, à la première diſpute littéraire qui te ſurviendra ; braque ta groſſe artillerie contre ton adverſaire & crie lui : *ultima ratio Jordani.*

„ Je ſuis ici depuis quelques jours ; je ne vois que des remparts, je n'entends que des fuſils, je ne me promène que dans des mines, & je ne reſpire que du ſouffre. Que peux-tu attendre de moi, ſi non une lettre bien martiale? Cependant je compte de te retrouver à Berlin des plaiſirs plus doux, & d'y ſouper gaiement entre Mécène-Jordan & Pollion-Céſarion. Adieu mon ami, profite du tems, car il s'envole „

On pourrait citer auſſi pluſieurs lettres qu'il écrivit à Voltaire & à quelques autres. Voici quelques anecdotes qui donneront une idée de ſes plaiſanteries.

Une chanteuſe de ſon opéra qu'il aimait beaucoup, prit la fuite, pour retourner en Italie. Frédéric fit courir après elle ; on la joignit ſur les frontières du Tyrol ; & Marie-Thérèſe qui vivait alors, la rendit ſans difficulté. Des houſards la ramenèrent à Poſtdam ; on la conduiſit dans la chambre du Roi, qui lui dit : *Madame,*

pourquoi m'avez-vous quitté? La pauvre femme à demi-morte de frayeur, ne put répondre une ſeule parole, & ſe jetta aux genoux du Roi. *Ne craignez rien*, lui dit Frédéric, *je voulais ſeulement vous dire adieu. Maintenant vous pouvez aller où vous voudrez.*

Un jour les juifs demandèrent au Roi la permiſſion de porter l'épée. Volontiers, répondit-il, *à condition qu'ils la porteront à droite.*

Un jeune candidat en théologie tout frais émoulu de l'univerſité, ſe préſenta au Roi pour lui demander une place importante qui ſe trouvait vacante. Frédéric écrivit au bas de ſa requête le verſet 5 du II livre de Samuel, chap. II : *Tenez-vous à Jéricho, juſqu'à ce que votre barbe ſoit venue, & alors vous reviendrez.*

Un riche eccléſiaſtique demanda au Roi un terrain aſſez conſidérable pour y établir des colons, qu'il s'offrait de faire travailler ſous ſes yeux. Frédéric écrivit au bas de ſa requête :

Paul prêcha les nations,
Mais n'établit point de colons.

On trouvera plusieurs autres traits de plaisanterie de Frédéric dans les anecdotes que nous avons réunies à la fin de ce volume.

(36) Nous verrons dans la suite qu'il encouragea les plaisanteries que l'on fit contre eux, & qu'il donna même le plan d'un ouvrage critique sur leurs mémoires. Quand il les fesait venir, c'était souvent pour se moquer d'eux. Il appellait l'un son Montesquieu, un autre son d'Alembert, un troisième son Fontenelle ; les bons académiciens fesaient de profondes révérences, & allaient conter ces beaux compliments à leur retour à Berlin, pendant que Frédéric riait tout seul de leur crédulité & s'applaudissait de son persifflage.

(37) Frédéric avait des espions pour toutes les classes des citoyens. Ses généraux lui rendaient compte des aventures qui se passaient dans le militaire, ses amis beaux-esprits le fesaient rire aux dépends des ministres, des conseillers & des académiciens ; ses laquais, ses valets de chambre & ses académiciens aux dépends des particuliers. Les derniers sur-tout lui rendaient compte des nouvelles littéraires, & jugeaient d'une manière plaisante des ouvrages

& des auteurs. Les gens qui connaiffent un peu les anecdotes fecrettes de Berlin, favent qu'un académicien fut introduit plufieurs fois, pendant la nuit, dans la chambre du Roi, par un efcalier dérobé. Son département était la famille royale; il rendait compte au Roi de tout ce qui s'y paffait ou ne s'y paffait pas. Lorfqu'il vit le Roi près de la tombe, il jugea prudent de demander fon congé, & l'obtint. En partant il s'eft vanté du métier qu'il avait fait auprès de Frédéric; fe fefait honneur des craintes que lui infpirait le nouveau règne.

(38) L'abbé Pernetti était un ex-bénédictin. Il avait écrit un ouvrage fur les phyfionomies, qui engagea Frédéric à l'appeller à fon fervice. Il a traduit en français les rêveries de Schwédenbourg.

(39) Sur les dernières années du règne de Frédéric, un français, employé à fon fervice, crut devoir demander fon congé, & l'obtint. Il alla en France où il n'eut pas les fuccès dont il s'était flatté. Quelque tems après, il écrivit au Roi pour lui demander fa place; mais Frédéric qui n'aimait pas à être joué, le laiffa à Paris.

Il y a dans une ville de Suiſſe, un homme *employé à la poſte aux lettres*, qui a été académicien de Berlin. Il ne manque pas, pour ſe donner du relief, de faire parade de ce beau titre; un plaiſant lui diſait un jour: vous n'avez guère changé d'état; *vous étiez homme de lettres, maintenant vous êtes l'homme aux lettres.*

Un autre Suiſſe de l'académie de Berlin a poſtulé dans ſa petite république une place d'eſpèce de *Maſſier*, qui porte la livrée de l'état. Il n'a pas réuſſi & a été obligé de reſter à Berlin; pluſieurs autres ſont dans la miſère.

(40) Le ſecrétaire perpétuel, monſieur W..... que Frédéric appellait plaiſamment le Monteſquieu de l'Allemagne; B..... qui aurait mérité le plus d'indulgence, & quelques autres ſont critiqués dans cette brochure.

(41) Frédéric ſaiſit l'occaſion d'un ouvrage intitulé, les *nuits champêtres*, que l'auteur lui envoya. Il lui répondit:

„Vos nuits champêtres ont été bien accueillies, & je vous remercie de l'exemplaire que vous venez de m'en adreſſer. Mais je déſirerais qu'en bon grammairien, vous employaſſiez votre

loisir à *un ouvrage propre à éviter & corriger les défauts du style français*, qui paraît dégénérer de plus en plus, & décheoir de cette pureté qui en fait le premier ornement, &c.

Postdam ce 30 septembre 1783.

FRÉDÉRIC.

Le lendemain, l'auteur reçut le plan suivant écrit de la propre main du Roi.

„ Je voudrais que l'on donnât les régles du style par des analyses; en commençant par les idées, montrant comment elles sont formées & liées entre-elles.

„ Des idées, il faudrait passer à la décomposition des périodes & des phrases, & montrer comment leurs différentes parties s'agencent les unes dans les autres.

„ Lorsqu'on aura donné plusieurs exercices de cette nature sur les idées & les périodes, il sera bien plus aisé de saisir les régles de la composition & du style; puis qu'on ira du connu à l'inconnu.

„ Pour achever de rendre cet ouvrage propre à corriger le mauvais style qui s'est introduit chez quelques écrivains de la colonie française, & dans les *mémoires de l'académie*, il

faudrait faire une critique févère de toutes les nouvelles pièces , & affigner à chacun fes mérites *fans excepter perfonne.*

„ C'eft ainfi que je penfe qu'on pourrait redreffer le ftyle de *ces meffieurs* , qui dégénère chaque jour de plus en plus. „

FRÉDÉRIC.

L'auteur étendit le plan du Roi , & lui ayant envoyé le premier cahier de fon ouvrage , il reçut la réponfe fuivante :

„ Le Roi eft très - fatisfait du premier cahier du cours théorique & pratique de la langue & de la littérature françaife , que le profeffeur de La Veaux vient de lui adreffer, quelque vafte que foit le plan de cet ouvrage périodique , S. M. y applaudit &c. Berlin ce 29 décembre 1783. „

FRÉDÉRIC.

Tous les cahiers de cet ouvrage ont été reçus avec autant d'approbation. Le Roi ajouta en recevant le 4me cahier : *il ne refte qu'à défirer que cet ouvrage contribue à rémédier à la décadence d'une langue qui, après être devenue univerfelle en Europe , mérite bien de parvenir à ce degré de perfection dont elle eft fufcep-*

tible ; & en recevant le 7me : *il est à souhaiter que vos soins contribuent à épurer le style français si fort négligé de nos jours.*

Lorsque l'on commença à tracasser l'auteur pour la censure, le bruit courut qu'il voulait discontinuer cet ouvrage. Le Roi lui écrivit :

„ Vous faites bien de continuer votre cours théorique & pratique de la langue & de la littérature françaisе ; j'en ai trouvé le 3me cahier à la suite de votre lettre d'hier ; je vous remercie de cette attention, & prie sur ce Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde. Postdam ce 9 juillet 1784.

FRÉDÉRIC.

Depuis la mort de Frédéric, l'auteur a jugé à propos de cesser un ouvrage qui lui avait fait tant d'ennemis.

(42) Lettre de M. Mérian, directeur de la classe des belles-lettres de l'académie de Berlin au professeur de La Veaux :

MONSIEUR,

„ Le Roi désire que vous examiniez pour la partie du langage & du style, le manuscrit ci-joint, & m'ordonne de lui faire rapport du ré-

fultat de votre examen. Ce que je ferai très-fidélement, & de la manière que vous voudrez bien vous-même me dicter .... J'ai l'honneur d'être avec la plus parfaite confidération &c. Berlin ce 8 janvier 1785.

MÉRIAN.

(43) Le mémoire du miniftre que l'on avait critiqué *par ordre du Roi*, avait été prononcé à l'académie en 1784. L'année fuivante, le miniftre en parlant de cette critique dans fon nouveau mémoire, dit : *j'ai été juftifié tant pour la partie du ftyle que pour celle du fonds d'une manière fatisfaifante pour ceux qui ne font pas prévenus*; cependant on a réimprimé dans le tome des nouveaux mémoires de l'académie ce mémoire critiqué ; & on y a corrigé toutes les fautes que le profeffeur avait relevées. (Voyez nouveaux mémoires de l'académie, année 1782, 4to, pages 435 & fuivantes, & comparez avec le même mémoire in-8vo, imprimé chez Decker en 1784.)

(44) Le 20 avril 1784, la chambre de juftice condamna un académicien, français de nation, à une amende & réparation d'honneur envers un homme, fon affocié à une fabrique de favon;

pour avoir traité le dit aſſocié de *coquin* & de *malotru* ; & la chambre, en motivant ſon jugement, déclare qu'elle ne ſaurait avoir égard à l'explication de ces termes donnée par l'académicien ; mais qu'elle s'en tient à la définition du dictionnaire de l'académie françaiſe, qui dit au mot *malotru : c'eſt un terme d'injure & de mépris, par lequel on prétend ſignifier en même tems, une perſonne miſérable, mauſſade, mal faite, mal bâtie*, & au mot, *coquin* qu'il eſt ſynonyme *à fripon, maraud, infame, lâche, &c.*

(45) Il y eut entre l'Empereur & le Roi une conteſtation de civilité, à qui paſſerait le premier. L'Empereur voulait faire paſſer Frédéric; & celui-ci s'étant rétourné pour faire les honneurs à l'Empereur Joſeph II, paſſa en diſant, *O Sire ! ſi vous commencez à manœuvrer, il faudra que je vous cède & que je paſſe par-tout où vous voudrez.*

(46) Ce roman ſatyrique n'avait point été porté à la cenſure malgré la loi établie; & le cenſeur qui ne voulait point perdre ſes droits, ſuſcita probablement lui-même cette affaire.

Lorſqu'on lui préſenta l'ouvrage pour en faire une réimpreſſion, il le lut & répondit que, loin d'y trouver la moindre choſe à retrancher, il le regardait comme une ſatyre ingénieuſe des mœurs du ſiècle. Ce trait peint bien jusqu'à quel point était portée à Berlin la liberté de la preſſe. Frédéric déclara ſouvent qu'il voulait qu'il y eut dans ſes états liberté de penſer & d'écrire. S'il y eut quelques exceptions, ce ne fut qu'à l'égard de la politique; & au ſujet de quelques perſonnes auxquelles il ne voulait pas que l'on fit de la peine. On conte qu'un libraire étranger lui envoya un jour une ſatyre contre lui en manuſcrit, & le laiſſant maître de la ſupprimer, & eſpérant une récompenſe de ſon zèle; Frédéric fit venir un libraire de Berlin & lui donna le manuſcrit en diſant: *Tiens, fais imprimer cela; il y a un bon coup à faire!*

Lorſque le profeſſeur de La Veaux vit le Roi bien malade, il craignit qu'on ne lui fît payer un jour l'écot de la bouteille de vin de champagne; & il ſe retira prudemment à Stougard.

(47) *Lettre de M. de Voltaire au Roi de Prusse.*

A Ferney ce 1 février 1773.

SIRE,

Je vous ai remercié de votre porcelaine ; le Roi mon maître n'en a pas de plus belle ; aussi ne m'en a-t-il point envoyé. Mais je vous remercie bien plus de ce que vous m'ôtez, que je ne suis sensible à ce que vous me donnez. Vous me retranchez tout net neuf années dans votre dernière lettre. Jamais notre contrôleur G. des finances n'a fait de si grands changements. Votre Majesté a la bonté de me faire compliment sur mon âge de soixante & dix ans. Voilà comme on trompe toujours les rois. J'en ai soixante & dix-neuf, s'il vous plaît, & bientôt quatre-vingt. Ainsi je ne verrai point la destruction que je souhaitais si passionnément de ces vilains Turcs, qui enferment les femmes & qui ne cultivent point les beaux-arts.

Vous ne voulez donc point remplacer Thiriot votre historiographe des cafés. Il s'acquittait parfaitement de cette charge ; il savait par cœur

le peu de bons vers, & le grand nombre des mauvais qu'on fesait dans Paris ; c'était un homme bien nécessaire à l'état.

Vous n'avez donc plus à Paris
De courtier de littérature.
Vous renoncez aux beaux-esprits,
A tous les immortels écrits,
De l'almanach & du mercure.
L'infolio ni la brochure,
A vos yeux n'ont donc plus de prix ?
D'où vous vient tant d'indifférence ?
Vous soupçonnez que le bon tems
Est passé pour jamais en France ;
Et que notre antique opulence
Aujourd'hui fait place en tout sens
Aux guenilles de l'indigence.
Ah ! jugez mieux de nos talents,
Et voyez quelle est notre aisance.
Nous sommes & riches & grands,
Mais c'est en fait d'extravagance.
J'ai même très-peu d'espérance
Que monsieur l'abbé Savatier,
Malgré sa flatteuse éloquence,
Nous tire jamais du bourbier,
Où nous a plongé l'abondance
De nos barbouilleurs de papier.

Le goût s'enfuit, l'ennui nous gêne,
On cherche des plaiſirs nouveaux ;
Nous étalons pour Melpomène,
Quatre ou cinq ſortes de tréteaux
Au lieu du théâtre d'Athène.
On critique, on critiquera,
On imprime, on imprimera
De beaux écrits, ſur la muſique,
Sur la ſcience économique,
Sur la finance & la tactique,
Et ſur les filles d'opéra.

En province une académie
Enſeigne méthodiquement,
Et calcule très-ſavamment
Les moyens d'avoir du génie.

Un auteur va mettre au grand jour
L'utile & la profonde hiſtoire
Des ſinges qu'on montre à la foire,
Et de ceux qu'on montre à la cour.

Peut-être un peu de ridicule
Se joint-il à tant d'agrémens ;
Mais je connais certaines gens
Qui vers les bords de la Viſtule
Ne paſſent pas ſi bien le tems.

(48) *Lettre de Frédéric à M. d'Alembert, après une maladie.*

„ Pour cette fois, mon cher, je puis bénir mon étoile; & ſi vous m'aimez, vous avez quelque ſujet de vous réjouir de ce que j'ai échappé heureuſement à la mort. La goutte a fait ſur moi quatorze vigoureuſes tentatives, & il m'a fallu bien de la conſtance & des forces, pour réſiſter à tant d'attaques. Je revis enfin pour moi, pour mon peuple, pour mes amis, & auſſi un peu pour les ſciences; mais je dois vous dire que le mauvais fatras que vous m'envoyez *** m'a abſolument dégoûté de la lecture. Je ſuis vieux, & les frivolités ne me vont plus. J'aime le ſolide; & ſi je pouvais rajeunir, je ferais divorce avec les Français pour me ranger du côté des Anglais & des Allemands. J'ai vu bien des choſes, mon cher d'Alembert; j'ai vécu aſſez pour voir des ſoldats du Pape porter mon uniforme, les jéſuites me choiſir pour leur général, & Voltaire écrire comme une vieille femme. J'ai peu de nouvelles à vous apprendre. Comme philoſophe, vous ne vous embarraſſez guère des affaires politiques, & mon académie eſt trop bête pour vous fournir quelque choſe d'intéreſſant. Je viens de déclarer

une nouvelle guerre aux procès, & je ferais plus fier que Persée, si, au bout de ma carrière, je pouvais détruire la cabale de ce monstre aux cent têtes.

„ Vous avez un très-bon Roi, mon cher d'Alembert, & je vous en félicite de tout mon cœur. Un Roi sage & vertueux est plus redoutable qu'un prince qui n'a que du courage. J'espère vous voir chez moi au printems prochain. Je suis, &c. „

Une preuve que la littérature française ne méritait point le mépris que Frédéric semblait avoir pour elle; c'est qu'elle possédait encore d'Alembert. Frédéric croyait que tous les mémoires de son académie ne devaient contenir que des bêtises. Quel motif avait-il donc pour se tourner vers les Allemands, en méprisant son académie dont la plupart des membres étaient allemands? Frédéric était vieux alors. Si d'Alembert lui envoya *le mariage de Figaro*, ou quelqu'autre bagatelle de cette espèce, je conçois qu'il n'y avait rien là d'amusant. Mais peut-on juger une nation sur ces misères. On me répondra, tout Paris a couru à cette pièce. A la bonne-heure; on a bien autant couru aux *Battus paient l'amende*, & à *Jérome pointu*. Que conclure de-là?

ſinon qu'il y a certaines circonſtances, certaines intrigues qui meuvent les pieds des Pariſiens d'un côté plutôt que de l'autre. Quand on voit tous les jours les chef-d'œuvres de Racine & de Molière, eſt-il étonnant qu'on aille rire pendant quelque tems aux marionettes? Mais attendez un peu; ſi le goût eſt tout-à-fait perdu chez les Français, ces pièces ſurnageront, elles ne ſeront point oubliées; mais ſi dans dix ans, on demande: *Qu'eſt-ce que Jérôme pointu*, *les battus paient l'amende*, *&c.?* Concluez que la nation n'a pas été corrompue par ce mauvais goût. Et à préſent même demandez à tout ce qu'il y a d'hommes de lettres & de goût en France, ce qu'ils penſent de ces pièces modernes.

(49) Si je nommais ici pluſieurs de ces membres, ils paraîtraient auſſi inconnus que ceux de ces ſoi-diſant ſociétés littéraires de quelques petites villes qui ne ſont compoſées que du maire, du greffier, d'un R. P. capucins, & de quelques autres ſavants de ce calibre. Frédéric n'a jamais admis à l'académie ce qui s'appelle préciſement un bel eſprit; les poétes ſurtout en étaient exclus, & on ne pourrait guère citer un bon vers français fait par un académi-

cien de Berlin. Je ne parle point ici des membres étrangers.

(50) On lit dans plusieurs brochures où M. de Hertzberg a donné l'histoire très-détaillée de sa correspondance avec le Roi sur ce sujet.

„ M. de Hertzberg essaya encore pendant son séjour à Sans-souci, de faire lire au Roi un petit ouvrage allemand de M. Nicolai *du Beau* (*sur le beau.*)

„ Le Roi lui renvoya ce livret avec cette réponse :

„ Ceci est plus passable que ce que j'ai lu hier ; mais toutes fois dans deux pages il y a deux fautes. Les *brennende Wangen*, (joues brûlantes) peuvent avoir lieu chez un homme transporté de colère ou pris de vin ; mais ici c'est une fausse épythète qui ne convient point à un prince qui se réjouit. Je suis trop sincère pour applaudir à de telles fautes. „

FRÉDÉRIC.

(51) C'est ce qu'on voit dans la lettre de M. de Hertzberg au Roi, imprimée dans la feuille intitulée : *histoire de la dissertation sur la littérature allemande publiée à Berlin en 1780, page 1.*

(52) Un grand nombre d'Allemands ont ri de ces voyelles que le Roi voulait faire ajouter aux terminaiſons des verbes en *en* ; & ils ont prétendu que *ſagena* , *gebena* , & *nehmena*, feraient auſſi ridicules en allemand qu'en français , *ſona* au lieu de *ſon* , *tona* au lieu de *ton*, *ſonta* au lieu de *ſont* ; car la prononciation des ſyllabes nazules de la langue françaiſe eſt bien plus déſagréable encore , que celle des terminaiſons en *en* de l'allemand. *On* , *mon* , *ton*, *ſon* , *en* , *an* , n'offrent pas des ſons bien doux ; quoi de plus doux au contraire, diſent les Allemands & les étrangers qui ſavent bien leur langue, quoi de plus doux que les terminaiſons des mots *lieben* , *ſagen* , *nehmen* , *geben* , & toutes les autres de cette eſpèce. Frédéric dit un jour à Godſched au ſujet de l'allemand , que ce mot eſt dur *Nebenbuhler* ? & il appuya ſur la pénultième ; Gottſched répondit que ce mot eſt agréable *entendement* ? & il effecta de prononcer du nez.

Le Roi a-t-il raiſon de donner pour modèle le ſtyle de Tacite , & de prétendre qu'il faut, pour ſe corriger de la prolixité que les Allemands tâchent d'imiter les auteurs dont *le ſtyle eſt ſentencieux*. Quelques Allemands qui méri-

tent d'être comptés parmi les ſavans de la nation, ſoutiennent que par-là leurs auteurs tomberaient dans *Sylla* en voulant éviter *Caribde.* Le ſtyle ſentencieux, diſent-ils, eſt ce qu'on blâme le plus dans cet hiſtorien; & jamais le ſtyle ſentencieux ne ſera ſouffert que dans les ouvrages de la nature des *penſées de la Rochefoucault.* Il faut de la préciſion & de la clarté dans le ſtyle, & Tacite eſt ſouvent obſcur.

Quelque tems après la publication de la brochure du Roi, un jeune Suiſſe, nommé Muller, qui a écrit l'*hiſtoire des Suiſſes*, tout-à-fait dans le ſtyle de Tacite, vint à Berlin, & crut ſa fortune faite. Frédéric le vit deux ou trois fois, reçut ſon ouvrage, & le laiſſa partir. Il ſe rabattit ſur Caſſel, où le Landgrave le fit membre de ſon académie.

(53) Cet homme ſingulier refuſa un jour de prêter au prince royal pour quelques jours un manuſcrit de Froiſſard, qui ſe trouvait dans une bibliothèque publique dont il avait la direction, à moins que le dit prince ne lui donnât un billet ſigné de ſa main, par lequel il promît de rendre le dit manuſcrit *ſine ma-*

culis & rasuris. Une autre personne de distinction lui demanda pour quelque tems les *Evangelia apocripha.* Arletius renvoya son billet après avoir mis au bas : il faut écrire *apocrypha* , & il n'envoya le livre que lorsqu'on eut substitué l'*y* à l'*i* simple.

(54) Lorsque Frédéric s'entretint avec le professeur Garve, le résultat de la conversation fut que le plus sûr moyen de faciliter parmi les Allemands les progrès des sciences & des lumières, était d'appliquer davantage la jeunesse à la lecture des auteurs grecs & latins, & d'en faire pour cet effet des traductions meilleures que celles que l'on a eues jusqu'à présent. C'est dans une conversation de cette espèce que Frédéric chargea ce savant de faire une nouvelle traduction des *offices de Ciceron.* Il s'en est acquitté avec beaucoup d'habileté ; & y a ajouté des notes savantes, où l'on trouve une exposition complette de la philosophie des anciens.

(55) Voyez dans l'*homme aux quarante écus* , sous le titre *d'un bon souper chez M. André.* Il paraît par ce passage que M. Denina

qui devait être fort jeune encore, s'était avisé de critiquer l'esprit des loix, & de laisser éclater beaucoup de haine & de préjugés contre la nation française. Il y apparence que ce passage mordant de Voltaire, aura rendu la haine implacable, & il l'a bien fait voir dans sa brochure.

(56) Quelques passages tirés des *lettres critiques* par M. l'abbé, nous mettront au fait des motifs qui lui ont inspiré sa brochure. Il dit dans une lettre au marquis de Lucchesini: „ Je voudrais que cet ouvrage (Vicende della litteratura) refondu & augmenté de la manière que vous avez vu, eût un succès proportionné à celui qu'a eu la première ébauche. Il s'en faut de beaucoup que j'eusse alors les connaissances que j'ai tâché d'acquérir depuis. Cependant, le croiriez-vous, monsieur le marquis? ce n'est que par ce petit essai que j'ai eu l'honneur d'être nommé dans le grand dictionnaire diplomatique, sous l'article *Italie*. L'Histoire des révolutions d'Italie avait pourtant déjà paru traduite en français, & rapportée avec beaucoup d'éloges dans cinq ou six différents ouvrages périodiques français... Les Révolutions d'Italie

avaient bien plus de rapport que les vicissitudes de la littérature, au dictionnaire diplomatique. Mais l'article *Italie* était fait avant que le rédacteur eût connaissance d'un ouvrage qui la regardait. *Ma bataille est faite*, disait Vertot. *Que de fois j'ai pensé que la célébrité des auteurs dépend beaucoup du hasard!* „ On voit bien que ce qui fâche monsieur l'abbé, c'est que le hasard ne l'a pas rendu célèbre. Dans un autre endroit il dit, en parlant des Français : „ Ces messieurs, quand ils parlent des auteurs non français, se tirent toujours d'affaire en disant : *Il n'est pas connu*, ou *il n'est connu que dans son pays*. Pourquoi nous forcent-ils à faire connaître leur *ignorance* en nous disant si légèrement, à propos de tant d'auteurs & d'artistes, qu'ils sont ignorés ? „ Selon M. l'abbé, les Français sont des *ignorants*, parce qu'ils ne le connaissent pas. Mais, cependant, dequoi se plaint-il ? Voltaire ne l'a-t-il pas très-bien fait connaître dans le passage que nous avons indiqué ? Un autre endroit prouve encore mieux le motif de M. l'abbé que tout ce que nous avons dit jusqu'à présent. *Quand on me demande*, dit-il, *ce que les Français m'ont fait, je suis tenté de répondre au nom des*

autres nations ce qu'un Athénien répondit à Ariſtide qui lui demanda : qu'a fait Ariſtide pour que tu le condamnes à l'exil ? je n'aime pas, répondit-il, *qu'il veuille ſe faire appeller le juſte par préférence à tout autre !* Et plus loin : *Devrons-nous conſentir ou ſouffrir nonchalamment que la France ſeule donne ſes livres au reſte de l'Europe, qu'on ne parle que ſa langue, que les productions littéraires des autres pays n'aient cours ni crédit qu'autant que le haſard les fera connaître en France & que quelque Français ſe chargera de les traduire ? Que ce qu'ils diſent d'eux-mêmes ou des autres nations ſe répande par-tout ; & que ce qu'en diſent les autres, ne ſoit connu que dans quelques provinces ?*

Ces tirades ſuffiront pour donner une idée de l'eſprit & du jugement de ce ſavant.

(57) M. l'abbé dit dans un avertiſſement : „ Si quelque circonſtance a pu concourir à me faire naître la penſée de traiter ce ſujet, j'oſe dire que c'eſt l'entretien d'un monarque philoſophe qui m'a paru avoir la même idée de l'Eſpagne, que celle que je m'en étais faite en compoſant mon ouvrage ſur les viciſſitudes de la littérature, &c. „

(58) La plupart des perſonnes de mérite qui aſſiſtèrent à cette ſéance, furent révoltée des libertés que cet abbé ſe permit dans ce mémoire contre la France. Il envoya ſon ouvrage à Frédéric ; mais ce prince qui répondait à tout au bout de 24 heures, reſta dix jours ſans lui répondre, & ne parla dans ſa réponſe que d'un ouvrage ſur *les viciſſitudes de la littérature*, que Denina lui avait dédié quelque tems auparavant. *Vos recherches ſur les révolutions de la littérature*, dit Frédéric dans cette lettre, *ont déjà aſſez trouvé l'approbation des connoiſſeurs, pour vous promettre le même ſuccès de leur ſuite.* Un gaſcon n'aurait pas mieux répondu.

(59) Nous n'oſerions cependant aſſurer cela du comte de Hertzberg, à qui les brochures de l'abbé ſont dédiées ; ni de M. Dohm, juriſte allemand ; ni de M. le marquis de Luccheſini, Italien, favori de Frédéric II ſur la fin de ſa vie, ni de quelques autres Italiens, auxquels il a adreſſé de ces lettres ; mais nous pouvons l'aſſurer de M. le comte d'Eſterno, de M. le comte de Mirabeau, de M. de Launai, & de quelques autres qui ont témoigné leur mécontentement de voir leurs noms mêlés dans cette brochure.

(60) Lorſque l'abbé Raynal vint à Berlin, Frédéric demanda à le voir, & ſe vengea par une petite méchanceté du paſſage de l'hiſtoire des deux Indes, où il n'eſt pas ménagé. Le Roi lui parla de ſon hiſtoire du Stadhoudérat & de ſes mémoires hiſtoriques, & affecta de ne lui pas dire un mot de l'hiſtoire des deux Indes. L'abbé lui dit : *Sire, j'ai fait encore quelques autres ouvrages — Je ne les connais pas*, lui répondit Frédéric ; & il parla d'autre choſe. On prétend que l'abbé n'aurait pas refuſé la place de préſident de l'académie, ſi on la lui eût offerte ; on en toucha quelque choſe à Frédéric, qui rejetta la propoſition bien loin. D'ailleurs c'était alors que régnait dans toute ſa force, à Poſtdam, la conjuration contre la littérature françaiſe ; & les *ſignori* eurent bien ſoin de faire jouer leurs machines auprès du Roi-vieillard. Frédéric écrivit une lettre à d'Alembert, où il diſait les plus belles choſes du monde de l'abbé Raynal ; mais dans les petits ſoupers on le traitait de fanatique & de déclamateur.

Pendant que l'abbé était à Berlin, un académicien qui le voyait familièrement, fit imprimer contre ce reſpectable vieillard, la plus

vile des fatyres. Raynal difait un jour à quelqu'un, en parlant de ces académiciens : *ces gens-là ne sont pas bons à être correcteurs d'imprimerie.*

(61) On connaît l'espèce de cartel que Maupertuis adressa à Voltaire à Leipzig. Il le fit imprimer avec l'avant-propos suivant, que Frédéric apptouva & signa de sa main royale.

„ On se trouve obligé de publier cette lettre qui selon le cours ordinaire des choses, aurait dû demeurer secrette ; parce que M. de Voltaire en a fait courir des morceaux tronqués & altérés. M. de Voltaire a écrit qu'il avait déposé cette lettre entre les mains des magistrats de Leipzig ; on doit être surpris que, dans cette affaire, *le poète* ait osé s'adresser aux magistrats, dont la présence doit être toujours redoutable *aux faiseurs de libelles.* „

vu & approuvé

FRÉDÉRIC

On est fâché de voir le grand Frédéric mêlé dans toutes ces tracasseries, mettre son nom à des écrits de cette nature ; après avoir élevé

ce poète jusqu'aux nues ; après lui avoir fait corriger ses ouvrages ; après avoir ri de ces *prétendus libelles* ; & après avoir fait tant de petites plaisanteries qu'on pourrait appeller des *libelles* , si l'Akakia en est un. N'y aurait-il donc que les rois qui eussent le privilège de rire ?

(62) VERS sur l'existence de Dieu, composés par Frédéric II, quelques années avant sa mort.

UNDE, UBI, QUO?

Unde , ubi , quo ? D'où viens-je ? Où suis-je ?
Où vais-je ?

Je n'en sais rien. Montagne dit : que sai-je ?
Et sur ce point tout docteur consulté,
En peut bien dire autant sans vanité.
Après tout, de quel endroit le saurai-je ?
Moi qui d'hier dans l'univers jetté,
Ne suis rien moins qu'un être nécessaire ?
Cet être existe, a toujours existé ;
Il en faut un, soit esprit, soit matière ;
Et ce point là par nul n'est contesté.
Or, moi chétif, & être limité,
Que tout étonne & convainc d'ignorance,

Malgré cela, je ſens, je veux, je penſe,
Je me propoſe un but en agiſſant:
Voudriez-vous que l'Etre tout-puiſſant,
Auteur de tout & de mon exiſtence,
N'eût aucun but, aucune volonté,
Tandis qu'il m'a donné l'intelligence?
Qu'il n'en eût point lui qui m'en a doté?
Mais, dites-vous, & la peſte & la guerre,
Les maux divers phyſiques & moraux,
La faim, la ſoif & la goutte & la pierre,
Du genre humain ſont ſouvent les bourreaux;
Les ouragans, la grêle, le tonnère,
Mille poiſons, les affreux tremblemens,
Les tourbillons, les typhons, les volcans,
Tous ces fléaux, qui déſolent la terre,
Sont-ce les dons d'un père à ſes enfants?
Loin d'accuſer la divine ſageſſe,
De ton eſprit reconnais la faibleſſe,
Homme ſuperbe, atôme révolté!
Le Tout-puiſſant poſa cette barrière,
Pour contenir ta curioſité.
Peut-être il veut par cette obſcurité,
Humilier cette raiſon trop fière,
D'avoir ſuivi quelque trait de lumière,
Qui lui montra par fois la vérité.
Mais il manquait à la félicité

Qu'il dévoilât à ta faible paupière,
De l'univers la théorie entière ;
Et pour te faire approuver ſes décrets
Dieu t'aurait dû révéler ſes ſecrets !

D'où vient le mal ? Eh ! plus je l'examine ;
Et moins je vois quelle eſt ſon origine.
Que s'en ſuit-il ? Sinon que mon eſprit
Eſt, dans ſa ſphère, étroit & circonſcrit.
Mais ſuppoſer qu'une aveugle matière,
De tout effet eſt la cauſe première,
A ma raiſon répugne & contredit,
Ici l'abſurde, & là l'inexplicable.
Par deux écueils, je me vois arrêté ;
Il faut opter : l'abſurde eſt incroyable,
Je m'en tiens donc à la difficulté,
En vous laiſſant à vous l'abſurdité.

Nous donnerons ici une autre pièce de vers peu connue, que Frédéric a faite encore dans ſon bon tems ; & qui a été copiée ſur l'original, ſorti des mains du Roi : elle mettra nos lecteurs à même de juger du vrai degré du talent poétique de ce prince.

Epître.

Epître de Frédéric II, au Comte de Hoditz, ſur Roſwald.

O ſingulier Hoditz! vous qui né pour la cour;
Avez fui, jeune encor, ce dangereux ſéjour,
Libre des préjugés qui trompent le vulgaire;
Vous riez de ces ſots dont l'eſprit mercénaire,
N'amaſſent des tréſors que pour les entaſſer,
De ces fats dont l'orgueil ſait ſi bien s'engoncer;
Se dreſſe, ſe rengorge & ſe mire en ſes plumes,
Et de ces ſombres foux qui dans les amertumes,
Ivres de leur grandeur, occupés de projets,
S'épuiſent en travaux, ſans réuſſir jamais.
Mécontent du préſent, à leurs vœux peu ſortable,
Cherchant dans l'avenir un ſort plus favorable;
Vous avez rejetté ce dangereux poiſon;
Vous bornez vos déſirs à ſuivre la raiſon.

Etre heureux, en effet, c'eſt bien la grande affaire.
L'orgueil eſt, à mes yeux, une triſte chymère,
A quoi vous eût ſervi que, valet grand-ſeigneur,
Vous euſſiez quarante ans déchauſſé l'Empereur?
Il eſt beau d'approcher de près du diadème,
Mais il vaut mieux encore dépendre de ſoi-même,

Ainsi vous avez su, d'un choix prémédité,
Préferer aux grandeurs l'heureuse liberté.

Sans faste & sans apprêts, guidé par la nature,
Même sans y penser disciple d'Epicure,
Roswald en héritage entre vos mains passé,
Le dispute bientôt au palais de Circé.
Et ce bourg ignoré du Tanaïs à l'Ebre;
Grâces à vos talents est devenu célèbre,
Ce n'est plus ce donjon sombre & peu fréquenté,
Qu'à peine on tolérait pour son antiquité,
C'est un séjour divin; les yeux & les oreilles,
S'étonnent d'y trouver cent charmantes vermeilles.
Le Tasse & l'Arioste en deviendraient honteux;
S'ils voyaient vos travaux les surpasser tous deux.

Là des enchantements l'ingénieux prestige
Produit à chaque instant prodige sur prodige.
Tout respire, tout vit, tout être est animé
Par un charme soudain; & là-bas par miracle
Vous lisez dans un puits les arrêts d'un oracle;
La nature paraît obéir à vos loix;
Tout s'arrange, se fait, se plie à votre choix.
Tandis qu'*en promenant* on examine, on cause

L'œil eſt ſoudain frappé d'une métamorphoſe.
En fuyant Apollon, plus prompte qu'un courſier,
Daphné ſubitement ſe transforme en laurier.
Là, j'apperçois Renaud dans le palais d'Armide;
Ici ſont tous ces dieux célébrés par Ovide,
Vénus, Pallas, Diane, Apollon, Jupiter,
Neptune, Mars, Mercure & le dieu de l'enfer,

Les dieux n'exiſtant plus qu'au code poétique,
Ont retrouvé chez vous autels & culte antique;
Des prêtres revêtus d'habits pontificaux,
Amènent la victime, & puis de leurs couteaux
L'égorgent en l'offrant aux Dieux en ſacrifice;
Ils aſpergent l'autel du ſang de la geniſſe;
Ils invoquent ces dieux, l'encens fume pour eux.
Que l'ombre de Symmaque approuverait vos jeux,
Si dans ce nombre outré de cultes ridicules,
Dont on charge à plaiſir les peuples trop crédules,
Il voyait par vos ſoins reſſuſciter le ſien!

Mais vous aimez la fable en reſtant bon chrétien.
Et ſans que la vraie foi puiſſe en être alarmée,
Vous pouvez vous créer tout un peuple pygmée.

Je crus en leur cité, quand leur essaim parut,
D'être avec Gulliver tombé dans Lilliput.
Je semblais un géant envers cette peuplade;
Typhée ou Gérion, ou du moins Encelade.
Et la cité bâtie à leur proportion,
N'avait point de clocher qui m'atteignît au front,
Tel Virgile a peint la naissante Carthage;
Où tout un peuple actif s'empressait à l'ouvrage,
Et travaillait aux murs qu'avait tracé Didon.

Bientôt d'autres objets nous font diversion,
De voix & d'instruments la douce mélodie,
Par un plaisir nouveau change & diversifie
Tout ce qu'ont prodigué les charmes précédents
Tant l'esprit des humains se plaît aux changements!
Tantôt c'est l'opéra, tantôt la tragédie.
Ou bien la pantomime, ou bien la comédie,
Qui viennent tour à tour par leur variété,
Ecarter les ennuis de l'uniformité.

Mais serais-je muet au sujet des actrices,
Des Vestales qu'encore je ne crois pas novices;
Qui venant étaler leurs grâces, leurs appas,
Semblent briguer l'honneur de passer dans vos bras.

Ce férail de beautés qui forment les fpectacles,
N'aiment que leur Sultan, refpectent fes oracles,
Sa volonté décide & marque leur devoir.

Ce Sultan, cher Hoditz, vous le devez connaître,
De ces lieux enchantés n'eft-ce pas l'heureux maître ?
Génie infatigable, inépuifable, égal
. . . .
Ainfi vos jours heureux fans fatigue s'écoulent,
Les amours enfantins & les plaifirs les moulent.

Lorfque dans vos jardins, vers la fin d'un beau foir,
La rivale du jour, vient de fon crêpe noir,
Obfcurcir les objets de la nature entière,
Vous parlez, & d'abord apparaît la lumière
Tel Dieu créant ce monde auquel il fe complut,
Dit, que le jour paraiffe, & la lumière fut.
A Rofwald auffitôt cent raquettes * s'élancent,
Et rempliffent les cieux des feux qu'elles difpenfent;
De leurs gerbes brillantes éclairent l'horizon,
Et femblent fuppléer au char de Phaéton,
Vos preftiges de l'art éclairent la nature.

* Fufées.

Mais ce jour fortuné panche vers ſa clôture,
Pour le finir ainſi qu'il avait commencé,
Mon comte va choiſir dans ſon peuple empreſſé,
Un tendron de quinze ans. Grand Dieu! qu'elle était belle;
Le fameux Phydias, l'élégant Praxitèle,
En elle auraient cru voir une divinité;
Si ce n'était Vénus, c'était la Volupté.
Les charmes enchanteurs, les grâces l'ont paîtrie,
Elle doit cette nuit, lui tenir compagnie.
L'amour qui l'apperçoit, en rit malignement,
Ses rivales enfin s'en plaignent vivement.

Oh! qu'il eſt difficile en un ſérail de belles,
De contenter ſon goût ſans cauſer des querelles;
Toutes comme Vénus, ou Pallas, ou Junon,
Prétendent à la pomme & chacune a raiſon.
Le plus ſage des rois en entretenait mille,
S'il pouvait y ſuffire, il était plus qu'habile;
Mais, mon comte, après tout, peut bien être aujourd'hui,
Sans être Salomon, plus Hercule que lui.

Comment pourrai-je enfin tout conter & tout dire?

Les mots me manqueraient pour dépeindre & décrire
Les plaifirs différents qu'on favoure en ces lieux.
Vous n'en approchez pas, triftes plaifirs des cieux !

C'eft ainfi qu'au deffus des pompeufes chimères
Qui flattent les mortels de deftins plus profpères,
Vous vous êtes choifi le plus fortuné fort,
Et libre de foucis, tranquille au fein du port,
O comte ! vous favez jouir, penfer & produire.
Ainfi des voluptés l'ingénieux délire,
Par-tout sème de fleurs, les traces de vos pas.

C'eft dans le choix fur-tout qu'on diftingue ici bas
Le jugement du fou, du jugement du fage.
Dans les jours fugitifs d'un court pélerinage,
L'un s'accablant de foins, de peines, d'embarras,
Eft toujours projettant, furpris par le trépas;
L'autre voit des objets le néant, la folie;
Profite des plaifirs & jouit de la vie.
C'eft votre lot. Cher comte, il faut vous y tenir.
Le plaifir eft le dieu qui vous fit rajeunir.
Puiffiez-vous en fanté, dans le fein de la joie
Paffer encor longtems des jours filés de foie.

(63) On lit dans le mémoire historique sur la dernière année de la vie de Frédéric II par M. de Hertzberg page 10 : „ Dans la nuit du 16 au 17 il cessa de vivre, en exhalant sa grande ame sans aucun mouvement convulsif *en ma présence & en celle de notre digne confrère M. le médecin Selle.* „ Ce passage pourrait faire croire que nous nous sommes trompés en avançant qu'il n'y avait dans la chambre du Roi, lorsqu'il expira, que les houssards de sa chambre & quelques laquais. Mais nous nous sommes déterminés à avancer cette circonstance d'après plusieurs lettres de Postdam, & une description de la mort de ce prince, imprimée dans cette ville, sous les yeux du gouvernement. Nous avons cru devoir suivre ces mémoires; si nous nous sommes trompés, nous nous justifions en citant le passage de M. de Hertzberg.

(64) Il ne faut entendre ceci qu'en général. Nous avons eu occasion nous-mêmes de connaitre des personnes très-respectables dans les tribunaux de Berlin, mais ils gémissaient.

Quelques personnes pourraient trouver quelque contradiction entre ce que nous venons de

dire, & un autre paſſage où nous diſons que Frédéric conçut de l'horreur pour le gouvernement arbitraire. Mais il faut obſerver qu'il y a de la différence entre le gouvernement arbitraire & le gouvernement abſolu. Frédéric voulait que tout ſe fit comme il l'entendait ; mais il ſe déterminait preſque toujours, ou croyait ſe déterminer par des raiſons de politique, de juſtice & d'équité ; & en cela, il ne croyait pas agir arbitrairement. D'ailleurs, il faut bien diſtinguer les dernières années de Frédéric, du reſte de ſon règne: Dans ces dernières années, il paya quelquefois le tribut à la nature. Il avait dit ſouvent lui-même dans ſa jeuneſſe qu'un vieux roi devient preſque toujours un tyran. Il eſt étonnant qu'ayant cette façon de penſer, il n'ait pas travaillé à donner à ſes loix ce caractère ſacré, qui les met au-deſſus du ſouverain même ; & qu'il n'ait pas appris à ſes ſucceſſeurs, à reſpecter inviolablement leurs oracles. Un homme d'eſprit a reproché à Frédéric des prohibitions ſur les œufs, les ſouricières, &c. qu'il appelle ridicules ; je ne ſais ſi l'on pouvait traiter auſſi ſévèrement des ordonnances que Frédéric ne fit que ſur les dernières années de ſa vie. Cette époque aurait pu les faire

regarder avec indulgence; mais quelque foit le peu d'importance de ces objets, ne pourrait-on pas dire qu'ils deviennent confidérables s'ils font multipliés. L'argent qui fortait des états pruffiens pour les fouricières, était très-peu de chofe, j'en conviens; mais cet argent joint à celui d'une grande quantité d'autres objets prohibés dont cet auteur fe moque également, forme à la fin une fomme confidérable. Dans la fcience des finances, c'eft fouvent par des petits détails qu'on fait de grandes chofes. Lorfque Frédéric défendit les œufs de Saxe, il dit : eft-ce que *mes poules ne pondent pas?* L'auteur n'a vu ici qu'une raifon petite & ridicule, n'aurait-il pas dû y voir un défir d'encourager dans fes campagnes, cette petite branche d'économie rurale ? Il en eft de même de la grande quantité de monopoles que Frédéric a établis ou foutenus dans fes états. Ces établiffements font pernicieux en eux-mêmes; j'en conviens, mais l'auteur n'a pas fait réflexion au moment où ils ont été établis, aux motifs qui les ont fait établir. Les états pruffiens étaient dépourvus de fabriques, de manufactures de toute efpèce, il fallait infpirer de l'induftrie à la nation; il fallait appeller des étran-

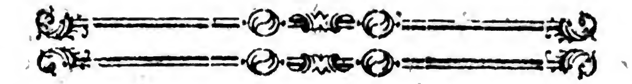
gers ; il fallait leur offrir des encouragements, & des avantages ; voilà la ſource de la plupart des monopoles. Pouvait-on ôter à ces gens des droits qu'on leur avait accordés ſous le ſceau de la foi royale ? C'était à Frédéric à les établir, & à les conſerver ; c'eſt à ſes ſucceſſeurs, à juger ſi l'exemple & la jalouſie ont produit aſſez d'activité & d'induſtrie dans la nation, pour qu'on puiſſe les abolir ſans danger ; c'eſt à eux à examiner ceux que l'on peut abolir ſans injuſtice ; & cet examen n'eſt pas l'affaire d'un moment.

(65) Le Roi protégeait ouvertement ces maiſons publiques, & rejettait preſque toujours les plaintes qu'on lui feſait contre elles. Formey, ſecrétaire perpétuel de l'académie, avait vis-à-vis de ſa maiſon un de ces lieux de débauche. Il écrivit au Roi, pour le prier de le faire transporter ailleurs, diſant pour raiſon que c'était un ſpectacle dangereux & indécent pour ſes filles. Frédéric lui répondit : „ Mon cher Formey, à votre âge & au mien, on ne peut plus rien faire ; laiſſons faire ceux qui peuvent. „

(66) Dans les mémoires de la société des sciences de Londres, le jardinier Miller, le brasseur Michel Combrune, auteur de l'ouvrage intitulé: *Theory & Practice of brewing*, & plusieurs mécaniciens & artisans de génie, ont trouvé des places parmi les Priestley, les Newton, les Clarke, &c.



AUTRES
ANECDOTES
ET PARTICULARITÉS,
RELATIVES
A LA
VIE DE FREDERIC II.



ANECDOTES.

Extrait du Teſtament de Frédéric II.

JE vous donne, mon cher neveu Frédéric-Guillaume, mes pays conquis & acquis, mes châteaux, mes bâtiments, mes jardins, mes galeries, mes meubles, mes nippes, à condition que vous aurez ſoin des bagatelles que je donne à mes parents, comme une marque de mon ſouvenir; car mes états, mon bien, mon peuple, tout eſt à vous.

„ Je vous prie, mon cher neveu, de laiſſer à la Reine mon épouſe, ce qu'elle a eu juſqu'à cette heure, 40000 écus; d'y ajouter encore 10000 écus de rente, que l'on prendra de tel & tel fond (à chaque legs, le fond eſt aſſigné.) Elle ne m'a jamais donné de chagrin pendant le cours de mon règne, & mérite le

respect, l'attachement & l'estime par ses vertus estimables.

„ Je lègue à mon frère Henri 200,000 écus, la bague de Chydysopos entourée de brillants que je porte, un beau lustre, & 50 ancres de vin d'Hongrie.

„ A mon frère Ferdinand 50,000 écus, un carosse & un bel équipage.

„ A Mad. la princesse Amélie 10,000 écus par an & une vaissèlle d'argent.

„ A Mad. la princesse Henri 6000 écus par an.

„ A Mad. la princesse Ferdinand 10,000 écus par an & une boîte de 100,000 écus.

„ A mon neveu le prince Ferdinand de Brunswik 10000 écus.

„ Au duc régnant de Brunswik deux chevaux de selle & une belle bague.

„ Au duc Ferdinand de Brunswik une belle boîte garnie de brillants, parce qu'il a toujours été mon ami.

„ A la duchesse de Wirtemberg (mère de la grande duchesse) 10,000 écus en présent.

„ Au prince son époux, une belle bague de brillants.

„ A la Landgrave douairiere de Heffe-Caffel 30,000 écus. (Il y a d'autres legs pour des perfonnes mortes, le teftament étant de 1769)

„ Je vous recommande, mon cher neveu, mon brave militaire, ma refpectable armée, mes vieux officiers, fur-tout ceux qui m'ont entourés, toute ma maifon, mes domeftiques, qu'ils vous fervent ; & s'ils font vieux, ne les abandonnez pas, tâchez de les bien placer. Mon premier bataillon des gardes & les gardes du corps auront chacun deux écus, & les officiers de l'état-major, une médaille d'or, chacune avec un coin, où vous ferez frapper un des faits les plus mémorables de la guerre de 7 ans, pour qu'ils fe fouviennent de moi & de leur gloire. Les petits legs que je fais ne font pas de mon tréfor, il n'eft pas à moi, il appartient à l'état, regardez-le toujours comme tel, mon cher neveu. Ces legs font des petites épargnes ; leurs affignations en font la preuve. Etre roi eft un hafard, n'oubliez jamais que vous êtes homme. Je me flatte qu'il n'y aura pas de difpute entre ma famille, & que la bonne intelligence régnera toujours entre vous, pour l'honneur & la gloire de vos ancêtres.

On dit que Frédéric connaiſſait bien les hommes & ſavait juger de leur mérite ; cependant on pourrait nommer un grand nombre de cas où il s'eſt trompé : avant que le général Laudon fût au ſervice de l'Empereur, il ſe préſenta à Frédéric & lui demanda du ſervice dans ſes troupes. *La phyſionomie de cet homme ne me plaît pas*, dit le Roi en le voyant, & il le renvoya. Il eut lieu de s'en repentir.

Rien n'était plus à charge au Roi que les cérémonies, & il les évitait autant qu'il pouvait. Lorſqu'il fut à Kœnigsberg, pour recevoir l'hommage des Pruſſiens, il mena avec lui le marquis d'Argens, & le pria de lui dire comment on fesait en France dans de pareilles circonſtances, afin qu'il s'y conformât. Quand la cérémonie fut finie, il demanda à d'Argens s'il s'en était bien tiré? Fort bien, dit celui-ci, mais je connais quelqu'un qui s'en acquitte encore mieux ; & qui donc ? demanda le Roi : — Louis XV, répondit d'Argens. — Et moi, dit le Roi, je ſais quelqu'un qui s'en tirerait encore mieux que Louis XV, — & qui donc ? demanda d'Argens à ſon tour, — Baron. (Le comédien.)

Pendant que Voltaire était encore à Poſtdam, il paſſa dans cette ville un Anglais qui dit au Roi, qu'il pouvait retenir mot à mot un diſcours aſſez long, après l'avoir entendu lire une ſeule fois. Frédéric le mit à l'épreuve, & l'Anglais tint parole. Dans ce moment, Voltaire ſe fit annoncer chez le Roi, pour lui lire une petite pièce de vers qu'il venait de finir; Frédéric qui voulait s'amuſer, fit cacher l'Anglais dans un cabinet voiſin, & lui recommanda d'apprendre mot pour mot ce que lirait le poète. Voltaire entre & déclame ſes vers. Le Roi les écoute froidement, & dit: en vérité, mon cher Voltaire, je ne vous conçois pas, depuis quelque tems vous vous aviſez de prendre les vers d'autrui, pour vous les attribuer. Voltaire jura que les vers étaient de lui; & qu'il venait de les finir dans la minute. Eh bien, dit le Roi, je viens de voir un Anglais qui me les a déja montrés comme de lui. Alors Frédéric fit appeller l'Anglais & lui dit, récitez-nous, je vous prie, les vers que vous m'avez montrés ce matin. L'Anglais répéta les vers ſans omettre une ſeule ſyllabe. Il faut que ce ſoit le diable, dit Voltaire en colère. Le Roi s'amuſa beaucoup de ſon courroux, lui avoua tout

à la fin, & finit par faire un préſent à l'Anglais pour le plaiſir qu'il lui avait donné.

Dans le tems que Frédéric ſoupait encore avec des beaux-eſprits, il leur demanda un jour l'un après l'autre : *ſi vous étiez roi de Pruſſe que feriez-vous ?* Chacun s'efforça de faire une réponſe flatteuſe. Le tour du marquis d'Argens étant venu, il répondit : *Ma foi, Sire, je vendrais le royaume pour acheter une province de France.*

Il a exiſté un ouvrage, conçu dans les ſoupers de Poſtdam, & étouffé dans le cabinet du Roi. Il était intitulé *les Paralleles*. On y comparait Richelieu & Daun, Frédéric & Marie-Thérèſe, le Roi de Pologne & l'Empereur, la marquiſe de Pompardour & le comte de Bruhl, le Roi d'Angleterre & Catherine II, le maréchal d'Etrées & un cheval Danois.

Un autre ouvrage du Roi de Pruſſe qui n'a pas été imprimé dans ſes œuvres, c'eſt une *introduction à l'abrégé de l'hiſtoire eccléſiaſtique de Fleuri*. Ce petit ouvrage philoſophique n'eſt pas fait pour plaire aux théologiens.

Avant que Voltaire eût avoué au Roi qu'il avait fait la *Pucelle d'Orléans*, Frédéric prétendait que c'était faire injure au plus bel esprit de France que de lui attribuer ce qu'il appellait une infame rapsodie. Quand on sut que Voltaire en était l'auteur, il se la fit lire par d'Algarotti, & dit : ce n'est pas cela que j'avais lû; ceci est charmant, & il n'y a que Voltaire capable de faire un si bel ouvrage. C'était le même ouvrage, mais les noms en imposent.

Maupertuis crachait le sang depuis trois mois, on désespérait de son rétablissement. Le Roi lui envoya son médecin avec le billet suivant:

„ Je vous envoie le Sr. Cottenius, un des plus grands charlatans de ce pays. Il a eu le bonheur quelquefois de réussir par hasard, & je souhaite qu'il ait le même sort avec vous. Il vous ordonnera bien des remèdes; pour moi, je ne vous défends que les liqueurs; mais je vous les défends entièrement. „

En 1753 un homme envoya au Roi le plan d'un ouvrage, en lui écrivant que Voltaire & Montesquieu l'avaient trouvé assez utile pour daigner le recevoir & le corriger; Il ajoutait

que ces autorités ne lui suffisaient pas, & qu'il aspirait à son suffrage. Le Roi lui répondit : *Vous êtes trop difficile ; les noms que vous me citez là, valent mieux que ceux de tous les rois de l'Europe ; j'accepte votre livre pour voir mon nom mêlé avec le leur.*

Frédéric dans sa jeunesse n'avait pas été insensible aux plaisirs de l'amour ; mais il aimait à voltiger de belle en belle, & ne s'attacha jamais à aucune. Il dit à quelqu'un qui lui parlait de cette légèreté : „ C'est la faute des femmes & non la mienne. J'en ai cherché une pour me fixer qui ait plus de vertu que de prudence. Toutes celles que j'ai vues jusqu'à présent, m'ont chicané pendant six mois pour un billet, & ont capitulé au bout de trois jours pour le reste. Je ne changerai plus quand j'en trouverai une qui accordera le billet au bout de trois jours, & s'en tiendra là pour la vie.

Voici quelques vers qu'il fit en 1736, qui prouvent ce que nous venons d'avancer. Il parle de ses occupations & de ses plaisirs à Rheinsberg.

Là, sous un ciel serein, assis au pied des hêtres ;
Nous étudions Wolf, en dépit de nos prêtres.

Les grâces & les ris ont accès en ces lieux,
Sans pourtant excepter aucun des autres
Dieux.
Tantôt quand nous sentons bouillonner notre
verve,
Nous chantons en l'honneur de Mars & de
Minerve;
Tantôt le verre en main nous célébrons
Bacchus,
Et la nuit nous payons nos tributs à Vénus.

Un soldat sujet à s'enivrer, fut accusé & convaincu d'avoir blasphémé, de s'être répandu en injures contre le Roi, & d'avoir dit du mal des magistrats de la ville où il était en garnison. Les magistrats qui voulaient se venger, ne manquèrent pas de prononcer contre lui une sentence sévère, & de le condamner comme criminel de lèze-majesté divine & humaine. La sentence fut envoyée à Frédéric, il écrivit:

„ Si ce drôle-là a blasphémé contre Dieu, c'est à Dieu à le lui pardonner; pour les injures qu'il a dites contre moi, je les lui pardonne; mais pour avoir dit du mal des magistrats, je veux qu'il soit 24 heures aux arrêts.

Le Roi avait un grand préjugé contre les Allemands, & il ne pouvait croire qu'ils fussent capables de faire quelqu'ouvrage d'esprit ou d'adresse. On dit que c'est le comte de Rothenbourg qui lui avait inspiré ces idées. Ce comte lui procura un jour une très-belle tabatière, qu'il lui donna pour l'ouvrage d'un des meilleurs ouvriers de Paris. Il arriva que cette tabatière tomba des mains du Roi & se cassa. C'est dommage, dit le Roi, j'aimais beaucoup cette boite. Un des amis du Roi lui conseilla de la faire raccommoder; & par qui, répondit le Roi, tous les ouvriers allemands ne sont-ils pas des maladroits? L'ami assura qu'il connaissait à Berlin un homme qui était fort habile; & qu'il se chargeait de la lui faire raccommoder. On porte la boite chez l'ouvrier, on demande s'il peut la raccommoder. Pourquoi pas, répondit-il, puisque c'est moi qui l'ai faite? & il prouva d'une manière incontestable ce qu'il avançait. Lorsqu'on rapporta la boîte au Roi, on lui apprit qu'elle était l'ouvrage d'un ouvrier allemand. Alors il répondit froidement: *Elle est faite à Berlin! eh bien, je vous en fais présent; je ne peux plus m'en servir.*

Le colonel Quintus présenta un jour au Roi un tableau, qui avait été fait dans ses états. Au premier coup-d'œil, il le trouva charmant, mais lorsqu'il apprit que l'artiste vivait à Berlin, il dit : *non il ne me plaît pas, ôtez le de là.* L'artiste fut si fâché de ce mépris qu'il brûla son tableau sur le champ. Quelque tems après, le Roi avait besoin d'un pendant pour une de ses chambres, & il redemanda ce tableau pour remplir le vuide. Quintus raconta le dépit du peintre & ses suites. Quel caprice! dit le Roi. Sire, répondit Quintus, c'est un artiste allemand; mais il est capricieux comme un Italien.

Lorsque la Mara vint à Berlin, le Roi ne voulait pas d'abord l'entendre chanter, & disait : *bast, c'est une Allemande, ce sera mauvais.* A la fin il se laissa persuader; il lui présenta des airs très-difficiles, elle les chanta à livre ouvert. Il en fut charmé, & dit : *je n'aurais jamais attendu cela d'une Allemande.* Il la prit à son service, & lui donna 4000 écus de pension.

Madame Karsch s'était fait une réputation en Allemagne, par des poésies pleines d'esprit,

ſentiment & d'élégance. Elle envoya un jour une pièce de vers au Roi, en le priant de lui faire bâtir une petite maiſon. Frédéric diſtribuait chaque année cinquante ou ſoixante maiſons ſuperbes à des gens de toute eſpèce, dont les maſures ſe trouvaient dans le plan des embelliſſements de Berlin; & au lieu d'accorder la demande de cette Muſe allemande, il lui envoya quatre écus. Madame Karſch les renvoya avec quatre vers où elle feſait ſentir que le préſent était au-deſſous de Frédéric & au-deſſous d'elle. Frédéric-Guillaume II, qui s'eſt empreſſé dès les premiers moments de ſon règne, de réparer les fautes de Frédéric II, a fait bâtir une très-belle maiſon à Mad. Karſch.

Sur la fin de la vie de Frédéric, lorſque les gens de goût, dont nous avons parlé, lui eurent inſpiré plus d'eſtime pour la poéſie allemande, il répondit fort grâcieuſement à une pièce en vers que lui adreſſa un jeune Allemand, nommé Moritz, qui a beaucoup de talents & de connaiſſances, mais qui ne devrait jamais faire de vers. Nous avons vu qu'il s'entretint avec le poéte Gleim, & ſon chambellan italien Lucchesini, a célébré cette entrevue par un poème latin croyant la rendre fameuſe.

Voici des vers que Frédéric envoya à un curé qui s'était avisé de célébrer le jour de sa naissance par une ode.

Ami rimeur, prêtre présomptueux,
D'où vous vient l'humeur téméraire,
De profaner par des vers raboteux
De votre Roi l'anniversaire?
Sans doute lorsqu'on s'avisa
De vous nommer héraut de grâce,
Mon consistoire ne pensa
Introduire à la chaire un hibou de Parnasse.
Mais sans raisonner plus avant,
Je vous avertis nettement,
Que parmi cent mille querelles,
Divisant le monde lettré,
On n'en voit guères trois, lesquelles
Aient attaqué ma royauté.
Pourquoi donc en vanter la gloire?
Ne saurait-elle à l'aide de l'histoire
Aussi sans vous venir à la postérité?
Laissez à chacun son domaine,
Et ne vous mêlez point d'un office étranger.
Vous avez un troupeau, restez-en le berger,
Sans vous soucier de Melpomène.
Laissez de me voler la peine,
A mes régisseurs généraux,

Le droit de me tromper à mes bons généraux,
A mes ſujets le frivole avantage,
De murmurer de leur péage;
(Ils ont grand tort en bonne foi!)
Mais ſi vous cherchez à me plaire,
Criez-leur du haut de la chaire:
Voilà chrétiens l'enfer, payez le Roi!
Et ne rimez jamais ſur mon anniverſaire.

Quelques poètes français furent plus heureux. M. Mayet, directeur des fabriques de ſoie de Berlin, lui envoya après la paix de Teſchen, une jolie épitre que voici:

Vous qui pouvez à plus d'un titre
Donner ou maintenir des loix;
Vous qui ſavez être à la fois,
L'amour, la terreur ou l'arbitre
Des peuples ainſi que des rois;
Votre profonde politique,
Votre valeur, brillant héros,
Ont de l'empire germanique,
A peine aſſuré le repos,
Qu'une cohorte judaïque
Troublant le mien ſubitement,
Se moque très-inſolemment
De votre exemple pacifique.

Ah!

Ah ! grand prince, fouffrirez - vous,
Qu'au mépris de votre tonnère,
Quand vous donnez la paix à tous,
A moi feul on livre la guerre ?

Il s'agit de huit cents écus
Qu'à force ouverte on me demande ;
Ce n'eft pas que je me défende
De les avoir fort bien reçus ;
Mais , Sire, ne les ayant plus,
Comment veut-on que je les rende ?

C'eft pour vous avoir imité,
Qu'on ofe me chercher querelle.
Si votre générofité
Ne m'eût pas fervi de modèle,
Infenfible aux malheurs d'autrui,
Ma bourfe, comme on peut le croire,
N'eût jamais été fon appui ;
Et je n'aurais pas aujourd'hui
Tant de créanciers & de gloire.

Hélas ! pour venger nos affronts,
C'eft toujours vous qu'on importune.
Si n'aguères Dresde & Deux-ponts
Ont, dans une caufe commune,
Requis votre médiation,
Sire, honorez mon infortune,

De la même protection.
Ce n'eſt pourtant pas de vos armes
Que j'implore ici le ſecours :
De ceux qui cauſent mes alarmes,
J'oſe encore reſpecter les jours.
Non, non; pour voir d'un pas rapide
Mes ennemis s'enfuir au loin,
Hélas! Sire, je n'ai beſoin
Que de cent louis de ſubſide.

Le guerrier plein d'humanité,
Et qui ne vole à la victoire
Que pour rétablir l'équité,
Comme vous laiſſe à la mémoire
Un nom à jamais reſpecté.
Cent fois j'ai prédit à l'hiſtoire,
Qu'au titre d'éternel vainqueur,
Vous ajouteriez avec gloire,
Celui de pacificateur.
Mais, Sire, promettez aux autres
Les ſuccès qu'ils vous ont promis,
Répondez de mes ennemis,
Comme j'ai répondu des vôtres.

Frédéric répondit grâcieuſement à ces vers; & prêta cent louis au poète; mais ils ont été rendus exactement.

Un capitaine nommé S. eut le malheur de tuer un autre officier en duel. On le prit, & on le mena à la grande garde. Frédéric ne pouvait s'empêcher de lui faire faire fon procès felon les loix, & il devait périr. Ce prince qui aimait le capitaine, parce que c'était un brave homme, fongea aux moyens de le fauver. Il fit infinuer fecrètement aux officiers de fes amis qu'il ne ferait pas fâché que le prifonnier s'échappât. Ils difposèrent tout pour cette fuite. Afin de la faciliter, Frédéric fit venir le capitaine qui était de garde ce jour-là, & lui dit: *Ecoutez, fi vous laiffez échapper S. cette nuit, vous pouvez compter fur ma parole que vous ferez vingt-quatre heures aux arrêts.* Le capitaine comprit les intentions du Roi. Vers les minuit, il engagea fon prifonnier à prendre un peu l'air devant le corps de garde. Ses amis étaient à quelque diftance avec une chaife de pofte; ils s'approchèrent, lui rendirent compte de leurs préparatifs, & l'emmenèrent. Le lendemain, le capitaine fit au Roi le rapport de cette évafion, & Frédéric qui feignit d'être fort en colère contre lui, l'envoya aux arrêts pour 24 heures.

Lorſque Frédéric bâtit le château de Sans-Souci, il ſe trouvait un moulin qui le gênait dans l'exécution de ſon plan, & il fit demander au meunier ce qu'il en voulait. Le meunier répondit que depuis une longue ſuite d'années ſa famille poſſédait ce moulin de père en fils, & qu'il ne voulait point le vendre. Le Roi le fit prier avec inſtances, & lui offrit même de lui faire conſtruire un autre moulin, dans un meilleur endroit, outre le paiement de la ſomme qu'il lui demanderait. Le meunier entêté, perſiſta à vouloir garder l'héritage de ſes pères. Le Roi irrité fait venir cet homme, & lui dit avec colère : *Pourquoi ne veux-tu pas me vendre ton moulin, malgré tous les avantages que je t'ai fait offrir ?* Le meunier répéta toutes ſes raiſons. *Sais-tu bien*, continua le Roi, *que je puis le prendre, ſans te donner un denier ? Oui*, répondit le meunier, *n'était la chambre de juſtice de Berlin*. Le Roi fut extrêmement flatté de cette réponſe ; il vit qu'on ne le croyait pas capable de faire une injuſtice. Il laiſſa le meunier tranquille, & changea le plan de ſes jardins.

En général, les proteſtants chantent dans leurs égliſes des vers fort mauvais. On fit le projet à Berlin d'introduire un nouveau livre de cantiques. Quatre paroiſſes de cette ville furent ſur le point de ſe révolter, & portèrent leurs plaintes au Roi. Il écrivit au bas de la plainte:

„ Dans mes états, chacun peut croire ce qu'il veut, pourvu qu'il ſoit honnête homme. Quant aux livres de cantiques, il eſt libre à chacun de chanter : *Maintenant toutes les forêts repoſent*; (premier vers d'un des anciens cantiques) ou telle autre ſottiſe qu'on jugera à propos. *Mais que les prêtres n'oublient point la tolérance; car je ne ſouffrirai aucune perſécution.*

Le juif Wolf, fabricant en ſoie, ne pouvant plus continuer ſa fabrique qu'il avait établie entièrement à ſes dépends, ſans aucun ſecours du gouvernement, vendit toutes ſes étoffes à bas prix & renvoya ſes ouvriers. Ceux-ci ſe trouvant ſans ouvrage, allèrent ſe plaindre à Fréderic qui ordonna à Wolf de leur donner de l'ouvrage, ſans quoi il le ferait chaſſer de ſes états après avoir confiſqué tous ſes biens. Le pauvre Wolf a été obligé de continuer ſa fabrique à-perte.

On ſait que le Roi feſait battre une grande quantité de petite monnoie de mauvais aloi que l'on nommait pièces de ſix fenins. On payait avec ces pièces les ſoldats, les ouvriers & une partie des penſions des officiers civils & militaires ; mais à aucune caiſſe royale, on ne recevait ces ſix fenins ; de ſorte que le Roi attirait le bon argent dans ſes coffres, pour n'en reſſortir jamais, & diſtribuait parmi le peuple cette mauvaiſe monnoie qui ne rentrait plus dans les coffres. Un jour Frédéric paſſant à Poſtdam devant la porte d'un boulanger, le voit diſputer avec un payſan ; il demande ce que c'eſt ? on lui dit que le boulanger veut payer en ſix fenins du bled qu'il a acheté du payſan, & que ce dernier refuſe de prendre cette monnoie. Frédéric s'avance & dit au payſan : „ pourquoi ne veux-tu pas prendre cette monnoie ? „ Le payſan regarde le Roi, & lui répond avec humeur, *les prends-tu toi ?* Le Roi ne répondit pas un mot, & paſſa ſon chemin.

Le Roi fut ſouvent en danger d'être empoiſonné ; & il ne fit jamais périr ceux qui attentèrent ainſi à ſa vie. Un de ſes valets de chambre forma un jour ce projet abominable. Ce

malheureux porta un matin au Roi ſa taſſe de chocolat comme à l'ordinaire ; mais lorſqu'il la lui préſenta, Frédéric remarqua en lui un trouble extraordinaire. Qu'as-tu ? lui dit-il, en le regardant fixement, je crois que tu veux m'empoiſonner. A ce mot, le trouble de ce ſcélérat augmente, il ſe jette aux pieds du monarque, lui avoue ſon crime & demande ſon pardon. *Sors de ma préſence, coquin*, lui dit le Roi ; ce fut toute ſa punition. Quelques-uns diſent cependant qu'il fut mis à Spandau.

Depuis ce tems-là, Frédéric, avant que de prendre ſon chocolat, en donnait toujours un peu à ſes chiens.

Le comte de Hoditz, célèbre par ſes jardins & ſon château, où il avait réuni tout ce que les arts offrent de plus agréable, & de plus voluptueux, diſait un jour au Roi, que la maiſon d'Autriche avait toujours fait fort peu de cas de la Siléſie, & que du tems même de Charles VI, elle ne la regardait pas comme une poſſeſſion bien importante. *J'ai donc bien fait de la leur prendre*, répondit Frédéric.

Rien n'était plus désagréable à Frédéric que l'indiscrétion de ses gens. En 1756, quelque tems avant le commencement de la guerre de sept ans, un sergent de ses gardes lui demanda un congé de sémestre pour aller en Westphalie sa patrie. *Mon ami*, lui dit le Roi, *ce n'est pas le moment de demander un congé ! nous marcherons bientôt.* Quelques moments après, il entendit ses pages se disputer dans l'anti-chambre ; il écoute à la porte ; l'un d'eux disait : & où penses-tu que nous irons ? en Silésie, répondait l'autre ; bon ! répliquait le premier, tu n'y es pas ; c'est en Saxe que nous allons. *Non, mon ami, c'est à Spandau*, dit le Roi en ouvrant la porte ; & il fit mettre pour quelque tems dans cette forteresse celui qui avait si bien deviné.

Avant la campagne de 1756, le Roi alla chez la veuve d'un général, qui avait des très-beaux hommes à son service. C'est dommage, dit-il, à ceux qui le suivaient, que de grands drôles comme cela servent une femme. Si Votre Majesté l'ordonne, dirent les officiers de sa suite, on peut bien les avoir ; eh bien, répondit le

Roi , faites , pourvu que ce ſoit d'une bonne manière.

On profita de cette parole lâchée , & bientôt des patrouilles coururent dans Berlin , enlevant les commis des marchands , les garçons barbiers , & autres compagnons de métier, arrachant les laquais de derrière les caroſſes, & les menant tous dans les corps-de-garde. Les Berlinois furent effrayés de ces violences ; ils fermèrent leurs portes ; on ne voyait plus perſonne dans les rues , & l'on entendait de tous côtés des plaintes amères. Dès que le Roi apprit ce qui s'était paſſé , il fut fort courroucé, ordonna qu'on relâchât tous ceux que l'on avait pris, & fit dire aux bourgeois que perſonne n'aurait plus à craindre de pareilles violences qui s'étaient commiſes contre ſa volonté. Le Roi a dit ſouvent depuis, *que ce jour avait été le plus déſagréable de tout ſon règne.*

Le Roi ayant créé un nouveau régiment, quelques gentilshommes italiens demandèrent à y être nommés officiers. Le commandant les propoſa au Roi ; mais il répondit.

Mon cher Colonel,

„ J'aime beaucoup les Italiens, & je le prouve assez par les gros gages que je donne aux chanteurs de mon opéra. Mais dans mes armées, je craindrais la mollesse, la poltronnerie & la lâcheté qu'on leur reproche. Ainsi, remerciez les supplians avec politesse.

A la fin d'une bataille sanglante, Frédéric demandait à ses officiers, qui, à leur gré, s'était montré le plus brave dans cette journée? *Votre Majesté, Sire*, répondit-on généralement; & le Roi s'attendait bien à cette réponse. *Vous vous trompez*, répondit le Roi, *c'est un fifre auprès duquel j'ai bien passé 20 fois pendant le combat, & qui depuis la première charge jusqu'à la dernière, n'a cessé de souffler dans son* turlututu.

Un jour le Roi trouva à Sans-Souci un marchand hollandais, il l'aborda & lui demanda s'il voulait voir le jardin. Le marchand qui ne connaissait pas le Roi, répondit qu'il ignorait si cela était permis, quand le Roi y était. Ne vous inquiétez pas, lui dit Frédéric, je vous ménerai. Il montra au marchand les plus belles

parties de son jardin, & lui demanda son sentiment sur plusieurs choses. Lorsqu'il lui eut tout montré, le marchand tira sa bourse, & voulu donner de l'argent à son conducteur. *Point du tout*, dit le Roi, *il nous est défendu de rien prendre ; si le Roi venait à le savoir, nous serions punis.* Le marchand remercia donc très-poliment & se retira, dans la persuasion qu'il quittait l'inspecteur des jardins. A peine eut-il fait quelques pas, qu'il rencontra le jardinier, qui lui dit assez rudement, *que faites vous ici ? le Roi est là.* Le Hollandais raconta ce qui lui était arrivé, & loua beaucoup la politesse de celui qui lui avait montré le jardin. *Et savez-vous qui c'est ?* dit le jardinier, *le Roi lui-même.* Qu'on s'imagine l'étonnement du pauvre Batave !

Après la guerre de sept ans, le Roi passant quelques jours à Clèves, se fit donner l'état de la province, & fut surpris d'y trouver une somme assez considérable que la caisse des forêts payait tous les ans au couvent des Cordeliers. Pourquoi cette somme à ces moines ? dit le Roi au président. Sire, répond ce dernier, c'est un legs des derniers ducs pour faire dire des messes

pour le repos de leurs ames. — Eſt-ce que cette contribution ne finira point ? où eſt le couvent ? je veux parler au gardien. — Sire, il eſt là-bas derrière le parc. — J'irai à trois heures, qu'on le faſſe dire aux moines.

A l'heure dite, le Roi ſe rendit au couvent. Les moines vinrent le recevoir à la porte en proceſſion; & dès qu'ils le virent, ils entonnèrent le cantique de St. Ambroiſe. Le gardien s'approcha du Roi qui lui dit : — Etes-vous le ſupérieur du couvent ? — Oui, Sire, — Vous autres, vous recevez tous les ans une grande ſomme de la caiſſe des forêts; pourquoi cela ? — Sire, c'eſt un legs des derniers ducs, & nous ſommes obligés pour cela de dire des meſſes des morts, afin de tirer leurs ames du purgatoire. — Mes pauvres couſins ! ils reſtent longtems dans le purgatoire. Ne pourriez-vous pas me dire s'ils en ſortiront bientôt ? — Je ne ſaurais le dire préciſement, Sire, mais dès qu'ils ſeront ſortis, je ne manquerai pas d'envoyer un exprès à Poſtdam pour en donner avis à Votre Majeſté.

Le Roi ſe mit à rire, & dit au préſident qui était à côté de lui : il n'y a rien à faire avec cet homme-là, ſûrement il a étudié chez les jéſuites.

Un officier réformé qui avait fervi en brave homme en qualité de lieutenant-colonel pendant la guerre de fept ans, fe rendait tous les jours dans l'antichambre du Roi pour demander une penfion. Le Roi lui avait dit fouvent: *Ayez de la patience, je ne puis encore rien faire pour vous.* L'officier ne fe rebutait point, & partout où il pouvait trouver le Roi, il l'affiégeait de fes demandes. Frédéric laffé de fes importunités défendit qu'on le laiffât entrer quand il fe préfenterait. Sur ces entrefaites, il parut une fatyre violente contre le Roi. Frédéric, contre fon ordinaire, promit 50 louis à celui qui indiquerait l'auteur. Le lendemain, le lieutenant-colonel fe préfente chez le Roi; on lui refufe l'entrée, il infifte, & dit qu'il a quelque chofe d'importance à dire à Sa Majefté. On l'annonce, & il entre. *Ne vous ai-je pas déjà dit*, lui crie Frédéric en le voyant, *que je ne puis rien faire maintenant pour vous.* Je ne demande rien, répond l'officier. Mais Votre Majefté a promis 50 louis à celui qui découvrirait l'auteur de la nouvelle brochure que l'on a faite contre vous, c'eft moi qui fuis cet auteur. Puniffez le coupable, mais payez cet argent à ma femme, afin qu'elle puiffe donner

du pain à ſes malheureux enfants. — *Que le diable te confonde !* dit le Roi, *tu iras à Spandau.* — Sire, je me ſoumets à tout ce que Votre Majeſté voudra ordonner de moi; mais les cinquante louis ? — Dans une heure, votre femme les aura. Attendez un moment. Le Roi ſe met à une table, écrit une lettre, la donne à l'officier en diſant : vous donnerez cette lettre au commandant de Spandau, & vous lui direz que je lui défends de l'ouvrir avant le dîner. Après cela, il fait mener l'officier à Spandau. L'officier arrive, préſente ſa lettre au commandant, lui dit l'ordre du Roi. On dîne, le pauvre homme était dans des tranſes mortelles; enfin on ouvre la lettre & on lit :

„ Le porteur de cette lettre eſt nommé commandant de la fortereſſe de Spandau. Sa femme & ſes enfants s'y rendront dans quelques heures avec 50 louis. L'ancien commandant de Spandau ſe rendra à Poſtdam, où on lui deſtine une meilleure place. Qu'on juge de la ſurpriſe de ces deux hommes !

Un jour le Roi vit de ſa fenêtre une quantité de monde qui liſait une affiche. *Va voir ce*

que c'eſt, dit-il à un de ſes pages. On vient lui dire que c'était un écrit ſatirique contre ſa perſonne. *Il eſt trop haut*, dit-il, *vas le détacher*, *& mets-le plus bas afin qu'ils le liſent mieux.*

On lui envoya un jour un manuſcrit qui était fort injurieux contre lui, & on lui demandait dix mille écus pour le ſupprimer. Fréderic envoya chercher un libraire, & lui donna le manuſcrit en diſant : *prends ce manuſcrit & imprime-le ; il y a un bon coup à faire.*

On venait de publier un libelle contre le Roi, lorſqu'un homme qui avait plus d'orgueil que de jugement, ſe plaignit de quelques critiques que l'on avait faites ſur ſes ouvrages. Cet homme était en place ; le Roi lui répondit : *De quoi diable auſſi, vous aviſez-vous de barbouiller du papier, quand vous avez tant d'autres choſes à faire?*

Rien n'était plus comique que le zèle avec lequel les gens du Roi exerçaient leur emploi, lorſqu'ils avaient pu extorquer quelqu'ordre contre la liberté de la preſſe. Une eſpèce de

procureur-général que l'on nomme *fiſcal-général* dans les états du Roi ; voulut après la publication d'un ordre de cette eſpèce, montrer qu'il entendait ſon métier, & il intenta un procès contre l'auteur d'un ouvrage allemand intitulé *le chien avide*. Le bon magiſtrat prétendait qu'on n'avait pu vouloir déſigner parlà que le Roi lui-même. Le procès allait ſon train, & les graves juges étaient ſur le point de condamner l'auteur du *chien avide* comme criminel de léze-majeſté ; lorſqu'un bouquiniſte vint former plainte contre l'auteur, en diſant que c'était contre lui que la ſatyre avait été faite. Le Roi rit beaucoup de cette aventure & fit prier M. le fiſcal de ne point lui appliquer toutes les ſottiſes que l'on pouvait écrire.

Pendant la guerre, lorſqu'il y avait quelque marche difficile, Frédéric allait ordinairement au petit pas au milieu de ſes ſoldats ; & les encourageait en cauſant familièrement avec pluſieurs d'entre eux. Un jour que l'armée était très-fatiguée, il la fit repartir dès le matin, par une pluie mêlée de neige, & dans des chemins preſqu'impraticables. Il vit bien à la mine & au ſilence des ſoldats, qu'ils n'étaient pas fort contents

contents de lui. Il ſe mit à leur tête & allait comme eux pas à pas. Après avoir marché pendant quelques moments en ſilence, il ſe retourna tout d'un coup vers les ſoldats & leur cria: *Allons mes amis, marche! ſi nous étions des J. f., nous pourrions être à préſent en robe de chambre dans un poële bien chaud; mais, morbleu! nous ſommes des ſoldats. Marche!*

Un général-major au ſervice de Pruſſe, plein de talents & de mérite, parlait ſans ceſſe de liberté & des fers humiliants du deſpotiſme. Le Roi lui écrivit: *Monſieur le général-major, je vous prie de ne plus faire le Brutus dans mes états, autrement je ſerais obligé de conſpirer contre votre liberté.*

Le Roi lut un jour dans une gazette que Bahrdt, docteur en théologie, avait été appellé à Halle avec 4000 écus de penſion. *Oh! oh!* dit-il, 4000 *écus à un docteur en théologie! c'eſt bien trop vraiment*; & auſſitôt il écrivit au miniſtre de Zedlitz: „Qu'il liſait dans une gazette qu'un certain docteur Bahrdt avait été appellé à Halle avec une penſion de 4000 écus, & qu'il lui ſemblait qu'il aurait dû être informé

de cette affaire. „ Zedlitz piqué du reproche du Roi , répondit, ſans entrer dans aucun éclairciſſement : „ que ſi Sa Majeſté voulait ſe rendre reſponſable de tout ce qu'avancent les gazettiers, il ſe voyait obligé de déclarer, que ſa place lui deviendrait très à charge , & qu'il demanderait ſa démiſſion. „ Frédéric renvoya la lettre au miniſtre après avoir écrit au bas : *Là , là , on peut bien demander !*

Frédéric voyageant incognito en Hollande avec un certain Balby, voulut acheter un tableau d'un grand prix. Le marchand qui poſſédait ce chef-d'œuvre , les regarda du haut en bas , en leur diſant qu'ils n'étaient pas gens à faire une acquiſition dont le prix avait fait reculer le Roi de Pologne & l'Empereur. Parbleu! dit Balby , en colère, nous pourrions bien auſſi avoir la commiſſion d'un Roi ; & il nomma le le Roi de Pruſſe. Alors le bon Batave prit un autre ton ; que Dieu me préſerve, dit-il, de vendre mon tableau à ce Roi athée ; je ne veux pas contribuer à la ſatisfaction d'un homme qui ne croit pas en Dieu.

En ſortant de chez ce marchand , le Roi paſſa à la Bourſe , & ordonna à Balby de queſ-

tionner les négociants ſur le commerce, & nommément ſur les diſputes entre la Pruſſe & la Saxe. Le premier auquel on s'adreſſa, dit: que le Roi avait le plus grand tort du monde, qu'il fallait qu'il eût perdu la tête; & qu'il ſe feſait beaucoup plus de tort à lui-même qu'à la Saxe. Frédéric qui n'en voulait pas entendre davantage, tira Balby par la manche & ils s'en allèrent.

Un jeune officier quittait quelquefois ſon uniforme, quoique cela fût défendu ſévèrement, & mettait un habit verd pour aller à quelques parties de plaiſir. Un jour qu'il croyait le Roi abſent, il va, ainſi vêtu, ſe promener avec ſa maîtreſſe dans les jardins de Sans-Souci. Au détour d'une allée, il apperçoit le Roi, qui le reconnaît à ſon épée qu'il avait eu l'imprudence de garder. Qui êtes-vous ? lui dit Frédéric: *Sire*, répond le jeune homme, en ſe remettant de ſa frayeur, *je ſuis un officier, mais je me promène ici incognito.* Le Roi ſe mit à rire & lui dit, *eh bien, prenez-garde que le Roi ne vous voie*, & il paſſa ſon chemin.

Un homme accufé d'avoir eu un commerce criminel avec fa fille, fut condamné à perdre la vie. On envoya la fentence au Roi pour la figner ; il écrivit au bas : *Il faut prouver auparavant qu'elle eft fa fille.* Et il condamna l'accufé à quelques mois de prifon.

A la bataille de Rosbac, Frédéric vit un grenadier français qui fe défendait en défefpéré contre un houfard pruffien ; & qui malgré le peu d'efpoir qu'il avait de fe voir fecouru, refufait de fe rendre, & préférait la mort. Le Roi s'approche des combattans, & crie au Français : *Brave grenadier, es-tu invincible?* — *Oui, Sire*, répondit le Français, *fi vous me commandiez.*

Un des favoris du Roi avait beaucoup de dettes, & ne favait comment les payer. Il imagina pour cela un moyen unique. „Sire, dit-il un jour au Roi, votre Majefté peut faire ma fortune, fans qu'il lui en coûte un denier. — De tout mon cœur, dit Frédéric, mais comment cela? Il faudrait que vous euffiez la bonté d'ordonner au juif Ephraïm de me donner fa fille en mariage. — Etes-vous fou? vous voulez

épouſer une juive! — Sire, j'ai conçu tant d'amour pour cette fille & pour ſes louisd'or, que je n'aurai point de repos ſi je ne réuſſis. „ Le Roi qui comprit ſon deſſein, lui donna l'ordre qu'il demandait. Auſſitôt le favori ſe rend chez le beau-père, préſente l'ordre du Roi, & demande à épouſer la fille ſur le champ. Le vieux Ephraïm effrayé, lui repréſente la différence de religions, & l'impoſſibilité où il eſt de donner ſa fille à un chrétien; ce fut envain; on ne voulut rien écouter. Enfin le juif en vint à des propoſitions d'arrangements. Il offre 10000 écus. — Point d'oreille, c'était la fille qu'on voulait. Il en offre 20000; on eſt inexorable. Renoncer pour 20000 écus au bonheur de poſſéder mademoiſelle Ephraïm! cela n'eſt pas poſſible. Enfin le juif offre 30000 écus; c'était la ſomme dont le fripon avait beſoin. Cette propoſition parut faire faire quelques réflexions; les prières du juif achevèrent de faire prendre une réſolution, & on conſentit à renoncer à la belle Iſraélite. L'argent fut payé, & le Roi rit de l'aventure avec ſon favori.

On met cette aventure ſur le compte de Quintus-Icilius. Si elle eſt vraie, on peut excuſer le Roi, en ſongeant que cet Ephraïm avait

été chargé de tout le détail des monnoies pruſſiennes pendant la guerre de ſept ans ; ainſi Frédéric ne feſait que reprendre ſa revanche par les mains de ſon favori. Cependant M. Guibert a bien fait de ne pas mettre cette anecdote dans l'éloge de Frédéric II.

Une des ſingularités de Frédéric c'eſt que depuis le mois de juin 1737, il ſigna toujours *Fédéric*, & jamais *Frédéric* ; il aimait auſſi à changer les noms, il appellait Suhm ſon cher *Diaphane ;* Kaiſerling, *Cæſarion ;* Rheinsberg, *Remusberg*, &c.

Quand on lui demandait de l'argent & qu'il n'était pas d'humeur à en donner, il écrivait quelques mots en marge, comme *non habeo pecuniam ;* ou *il ne me reſte pas un gros ;* ou bien *je ſuis pauvre comme Job.*

Un caporal des gardes du corps, qui paſſait pour avoir beaucoup de vanité ; mais qui avait auſſi beaucoup de bravoure, portait une chaîne de montre, à laquelle il avait attaché une balle de mouſquet faute de pouvoir acheter une montre. Le Roi voulant un jour le plai-

fanter, lui dit: „ à propos caporal, il faut que „ tu fois bien économe pour avoir pu acheter „ une montre: il eft fix heures à ma montre, „ dis-moi un peu quelle heure il eft à la tienne.„ Le foldat qui avait deviné l'intention du Roi, tire auffitôt fa balle de fon gouffet, en difant: *Sire, ma montre ne marque ni cinq heures, ni fix heures; mais elle m'avertit à chaque inftant qu'il faut que je meure pour votre Majefté.* — *Tiens mon ami*, lui dit le Roi attendri, *prends cette montre, afin que tu puiffes voir auffi l'heure où tu mourras pour moi*; & il lui donna fa montre qui était garnie de brillans.

Au fiège de Schweidnitz, il prit envie au Roi de fe faire faigner en pleine campagne. Il demanda un chirurgien; on lui en amène un; il defcend de cheval, ôte fon habit, s'affied fur une motte de terre, & le chirurgien fait fon opération. Le fang jailliffait déjà, lorfqu'une bombe vint tomber à quelques pas de lui, & le couvrit de terre lui & l'opérateur. Ce dernier fe fauve de toutes fes forces & laiffe le Roi dans cet état. Frédéric fans s'effrayer, le rappelle & lui crie; au moins bande-moi le bras. Enfin

après bien des cris & des menaces de la part du Roi, le chirurgien s'approche tout tremblant. *Tu es un vaillant garçon*, lui dit le Roi, *allons dépêche-toi.* Le chirurgien à demi-mort de peur, obéit ; & Frédéric étant remonté ſur ſon cheval, continua tranquillement ſon chemin.

Dans un de ſes voyages annuels, Frédéric trouva à la porte d'une petite ville, un homme qui lui fit de grandes révérences. Qui êtes-vous ? lui dit-il — Sire, je ſuis le Bourguemeſtre & l'inſpecteur des fabriques de cette ville — Ah ! Combien y a-t-il de fabriques ici ? — Le Bourquemeſtre les nomma toutes, & aſſura qu'elles étaient dans le meilleur état. — J'en ſuis fort aiſe, dit le Roi ; mais, dites-moi un peu, combien emploie-t-on de fils pour la chaîne & combien pour la trame ? Le pauvre inſpecteur des fabriques, qui ne s'attendait pas à cette queſtion, ne ſut que répondre ; & reſta confus, ſans proférer une ſeule parole. *Vous êtes un ſot*, lui dit le Roi, *allez, & mettez-vous mieux au fait de ce qui regarde les fabriques.*

Un payſan & ſa femme préſentèrent un jour un placet au Roi. Il s'informa de l'affaire &

leur dit ; il faut vous adresser à la chambre. Nous y avons déjà été, répondit le paysan. En ce cas-là, répliqua le Roi, je ne puis plus rien faire pour vous. *Viens*, dit alors le paysan à sa femme, *ne vois-tu pas qu'il s'entend avec la chambre* ! Le Roi rit de bon cœur de cette saillie, & prit le placet.

Frédéric sonna un jour, & personne ne vint. Il ouvrit sa porte & trouva son page endormi dans un fauteuil. Il avança vers lui, & allait le réveiller, lorsqu'il apperçut un bout de billet qui sortait de sa poche. Il fut curieux de savoir ce que c'était, le prit & le lut. C'était une lettre de la mère du jeune homme, qui le remerciait de ce qu'il lui envoyait une partie de ses gages pour la soulager dans sa misère. Elle finissait par lui dire que Dieu le bénirait pour cette bonne conduite. Le Roi après avoir lu, rentra doucement dans sa chambre, prit un rouleau de ducats, & le glissa avec la lettre dans la poche du page. Rentré dans sa chambre, il sonna si fort que le page se réveilla & entra. *Tu as bien dormi*, lui dit le Roi. Le page voulut s'excuser. Dans son embarras, il mit par hazard la main dans sa poche, & sentit avec étonne-

ment le rouleau. Il le tire, pâlit, & regarde le Roi en verſant un torrent de larmes, ſans pouvoir prononcer une ſeule parole. Qu'eſt-ce, dit le Roi ? qu'as-tu ? Ah ! Sire, dit le jeune homme en ſe précipitant à genoux, on veut me perdre ; je ne ſais ce que c'eſt que cet argent que je trouve dans ma poche. *Mon ami*, dit Frédéric, *Dieu nous envoie ſouvent le bien en dormant. Envoie cela à ta mère, Salue-la de ma part, & aſſure-la que j'aurai ſoin d'elle & de toi.*

M. Engel a tiré de cette anecdote le ſujet de ſon petit drame, intitulé : *le Page.*

Le Roi ſaluait ordinairement tous ceux qu'il rencontrait. Il ſe plaignit un jour à table de ce que, lorſqu'il était à Berlin, il fallait qu'il eût toujours le chapeau à la main. Le baron de Pœlnitz lui répondit : *Eh ! Sire, pourquoi ſaluez-vous tous ceux qui vous ſaluent.* — *Et pourquoi pas*, repliqua le Roi, *ne ſont-ils pas tous des hommes comme nous ?*

Un profeſſeur de Halle, nommé Eberhard, avait été nommé à la cure de Charlottenbourg par le conſiſtoire ſupérieur. Mais les bourgeois

de cette ville qui avaient jetté les yeux fur un autre, proteftèrent contre cette nomination, fous prétexte qu'Eberhard avait écrit une *apologie de Socrate*. Le confiftoire rejetta leurs réprésentations, & ils s'adrefsèrent au Roi en difant, qu'ils ne pouvaient point confier le foin de leurs ames à un homme qui foutenait, dans un écrit public, que Socrate, ce maudit payen, était fauvé. Frédéric répondit :

Je veux que Socrate foit fauvé, & Eberhard votre curé.

Frédéric, dans un de fes voyages de Weftphalie, changea un jour des chevaux à Schauen, village qui fait partie d'un comté immédiat. Monfieur le comte vint en grande cérémonie complimenter le Roi, en difant *qu'il était charmé de voir Sa Majefté fur fon territoire.* Le Roi ne répondit rien, & dit en riant à fa fuite : *Voilà deux fouverains qui fe rencontrent !*

Voici un exemple frappant de la févérité de Frédéric dans tout ce qui regardait la fubordination militaire. Un fimple foldat du bataillon des gardes, était fi familier avec le Roi, qu'il

avait la liberté d'entrer dans sa chambre sans se faire annoncer. Il usait souvent de cette liberté pour venir demander au Roi de l'argent qu'il dépensait ordinairement au cabaret. Quand le Roi lui refusait ce qu'il demandait, en disant qu'il n'avait point d'argent, le soldat répondait : *Fritz, regarde un peu dans ta bourse de cuir, tu y trouveras bien encore quelques ducats.* Ce soldat étant un jour de garde, eut une dispute avec son officier & lui présenta sa bayonnette comme pour le percer. L'officier le fait arrêter, on rapporte la chose au Roi, qui ordonne qu'on lui fasse son procès. Le conseil de guerre le condamne à mort. On porte la sentence au Roi, il la signe sans dire un seul mot. Tout le monde croyait qu'il aurait sa grâce. Ce malheureux lui-même en était si persuadé, qu'il ne voulut point se préparer à la mort ; & que jusqu'au moment de son exécution, il crut qu'on voulait seulement le punir par la peur. Il se trompa. Il fut exécuté.

Les états de Valangin avaient déposé un de leurs ministres prédicants, parce qu'il avait prêché contre les peines éternelles de l'enfer. Le prêtre s'adressa au Roi, qui ordonna aussitôt

qu'on lui rendît sa place ; & recommanda la tolérance à ses juges. Ceux-ci envoyèrent au Roi un long & beau mémoire, dans lequel ils répréſentaient que l'on ne pouvait rétablir le dit pasteur , parce que le peuple ne voulait point entendre parler de l'abolition des peines de l'enfer. Frédéric qui sentit la solidité de leurs raisons, & qui cependant n'aimait pas à révoquer ses ordres, leur renvoya leur mémoire après avoir écrit au bas :

Si mes sujets de Valengin veulent être damné éternellement ; je n'y trouve rien à redire.

FRÉDÉRIC.

Frédéric savait bien que la noblesse ne donne point la vertu ni les talents ; & en général, il riait de ces vaines prérogatives que le hasard donne & que la barbarie enfanta dans des siècles obscurs. Cependant par des raisons de politique, il ne souffrait point que des roturiers fussent officiers dans ses troupes, si ce n'est dans quelques corps. Lorsqu'aux revues, il voyait de nouveaux officiers, il leur demandait leur nom, & quand ils n'étaient pas nobles, ou qu'il ne connaissait pas leur famille, il leur donnait un

léger coup de canne fur l'épaule & les renvoyait. Quelquefois il les ennobliffait quand on lui rendait un bon témoignage de leur conduite.

Un jeune officier que le Roi voulait chaffer ainfi dans une revue, en lui difant : *Vous n'êtes pas noble*; l'officier répondit avec fang froid : „ Sire, l'Empereur Rodolphe II a menacé d'une amende de dix marcs d'or quiconque douterait de la nobleffe de ma maifon. *Ah! je fuis votre ferviteur*, répondit le Roi, *je n'ai point d'argent à préfent*; & il paffa fon chemin.

Un jeune officier paffant en revue, le Roi lui demanda qui était fon père. Le jeune homme dit fon nom. Frédéric fe fâche, dit qu'il n'eft point noble, lui donne le petit coup de canne d'ufage en pareille occafion, & le chaffe avec mépris. Cependant quelque tems après, il apprit du général que ce jeune homme était d'une ancienne famille; alors il l'envoya à Cavalski, régiment de punition.

Un jour le Roi disait à table : „ je ne sais pas d'où vient que tous les officiers roturiers de mes troupes ne valent jamais rien , même lorsque je les ennoblis. Sire, répondit quelqu'un, nous avons pourtant le colonel de R... *Bon*, répliqua le Roi avec humeur, *il est d'une ancienne maison, je sais cela mieux que vous.* Il avait été nouvellement ennoblis ; mais Frédéric n'aimait pas avoir tort.

Un homme qui avait rendu de grands services au Roi dans un emploi civil , pria ce prince de lui donner des lettres de noblesse. Frédéric écrivit au bas de la requête : *On ne s'ennoblit pas par la plume , mais par l'épée.* Frédéric aurait dû ajouter *en Prusse.*

Frédéric étant un jour à regarder par une fenêtre , s'apperçut qu'un de ses pages prenait une prise de tabac dans sa boite qui était sur la table. Il ne l'interrompit point. Mais lorsqu'il se fut retiré de la fenêtre , il lui dit : cette tabatière est-elle de ton goût ? Le page tout honteux ne voulait point répondre ; Frédéric répéta la question , & le page ayant dit enfin qu'il la trouvait fort belle , *eh bien* , lui dit le Roi , *prends-la ; elle est trop petite pour deux.*

Frédéric ne pouvait souffrir que l'on fit la moindre plaisanterie sur son père, en sa présence. Il apprit un jour qu'il y avait à Postdam un vieux invalide qui avait servi sous son grand père Frédéric I ; il le fit venir, lui parla de son grand-père & de son père, & causa longtems avec lui. Le vieillard, excité par cette affabilité, & voulant amuser le Roi, lui dit: Sire, il faut que je conte à Votre Majesté une plaisanterie du Roi votre père, lorsqu'il n'était encore que prince royal. Il allait un jour de Berlin à Postdam avec le prince de Dessau. Sur la route, ils trouvèrent un pâtre qui s'était endormi auprès de son troupeau, & s'amusèrent à couper la queue à ses vaches. *Cela n'est pas vrai*, dit le Roi d'un air sérieux ; aussitôt il se tourna vers un de ses gens, & lui dit : *qu'on donne dix écus à cet homme* ; & il se retira.

Frédéric avait beaucoup de respect pour la mémoire du grand Electeur Frédéric-Guillaume, & le regardait comme le plus grand prince de sa maison. Lorsqu'on démolit l'ancienne cathédrale, on transporta dans la nouvelle les cercueils des princes de la maison royale. Dans cette

cette circonſtance, Frédéric fit ouvrir celui du grand Electeur. Il ſe rendit dans l'égliſe, accompagné ſeulement de deux aides-de-camp, & conſidéra pendant quelque tems le cadavre de ce prince, ſans proférer une ſeule parole. Bientôt les larmes lui vinrent aux yeux. Il prit la main du cadavre, & ſe retournant vers ceux qui étaient préſents, il leur dit avec attendriſſement : *Meſſieurs, ce prince a fait de grandes choſes !*

Le Roi n'eſtimait que très-peu de femmes, & il les appellait en général des *oiſons ſans cervelle*, en comparaiſon de la Reine ſa mère & de la comteſſe de Camas. Il diſait ſouvent que pluſieurs maux de la ſociété venaient de la mauvaiſe éducation que l'on donnait au ſexe. Il n'avait pas tout-à-fait tort. Mais auſſi nous autres hommes, pourquoi préférons-nous ſi ſouvent une ſotte élégante à une femme modeſte & raiſonnable ?

Quand Frédéric allait à cheval dans les rues, il était toujours entouré d'une troupe de poliſſons, qui feſaient autour de lui toutes ſortes de ſingeries. Les uns jettaient leur chapeau en

l'air devant lui, en poussant de grands cris, d'autres essuyaient la poussière de ses bottes, quelques-uns donnaient des petits coups à son cheval, plusieurs criaient : *bon jour Fritz, notre bon Fritz, vive Fritz !* Frédéric souffrait toutes ces polissonneries pendant des heures entières, & quand ils battaient son cheval jusqu'à le faire cabrer, il se contentait de leur dire : *retirez-vous !* puis il continuait tranquillement son chemin.

Le premier maître de musique de Frédéric était Heine, organiste de la cathédrale. Il lui avait appris à jouer du clavecin ; & Frédéric l'aimait beaucoup. Heine avait un fils que le Roi, à son avènement au trône, nomma receveur des accises à Rupin. Ce fils qui était un libertin, fit des dettes, & en vint enfin jusqu'à détourner les deniers de sa caisse. Lorsque le Roi apprit cette nouvelle il fit venir le père à Postdam. Le pauvre homme au désespoir s'attendait à de vifs reproches. Le Roi le reçut de la manière la plus grâcieuse, lui demanda comment il se portait & lui parla des opéra nouveaux. A la fin il lui dit : *à propos ton fils te donne bien du chagrin. Je vois bien que ce*

garçon là n'eſt pas propre à adminiſtrer une caiſſe, je lui donnerai une autre place; dis-lui qu'il ſoit honnête homme. Frédéric tint parole. Le pauvre Heine fut ſi ravi de la bonté du Roi, qu'étant entré chez le maître de chapelle Sidon pour lui conter ſon aventure, il jetta de joie ſa grande perruque au milieu de la chambre, en criant : *jamais il n'y a eu ſur la terre un ſi bon Roi. Vive le Roi!*

Frédéric concevait quelquefois contre certaines perſonnes des inimitiés qui n'étaient pas trop philoſophiques. Un certain Huber qui avait enſeigné à peindre au Roi Frédéric-Guillaume, fut chargé par ce prince de faire un portrait de Frédéric. Ce dernier qui n'a jamais donné de ſéance pour ſe faire peindre, ſi ce n'eſt une ſeule fois à Vanloo, refuſa de ſe prêter aux volontés de ſon père. Le Roi ſe fâcha, & il fallut obéir. Enfin il s'aſſied un inſtant, prend ſa flûte, joue un petit prélude, puis ſe levant bruſquement, il dit à Huber : eh bien! tu diras à mon père que je t'ai donné une ſéance. Quoique le pauvre Huber fût fort innocent dans tout cela, le Roi n'a jamais pu le ſouffrir depuis ce tems-là. Il avait une penſion de 600

écus de Frédéric-Guillaume, & Frédéric lui en retrancha la moitié dès qu'il fut monté ſur le trône. Cet Huber avec Harper & Rode peignit le palais japonais de Sans-Souci, d'après les deſſins de le Sueur. Les trois artiſtes mirent leurs noms à ces peintures. Lorſque le Roi apperçut celui d'Huber, il dit, *qu'eſt-ce que cela ſignifie, Huber? je ſais qui a peint cela; que l'on m'efface ce nom-là.* Et il laiſſa les deux autres.

Lorſqu'on lui dit qu'Huber était mort, *qu'eſt-ce cet Huber?* dit-il. On lui répondit que c'était un peintre de la cour, qui avait reçu ce titre du Roi ſon père. *Je ne le connais point*, répliqua le Roi, *c'eſt ſurement quelque barbouilleur qui aura barbouillé des portes-cochères d'après nature.*

Les portraits que l'on a du Roi Frédéric II, ont bien quelques traits de reſſemblance; mais on a voulu lui donner un air de héros, & on lui a ſouvent fait des yeux hagards. Il y avait ſur la phyſionomie de ce prince une touche de bonhomie qu'aucun peintre n'a ſu rendre.

Le houſard qui ſervait le Roi ſur la fin de ſa vie, avait été chirurgien. Comme il vit que

Frédéric avait des fréquentes inſomnies, & que les remèdes qu'il prenait ne ſervaient de rien; Sire, lui dit-il, je vois bien que le plus habile médecin peut ſe tromper. J'ai dans ma petite pharmacie un remède qui procure le ſommeil & donne de l'appetit. Le Roi ſe mit à rire & dit: *Ah! ah! tu veux devenir médecin de la cour apparemment!* Non, Sire, répondit le houſard, je ne ſuis pas aſſez habile pour cela; mais je veux avoir la gloire de faire ce qu'une faculté entière n'a pu faire malgré tous ſes longs raiſonnements. Eh bien, dit le Roi, voyons, j'eſſaierai ce ſoir ton arcane, & je verrai ſi tu es un prophète ancien ou moderne. Le Roi prit une potion que lui donna le houſard, & dormit juſqu'au ſept heures du matin. Parbleu, dit le Roi en ſe réveillant, voilà ce qui s'appelle dormir; tu es un bon médecin, & il lui donna une tabatière pleine de louis.

Un payſan, nommé Havenbrook, eut un procès avec un certain Mertens pour un droit de pacage. Havenbrook gagna. Mertens furieux n'en envoya pas moins ſes troupeaux dans les champs d'Havenbrook. Celui-ci envoya ſon fils, âgé de 19 ans, pour chaſſer Mertens. Ils ſe

diſputèrent, en vinrent aux mains, & Mertens reçut un coup à la tête dont il mourut le lendemain.

Le jeune Havenbrook eſt arrêté, on lui fait ſon procès, & il eſt condamné pour trois ans à une maiſon de force. Lorſqu'on préſenta cette ſentence au Roi pour la confirmer, il écrivit au-deſſous.

„ Si vous êtes des juges, ſi vous êtes des conſeillers inſtruits & ſavants, vous devez rougir d'avoir prononcé une telle ſentence. Je veux, ſelon les droits de la raiſon & de la nature, qu'Havenbrook ſoit décapité. „

Cette ſentence ſingulière eſt un de ces traits qui caractériſent la paſſion de Frédéric pour dominer partout. Si les juges euſſent condamné Havenbrook à mort, il y a à gager que Frédéric lui aurait accordé ſa grâce, en diſant: „ Vous reſte-t-il quelque ſentiment de juſtice & d'humanité, de condamner à mort un homme qui a défendu la propriété que vous lui aviez aſſurée, & qui a tué cet homme comme on tue un voleur à ſon corps défendant? „ Avec des déciſions de cette eſpèce, il n'eſt pas étonnant qu'il ait régné tant de déſordres dans les tribunaux, ſous le règne de Frédéric. A

quoi sert le meilleur code, si le souverain épie toutes les occasions de se montrer plus habile que les juges, & qu'il se fasse un jeu de casser leurs sentences?

Le Roi dans ses revues de Silésie, avait logé plusieurs fois chez un curé de village sans avoir vu le maître de la maison. Un jour qu'il était de bonne humeur, il le fit venir

Comment va, monsieur le curé? lui dit-il. — Fort mal. — Bon! bon! prenez patience vous serez mieux dans l'autre monde. — J'en doute fort; je crains même d'y être plus mal. — Comment cela? — Je vais le dire à Votre Majesté, si elle veut me faire la grâce de m'entendre. — Eh bien, voyons, voyons. — J'ai deux filles, trois fils & une petite cure. J'ai cru appercevoir quelques dispositions dans les garçons, & je ne me suis pas trompé. J'ai employé tout ce que j'avais pour leur éducation; je les ai envoyés dans les écoles & les universités, & ces dépenses m'ont obligé de faire des dettes. Mes enfants ont appris quelque chose, mais ils ne sont pas encore placés, & ne sauraient me rendre ce que je leur ai prêté. Les revenus de ma cure ont diminué au lieu

d'augmenter, je deviens vieux par là-deſſus, & je ne vois aucune eſpérance de payer mes dettes. Or ſi je meurs ſans avoir ſatisfait mes créanciers, Votre Majeſté ſent bien que je ſuis un homme damné ſans miſéricorde. — En effet, cela eſt malheureux, je vous tirerai d'affaire. A quoi ſe montent vos dettes? — A 800 écus. — Je payerai cela, ſi vous pouvez me prouver que vos enfants ſont bien élevés. Et puis j'aurai ſoin d'eux, & je ferai augmenter votre penſion. Mais où ſont vos filles? — Je les envoie toujours à la ville lorſque Votre Majeſté vient ici avec ſa ſuite. — Ah! ah! c'eſt fort bien fait. Qu'elles viennent me voir demain.

Le lendemain le Roi avait oublié les filles; elles ſe préſentèrent & voulurent entrer malgré les domeſtiques, diſant que le Roi les avait fait appeller. Frédéric s'entretint pendant longtems avec elles, fit venir une marchande de modes, leur acheta pluſieurs bagatelles, & leur donna à chacune une petite ſomme. Les fils du paſteur, qui étaient en effet bien élevés, eurent des places; les filles ſe marièrent; & le Roi diſait en riant: *J'ai fait le bonheur*

d'un curé dans ce monde-ci & dans l'autre.

Un prêtre qui n'était pas content de ſa penſion pria le Roi, de lui faire donner du bled au lieu d'argent. Il répondit :

„ Il faut laiſſer les choſes ſur l'ancien pied. Si cent prêtres quittent leurs cures aujourd'hui, il s'en trouvera mille demain pour les remplacer.

„ Le ſoldat vit de pain, mais le prêtre vit de la manne céleſte qui vient d'en haut ; car ſon royaume n'eſt pas de ce monde. Pierre & Paul, n'ont point été payés en bled, & dans tout le Nouveau Teſtament il n'eſt fait aucune mention de magaſins apoſtoliques. „

Un homme preſſa le Roi de lui accorder le titre de conſeiller de guerre, qui eſt fort commun dans les états pruſſiens. Le Roi le lui accorda à condition *qu'il ne s'ingèrerait jamais de donner aucun conſeil au Roi dans les affaires de la guerre.*

Quelques filles du peuple que l'on prenait pour repréſenter les ſuivantes des reines dans

les opéra, prièrent le Roi de leur accorder une penſion annuelle, comme aux autres perſonnes employées au ſpectacle, diſant qu'elles ne pouvaient pas vivre de ce qu'on leur donnait par chaque repréſentation. Le Roi leur répondit:

„ Vous êtes mal adreſſées à moi; cette affaire-là regarde vos rois & vos reines; adreſſez-vous à eux, j'ai pris pour principe de ne point me mêler dans les affaires des cours étrangères. „

Un domeſtique de Frédéric vint un jour le ſervir avec un habit élégant couleur de chair, & il croyait par cette parure plaire beaucoup au Roi, parce que c'était ſa couleur favorite. Frédéric fit ſemblant de ne le pas voir. Notre homme s'apperçut bien qu'il s'était trompé, il ſortit & revint en habit ſimple. Alors Frédéric lui dit d'un air affable: *Dis-moi, mon ami, quel eſt ce fat qui a paru à Sans-Souci en habit couleur de chair?*

Un jour Frédéric fit venir ſon tailleur pour lui faire un habit neuf. Il vient, magnifiquement paré, & ſe fait annoncer par le houſard de la chambre. On ouvre, il entre & arrange

en entrant ſes manchettes & ſa friſure. Il avait à la main ſes ciſeaux & une meſure, & attendait pour approcher, les ordres du Roi qui écrivait dans le fond de la chambre. Frédéric ne fait pas ſemblant de l'appercevoir. Il reſte quelque tems, le Roi eſt immobile. Il touſſe, il remue, point de nouvelle. Enfin la peur s'empare du pauvre tailleur, il ſe gliſſe hors de la chambre, & demande conſeil au houſard. Retournez chez vous, lui dit celui-ci, & habillez-vous plus modeſtement; le Roi vous remarquera ſurement. Le tailleur vole chez lui, ôte ſon bel habit, ſe met comme un homme de ſon état, & revient. Le Roi l'ayant vu par la fenêtre, alla au-devant de lui dès qu'il entra dans la chambre, & lui adreſſa la parole avec beaucoup de douceur & d'affabilité. Le tailleur ſe troubla encore plus que la première fois.

Bon jour, mon cher tailleur, lui dit-il, eh bien, comment va ? avez-vous bien de l'ouvrage? — Oh! ... oui, Sire. — Allez-vous régulièrement à l'égliſe ? — Tous les dimanches deux fois. — Et chez vous, liſez-vous la bible quelquefois ? — Un chapitre tous les jours. — C'eſt bon ; eh bien, quand vous ſerez de retour à la maiſon, liſez un peu dans le livre Daniel, le verſet 8 du chapitre VIII.

Le tailleur, après avoir pris la mesure, retourne chez lui, cherche le verset & se promet bien de le faire graver en lettres d'or dans sa boutique, comme un monument de sa conversation avec le Roi.

Il trouve : *Alors le bouc* (*) *d'entre les chèvres devint fort grand, & sitôt qu'il fut devenu puissant, sa grande corne fut rompue, & au lieu d'elle, il en crut quatre, qui paraissaient vers les quatre vents des cieux.*

Frédéric aimait beaucoup les enfants, & permettait que les fils du prince royal actuellement régnant, entrassent chez lui à toute heure. Un jour qu'il travaillait dans son cabinet, l'ainé de ces princes jouait au volant autour de lui. Le volant tomba sur la table du Roi, qui le prit, le jetta à l'enfant & continua d'écrire. Le petit prince continue son jeu & le volant tombe encore sur la table ; le Roi le rejette encore, regarde d'un air sévère le petit joueur, qui promet que cela n'arrivera

(*) En allemand le mot bouc est un sobriquet que l'on donne aux tailleurs pour se moquer d'eux

plus. Enfin pour la troisième fois, le volant vient tomber jusque sur le papier sur lequel Frédéric écrivait. Alors le Roi prit le volant, & le mit dans sa poche. Le petit prince demande humblement pardon, & prie qu'on lui rende son volant. Le Roi le refuse; il redouble ses prières, on ne les écoute point. Enfin las de prier, le petit prince s'avance fièrement vers le Roi, met ses deux poings sur ses côtés & dit d'un air ménaçant: *Je demande à Votre Majesté si elle veut me rendre mon volant, oui, ou non?* Le Roi se mit à rire, & tirant le volant de sa poche, il le lui rendit en disant: *Tu es un brave garçon, ils ne te reprendront pas la Silésie.*

Le jeune prince héréditaire actuel était élevé par les soins & sous les yeux de Frédéric; qui fesait lui-même le plan de ses études. Quelques années avant sa mort, il voulut lui faire faire un cours de logique, & en composa le plan. On est étonné d'y trouver toutes les niaiseries de la philosophie scholastique. Frédéric y recommande au maître d'exercer le jeune prince à faire des arguments en *barbara celarent darii ferio baralipton.* Un homme de

mérite fut chargé de donner ces leçons au prince ; il avait trop d'efprit pour s'aftreindre à cette méthode barbare ; il fut remercié.

On s'apperçut dans une églife catholique de Siléfie, que différents *ex voto* d'argent que l'on avait offerts à la Vierge, étaient difparus. Après plufieurs recherches , le facriftain remarqua qu'un foldat venait toujours le premier au fervice divin, & ne fortait que le dernier de l'églife.

On ordonna une vifite chez lui, & on trouva tout ce qui manquait à la Vierge. Cependant le foldat nia qu'il eût rien pris & foutint que s'étant adreffé à la Sainte Vierge dans fa mifère , elle lui apportait elle-même, pendant la nuit ces petites pièces d'argenterie dans fa chambre. On fit peu d'attention à cette défaite, & le confeil de guerre le condamna à une peine corporelle. Lorfqu'on envoya la fentence au Roi pour la confirmer, il fit demander aux prêtres catholiques , fi la chofe était poffible, felon les principes de leur églife ? Ils répondirent unanimement : qu'à la vérité les miracles étaient très-rares ; mais que pourtant ils

n'étaient pas abſolument impoſſibles. Là-deſſus le Roi répondit au conſeil de guerre:

„ L'accuſé ſera délivré de la peine puiſqu'il perſiſte à nier le vol, & que, ſelon la déciſion des théologiens de ſon égliſe, le miracle qu'il dit avoir été fait en ſa faveur, n'eſt pas impoſſible. Mais dorénavant je lui défends, ſous les plus grands peines, de recevoir aucun préſent ni de la Vierge Marie, ni d'aucun autre ſaint.

Frédéric traitait ſes domeſtiques avec beaucoup de douceur. Pendant ſa dernière maladie il ſe reveilla au milieu d'une nuit, appella le domeſtique qui veillait dans l'anti-chambre, & lui demanda qu'elle heure il était. On lui répondit qu'il était deux heures. *Je ne puis plus dormir*, dit le Roi, *vois un peu ſi mes gens ſont éveillés; mais s'ils dorment, ne les réveille pas; car ils doivent être bien las. Si Neumann* (ſon houſard de la chambre) *eſt éveillé, dis lui ſeulement que tu crois que je me leverai bientôt. Mais, entends-tu, ne réveille perſonne.*

Il s'entretenait ordinairement avec le domeſtique qui veillait auprès de lui. Voici une des

converſations qu'il eut pendant ſa dernière maladie.

Le Roi. Quelle heure eſt-il ?

Le Domeſtique. Minuit.

Le Roi. Ah ! je ne ſaurais dormir, raconte moi un peu quelque choſe.

Le Domeſtique. Qu'eſt-ce que je pourrais raconter à V. M. je ſuis un pauvre ignorant ; je ne ſais rien.

Le Roi. D'où es-tu ? —— D'un village de la baſſe-Poméranie. —— As-tu encore ton père & ta mère ? —— Je n'ai plus que ma mère qui eſt bien vieille. —— De quoi vit-elle ? —— Elle file. —— Combien gagne-t-elle par jour ? —— Sept ſous. —— Elle ne doit pas être à ſon aiſe avec cela. —— Dans mon pays on vit à bon marché. —— Eſt-ce que tu ne lui as rien envoyé ? —— Quelques écus par ci par là. —— Tu as bien fait ; tu es un brave garçon. Tu as bien de la peine avec moi, mais prends patience. Je te chercherai quelque choſe, ſi tu es ſage.

Quelques jours après, le tour du Poméranien étant revenu, le Roi lui dit : „ Vas vers cette fenêtre, j'y ai mis quelque choſe pour toi. —— Il y avait une trentaine de louisd'or. Le Poméranien



Poméranien ne pouvant croire qu'une ſi grande ſomme lui fût deſtinée, en prit cinq ou ſix, & ouvrant la main pour le montrer au Roi: eſt-ce là ce qu'il faut que je prenne, dit-il, — Non, répondit le Roi, prends tout, c'eſt pour toi, & j'ai auſſi envoyé quelque choſe à ta mère. Le bon domeſtique n'eut rien de plus preſſé que d'aller s'informer de ce que le Roi avait envoyé à ſa mère; & il penſa mourir de joie, lorſqu'il apprit que le Roi lui avait fait une penſion de 100 écus.

Dans le dernier voyage que le Roi fit en Pruſſe, (1784) il fit venir M. de Maſcow, préſident de la juſtice, & lui parla ainſi:

„Je vous ai nommé préſident; & il faut que je vous connaiſſe. Je ſuis proprement le premier commiſſaire de la juſtice dans mes états, & je dois avoir ſoin d'y maintenir le droit & l'équité; mais je ne puis pas tout faire par moi-même, & il faut que j'aie des gens comme vous, pour ſoutenir le droit dans mes provinces. J'ai un grand compte à rendre; car il faut que je réponde non-ſeulement de tout le mal que je pourrais faire; mais auſſi de tout le bien que je manque de faire. Il en eſt de même de

vous. Il faut abſolument que vous jugiez avec impartialité & ſans exception de perſonne, le prince & le gentilhomme comme l'ouvrier & le payſan. Entendez-vous ? Sans cela nous ne ſommes plus amis .... Avez-vous des biens ? — Non, Sire. — Etes-vous dans l'intention d'en acheter ? Je n'ai point de fond pour cela. — Bon! vous ſavez ce que c'eſt que la pauvreté, & cela vous apprendra à ſoutenir les malheureux, &c. &c.

Un eccléſiaſtique nommé Mylius, trouva parmi les papiers de ſon père, une lettre de change aſſez conſidérable que le Roi lui avait faite, n'étant encore que prince royal. Mylius l'envoya au Roi avec la lettre ſuivante.

SIRE,

„ J'ai trouvé dans les papiers de mon père la lettre ci-jointe. Je ne ſais ſi c'eſt par négligence, ou autrement, que cette pièce n'a pas été détruite, & je laiſſe la choſe à la diſpoſition de Votre Majeſté. „

Le Roi répondit : „ Qu'il ſe rappellait fort bien d'avoir reçu de ſon père la ſomme portée par cette lettre, & que s'il y avait eu une erreur, il était plus juſte qu'il en portât la perte

qu'un autre. Il fit payer le capital & les intérêts.

La ville de Greifenberg ayant été brûlée, Frédéric la fit rebâtir. Les habitans envoyèrent des députés au Roi pour le remercier de ce bienfait. Il leur répondit : „ Il n'eſt pas néceſſaire de me remercier pour cela ; c'eſt mon devoir de ſoulager mes ſujets malheureux. Je ſuis fait pour cela. „

Lorſqu'on publia le ſexe du chevalier d'Eon, le Roi dit en badinant à l'envoyé de France : „ Voilà ce qui arrive avec vous autres Français ; on croit avoir affaire à un homme, & il ſe trouve à la fin que c'eſt une femme. „

Frédéric ne pouvait ſouffrir les noms terminés en *us*. Il était queſtion un jour de nommer conſeiller des domaines à la chambre de Minden, un référendaire nommé *Haccius*. Le Roi écrivit : „ J'y conſens à condition qu'il s'appellera déſormais *Haſe* & non *Haccius*. „ *Haſe* qui ſignifie lièvre en allemand, eſt auſſi une injure qui ſignifie *poltron*, *imbécile*.

Un médecin de chevaux qui avait travaillé avec zèle dans une maladie épidémique des bestiaux, demanda pour récompense le titre de *conseiller de cour.* Le Roi renvoya la requête, après avoir effacé les mots *conseiller de cour*, & substituée *conseiller d'écurie.*

La même chose arriva à un certain Zorn, qui était commissaire au magasin du tabac à Halle. Le Roi le nomma *conseiller du tabac.*

Frédéric passait une partie de la belle saison à Sans-souci, sans aucun soldat pour le garder, & il dormait aussi tranquillement que s'il eût été entouré de dix mille bayonnettes. Un étranger que le Roi avait fait appeller, arrive à Sans-souci, frappe à une porte, un petit homme vêtu de bleu vient tranquillement ouvrir; & ce petit homme était le Roi.

Un voyageur qui logeait à Postdam, alla un jour se promener de grand matin, hors de la ville. Il vit de loin une troupe de soldats qui fesaient l'exercice, & s'en approcha. Un officier à cheval, qu'il prit pour le major, se

donnait beaucoud de mouvement, & paſſait ſans ceſſe dans les rangs pour inſtruire ou réprimander les ſimples ſoldats. Lorſque cet étranger fut près de la troupe, il vit avec étonnement que cet officier était le Roi lui-même. Il avait ſon épée nue à la main, & continua ainſi pendant une heure, à faire exercer ſa troupe, avec autant d'ardeur & de zèle qu'un jeune officier qui veut plaire à ſon ſupérieur.

Sur la fin de ſa vie, il lui arrivait quelquefois de dormir plus longtems qu'il ne s'était propoſé ; cela le fâchait extrêmement, & il ordonna à ſes valets de chambre de le réveiller à 4 heures, & même de le forcer à ſe lever, quelque choſe qu'il pût leur dire. Un domeſtique qui était entré depuis peu à ſon ſervice, étant entré un jour dans ſa chambre pour remplir cet ordre; le Roi lui dit : *Laiſſe-moi encore un peu dormir, je ſuis ſi las!* — Votre Majeſté m'a commandé de venir de bonne heure. — *Encore un quart-d'heure ſeulement, te dis*-je. — Pas une minute, Sire, il eſt quatre heures, & il faut vous lever. — *Bon*, dit le Roi en ſe levant, *tu es un brave*

garçon ; voilà comme j'aime qu'on fasse son devoir.

Frédéric avait une mémoire excellente, il s'informait de tout, & se ressouvenait des plus petites bagatelles. Du premier coup-d'œil il reconnaissait les soldats qui avaient servi dans son régiment 40 ans auparavant, lorsqu'il n'était encore que prince royal. Ses officiers étaient étonnés quelquefois aux revues, de lui entendre demander des nouvelles des simples soldats, dont il disait les noms & l'âge. Quelque tems avant sa mort, on avait donné une bonne place à un bas-officier. Lorsqu'on présenta l'écrit au Roi pour le confirmer, au lieu de signer, il dessina en marge une potence avec un homme pendu. Il se ressouvenait très-bien que cet homme avait fait autrefois une action qui méritait la corde.

En 1775, le Roi parlait un jour des maux qu'il avait soufferts dans la dernière guerre, se ressouvint qu'un soldat du régiment du prince royal lui avait fait une fois feu dans une nuit, où il était transi de froid. „J'ai promis de donner quelque chose à cet homme, dit-il, j'ai oublié

de tenir parole, je voudrais bien ſavoir s'il eſt encore en vie. Un général qui était préſent, apprit au Roi qu'il était bas-officier dans ſon régiment. J'en ſuis bien aiſe, dit Frédéric; & là-deſſus il le fit venir, lui donna quelqu'argent, & lui promit la première place de retraite qui viendrait à vaquer.

Frédéric eut des favoris; mais jamais ils n'eurent part aux affaires du gouvernement; jamais ils n'eurent la moindre influence ſur ſes entrepriſes; mais quelquefois ſur ſes opinions. Quelques-uns d'entre ces favoris furent ſes amis dans toute l'étendue du terme. Il aimait particulièrement le comte de Rothenbourg, & tant que ce général vécut, il ne put ſe paſſer de ſa compagnie. Pendant ſa dernière maladie, le Roi eſt reſté quelquefois des heures entières auprès de ſon lit. Lorſqu'on lui apprit ſa mort, il courut chez lui, à moitié habillé, lui fit ouvrir la veine, & tint lui-même la palette. Lorſqu'il vit qu'il n'y avait plus de reſſource, il ſe retira en verſant des larmes, & reſta quelque tems enfermé dans ſa chambre.

Le Roi ſoupant un jour avec l'abbé Baſtiani, un des Italiens qu'il avait ſouvent auprès de lui, lui dit : „ Quand vous aurez obtenu la Tiare; car je ne doute point que vos vertus ne vous la procurent un jour, comment me recevrez-vous, quand j'irai à Rome, pour vous rendre mes hommages ? Je dirai, répondit l'abbé : qu'on laiſſe entrer l'aigle noir, afin qu'il me couvre de ſes ailes; mais en même tems je me garderai de ſon bec.

Un des domeſtiques de Frédéric qui était toujours auprès de ſa perſonne, lui vola 10000 écus dans ſon cabinet. La choſe était facile, parce que le Roi n'était point méfiant, & qu'il laiſſait traîner de tous côtés des rouleaux de louis. Lorſqu'il ſe fut apperçu de ce vol, il en plaiſanta à table, en diſant qu'il était entouré de filoux. Mais il ne fit aucune recherche pour découvrir le voleur. Quelques jours après, un de ſes vieux domeſtiques lui nomma le voleur. Le Roi lui dit en colère, *cela n'eſt pas vrai, & quand cela ſerait, tu ne devrais pas le dire.* Le domeſtique aſſura qu'il diſait vrai, ajoutant que cet homme avait déjà porté 5000 écus à

Berlin, que le reſte était caché dans ſon lit, & qu'il irait le chercher ſi on l'ordonnait. *Tais toi*, lui dit le Roi, *je ne veux plus ni voir ni toucher l'argent que ce maraud m'a volé, & je te défends de m'en parler davantage.*

Huit jours après, le Roi ſe promenant à cheval, rencontra le voleur qui ſe promenait en voiture. *Comment, coquin*, lui dit-il, *tu dépenſes l'argent que tu m'as volé à aller en caroſſe!* & il paſſa ſon chemin. Le lendemain, il le renvoya au régiment de houſards d'où il l'avait tiré, & où il jouit encore actuellement du fruit de ſon larcin.

Pluſieurs officiers de Frédéric, qui lui avaient rendu de grands ſervices, reſtèrent ſans récompenſe; mais quelques-uns eurent lieu d'être contents de lui.

Après la paix de 1763, Charles Margrave de Brandebourg-Schwedt vint à mourir & laiſſa des biens conſidérables à une de ſes maîtreſſes; Frédéric trouva que c'était prodiguer en vice des bienfaits pour récompenſer la vertu; il ôta à la dame, une partie de ſes biens, lui laiſſa de quoi vivre honnêtement, & diſtribua le reſte aux deux généraux actuels Leſtwitz &

Prittwitz. Le premier eut pour 200,000 écus de terres, & le ſecond pour 300,000. Leſtwitz avait fait des merveilles dans la guerre, & ſurtout à la bataille de Torgau. Prittwitz à la bataille de Kunerſdorf avait donné ſon cheval au Roi, qui avait perdu le ſien; & il avait repouſſé avec une poignée de gens une troupe de Coſaques qui étaient ſur le point de le prendre. Frédéric dit un jour à cette occaſion. *Leſtwitz a ſauvé l'état, & Prittwitz m'a ſauvé moi-même.*

En donnant au général Leſtwitz les terres dont nous venons de parler, il lui écrivit la lettre ſuivante.

„Mon cher colonel de Leſtwitz; je n'ai point oublié les ſervices importants, que vous m'avez rendus dans la dernière guerre, & j'ai attendu longtems l'occaſion de vous en récompenſer. Juſqu'à préſent elle ne s'était point encore préſentée. Prenez poſſeſſion des terres, dont vous trouverez ci-joint l'acte de donation, &c.

Frédéric.

Un aide-de-camp qui avait ſervi pendant longtems le Roi, ſans qu'il lui ait témoigné la moindre marque de ſatisfaction, ne ſe dé-

courageа point, & redoubla de zèle & d'activité. Quatre ans après la paix, il reçut du Roi, au moment où il s'y attendait le moins, un présent de 60000 écus en or & une lettre des plus grâcieuses.

Lorsque Frédéric fit la revue en Prusse en 1775, un capitaine du régiment de * * * demanda la permission de vendre une belle terre qu'il possédait, parce qu'il n'était pas en état de l'entretenir, & qu'elle était hypothéquée pour 24000 écus. Lorsque le Roi fut de retour à Postdam, il envoya au capitaine 24000 écus pour payer ses dettes, & 600 écus pour l'aider à faire valoir sa terre.

La plaisanterie accompagnait quelquefois les bienfaits que Frédéric répandait sur ses favoris. Le grand-écuyer Schwérin soupant un jour avec le Roi, ce dernier lui dit: „Je sais que vous allez régulièrement à l'église, mais dites-moi un peu que pensez-vous de Dieu? — Sire, dit le comte, j'avais cru jusqu'à présent que Dieu ne fesait que du bien; mais maintenant... — Eh bien, dit le Roi, — je ne sais qu'en penser, car il a laissé brûler le château

d'une de mes terres. Le Roi ne répondit rien.

Le lendemain il dit au comte : « Savez-vous expliquer les ſonges ? — Pas trop bien. — J'ai rêvé cette nuit que je parlais avec Dieu ; qu'eſt-ce que cela ſignifie ? — Je ne ſaurais expliquer cela, à moins que votre Majeſté ne me diſe le ſujet de cet entretien. — Eh bien, j'ai parlé avec Dieu, & il m'a ordonné de faire rebâtir le château du comte Schwérin qui a été brûlé, & en conſéquence de cet ordre, j'ai donné aujourd'hui l'argent pour cet objet. — Je remercie très-humblement Votre Majeſté. — Eh bien, que penſez-vous de Dieu à préſent ? — A préſent, Sire, je penſe que Dieu eſt bien bon, & que V. M. eſt l'inſtrument de ſes bienfaits.

Les plaiſanteries du Roi étaient quelquefois piquantes & même amères. Le colonel Quichard, auquel il avait donné le nom de Quintus-Icilius, avait écrit entre autres ouvrages une hiſtoire de la guerre de Céſar en Eſpagne. Dix ans après la publication de cet ouvrage qui avait été bien reçu, le comte de Loloos, habile tacticien, le critiqua amèrement. Le Roi

fit à cette occasion une plaisanterie, à laquelle le colonel fut plus sensible qu'à la critique même. Quintus lui demandant un jour, en dînant, la permission de faire imprimer un nouvel ouvrage, il lui répondit: " Auparavant je vous „ conseille en ami de demander l'agrément du „ comte de Loloos. „

Quelques jours après, on parloit à table des chefs des troupes légères; le Roi dit en badinant que, dans la dernière guerre, elles n'avaient été commandées que par des brigands; & il ajoute en riant: " Quintus a eu toute la peine du monde, après la guerre, de perde l'habitude de piller. Quand il est auprès de moi, je prends toujours garde à ma tabatière & à ma bourse de peur qu'il ne me les escamote. Quintus, qui prit fort mal la plaisanterie, répondit: „ Il est vrai, Sire, que j'ai pillé & volé, mais c'était par les ordres de Votre Majesté, & la bonne part a été pour vous. „ Le Roi fit semblant de ne pas entendre cette réponse & changea la conversation. Cependant Quintus retourna à Postdam & ne se trouva point, comme à son ordinaire au coucher du Roi. Frédéric, piqué, ne le fit pas inviter à dîner le lendemain. Cette bouderie dura 8 à 10 jours. Enfin

le Roi ne put plus y tenir. Mais ne voulant pas avoir l'air de revenir le premier, il envoya un chaſſeur au colonel, pour lui demander s'il ſe f... de lui d'avoir gardé pendant 10 jours l'ouvrage qu'il lui avait donné, ſans lui en rendre compte; & il lui fit dire de le lui rapporter.

Quintus répondit que le Roi ſe trompait & qu'il n'avait reçu de lui aucun ouvrage à examiner. Frédéric fit répéter l'ordre, Quintus ſentit ce que cela voulait dire; il revint, & on parla comme à l'ordinaire d'art militaire & de littérature ſans dire un mot de ce qui s'était paſſé. Le lendemain, il fut invité à dîner.

Frédéric n'avait pas trop bien recompenſé Quintus de ſes ſervices pendant ſa vie; mais après ſa mort il envoya 6000 écus à ſa veuve, & lui fit une penſion de 400 écus, & acheta 12000 écus la bibliothèque du colonel, qui n'en valait pas 6000.

Frédéric avait commandé quelqu'ouvrage à un artiſte. Celui-ci l'ayant fait attendre long-tems, il le fit venir & lui demanda, pourquoi il ne feſait point ce qu'il lui avait demandé. » Sire, répondit l'artiſte, c'eſt que j'ai beaucoup

à faire pour M. Théſen; (c'était le nom d'un des domeſtiques du Roi, qui était chargé de ſa dépenſe.) Le Roi, ſurpris de la dépenſe que feſait cet homme, fut bien aiſe de voir les choſes par lui-même. Il fit épier le moment où Théſen ſerait dans une maiſon qu'il venait de faire bâtir, auprès de Sans-ſouci, & s'y rendit à pied. Théſen ne s'attendait pas à cette viſite; il fut obligé de mener le Roi dans tous les appartements, & Frédéric trouva tout charmant, & loua beaucoup le bon goût du maître du logis. Quand il fut arrivé dans la chambre à coucher, il la trouva ſi élégante qu'il demanda vivement: qui eſt-ce qui couche dans cette chambre? Moi, Sire, répondit Théſen. En ſortant il trouva l'entrepreneur du bâtiment, & lui demanda, combien avait coûté cette maiſon? On lui répondit 60000 écus. Et où as-tu pris cet argent? dit-il, en ſe tournant vers Théſen. — Dans la caſſette de Votre Majeſté, dit celui-ci tout tremblant, mais j'ai deſſein de le remettre. A ces mots la patience du Roi fut à bout, il lui donna quelques coups de canne ſur les épaules, & dit en ſortant: *Sans cet appartement jonquille, où le maraud ſe donne les airs de coucher, je lui aurais pardonné.*

Théſen ſe crut perdu. Le lendemain le Roi le fit appeller, & lui ordonna d'ouvrir ſa caſſette en ſa préſence. Il s'y trouva encore 7 à 800 louis d'or. *Eh bien*, *maraud*, lui dit le Roi, *prends le reſte*, *prends & ne t'aviſe jamais de reparaître devant mes yeux.* Ce fut toute ſa punition.

Un vieux valet de chambre de Frédéric qui aimait à boire, venait ſouvent ivre dans la chambre du Roi. Lorſqu'il ne pouvait abſolument faire ſon ſervice, le Roi le feſait ſortir doucement par une porte dérobée, en lui diſant d'aller dormir. Il avait cette complaiſance, pour ne pas l'expoſer aux railleries des autres domeſtiques & à la honte d'être renvoyé. Et afin que le ſecret fût bien gardé, il n'appellait aucun autre domeſtique & ſe déshabillait lui-même.

Quoique le Roi aimât à lancer les traits de la raillerie la plus amère contre les autres cours, il n'aimait pas qu'on l'imitât à cet égard. On contait un jour chez la Reine que le goût de la cour de Pruſſe était ſi dépravé en muſique qu'on y avait joué un ſolo de timbales. Le Roi

déſapprouva

désapprouva hautement cette plaisanterie innocente.

Le lieutenant-colonel de D**, ingénieur au service de France, étant venu à Postdam, avait apporté avec lui les plans de différentes forteresses de sa patrie. Frédéric l'ayant pris à son service; il crut faire sa cour, en lui présentant ces plans. *Je vous remercie de votre présent*, dit le Roi en les recevant; *mais je défends de mettre le pied dans mes forteresses, puisque vous faites un si mauvais usage de vos talents. Instruisez mes mineurs & mes sapeurs; voilà tout les services que je vous demande.* Quelque tems après il fut fait colonel; mais jamais il ne fut employé à autre chose. Frédéric se servait de ces sortes de gens; mais il n'avait jamais aucune confiance en eux.

Un Anglais causait un jour avec le Roi sur les débats du Parlement d'Angleterre, avec le Roi. Frédéric se plaignit du peu de ressort de l'autorité royale dans ce royaume; & il dit, *Oh! si j'étais roi d'Angleterre... Sire*, dit l'Anglais en l'interrompant, *si vous étiez roi d'Angleterre, vous ne le seriez pas vingt-quatre heures.*

Un miniſtre d'état de Frédéric, connu pour lui avoir donné des louanges à tort & à travers, lui feſait un jour un grand diſcours, où il s'efforçait de louer ſes grandes qualités, appuyant ſur-tout ſur l'amour des Berlinois pour lui. Frédéric ennuyé de ces flagorneries, l'interrompt au milieu de ſa plus belle période; recule deux pas, enfonce ſon chapeau, ſe met dans une poſition tragique, & répond comme un Mithridate de théâtre :

Croyez-moi les humains que j'ai trop ſu connaître,
Méritent peu, monſieur, qu'on daigne être leur maître.

Le pauvre miniſtre fut obligé de rengaîner ſa harangue; & il ſe retira tout confus.

Lorſqu'on raconta à Frédéric la révolution du Dannemarc, *Struenſée eſt un ſot*, dit-il, *on ne couche pas avec les reines que lorſqu'elles règnent, & qu'on eſt généraliſſime de leurs troupes.*

La plupart des ſouverains ont imaginé d'envoyer des gens d'eſprit à Frédéric en qualité de miniſtres; & l'on a remarqué que c'eſt préciſé-

ment ceux auxquels il n'a point parlé. La France lui en envoya un entre autres qui était plein d'efprit & de mérite, & qui jouait fort bien de la flûte. Frédéric ne pouvait le fouffrir.

Un homme demandait une place au Roi; il fut refufé. Il lui récrivit à peu-près en ces termes :

„ On dit, Sire, que vous me refufez telle place. Je ne faurais le croire; car vous me la devez, & vous voulez être jufte. Hâtez-vous donc de faire votre devoir & de vous juftifier d'un foupçon qui vous fait injure. „

Le Roi furpris de cette arrogance, le fit venir & lui dit : *De quel droit me tenez-vous ce langage, & fur quoi fondez-vous vos prétentions?* " fur le befoin que j'en ai, pour ne pas périr, répondit-il, c'eft le premier des droits & le plus facré des titres „ ; Frédéric fe tut & accorda la place demandée.

Frédéric ne fe fouciait point de l'invention des ballons aéroftatiques; & il ne voulut en voir aucune expérience.

Achard, membre de l'académie, voulut effayer d'en faire un. Il ouvrit une foufcription,

tira beaucoup d'argent, & le ballon ne put s'élever. Un mauvais plaisant dit *que le ballon n'avait pas volé; mais lui.* Achard piqué de ce reproche, fit mettre dans les gazettes le mémoire des choses qu'il avait achetées pour faire son ballon; & il prouva qu'il y avait encore mis de son argent. Cette réponse ne détruisait point la plaisanterie, parce qu'on prétendait que le physicien n'eût dû annoncer une expérience publique sans être sûr d'y réussir.

Frédéric aimait beaucoup les chiens, & il avait toujours une demi-douzaine de levriers ou levrettes autour de lui. Dans son cabinet, on voyait de tous côtés des petites balles de peau avec lesquelles il les fesait jouer. Quand ils étaient malades, il les fesait bien soigner. Dans ses premières campagnes, il en mena toujours un avec lui. Un jour qu'il s'était trop avancé vers les ennemis, il rencontra un parti de housards ennemis, & fut obligé de se cacher sous un pont, où personne ne pouvait l'appercevoir. Il craignait seulement que *Biche*, sa petite chienne, ne vînt à japper au bruit des

chevaux, & ne le fit découvrir. Mais Biche, comme ſi elle eût ſenti la ſituation de ſon maître, ſe tapit auprès de lui, ſans faire le moindre bruit. Un moment après, le Roi rencontra le général Rothenbourg, & lui préſenta Biche, comme ſon meilleur ami. A la bataille de Soor, Biche fut priſe avec le bagage du Roi, le général Nadaſti la donna à ſon épouſe, qui eut bien de la peine à la rendre. Le Roi était occupé à écrire dans ſa chambre lorſque Biche revint. Rothenbourg la fit entrer doucement, auſſitôt elle ſaute ſur la table, & met ſes deux pattes de devant autour du cou de Sa Majeſté. Le Roi en fut touché juſqu'aux larmes. Biche a un monument dans le jardin de Sans-ſouci, & le Roi a gardé juſqu'à ſa mort auprès de lui, la nombreuſe poſtérité de cette fidèle compagne.

Malgré cet attachement de Frédéric pour les chiens, il ne ſouffrit jamais qu'ils fiſſent du mal à perſonne. Un officier étant entré un matin chez lui, & avançant le bras pour prendre un papier que le Roi lui préſentait; un de ſes chiens chéris, ſauta à la main de l'officier & le mordit au ſang. Auſſitôt Frédéric prend ſa canne, caſſa les reins au chien, & le jette par la fenêtre.

Un officier français nommé T** ayant déserté, vint à Postdam, & fut présenté au Roi sous le nom du comte de D** Le Roi lui trouva du talent, le prit à son service & lui donna une pension considérable. Le prétendu comte fut fait lieutenant-colonel, & eut la hardiesse de présenter à la Reine & aux princesses une fille qu'il appellait sa femme. Cette prétendue comtesse fut souvent invitée à la table de la Reine & des autres princesses. Elle vint à mourir; & quelque tems après on vit arriver la véritable femme du comte, qui raconta que la première n'était qu'une fille de joie que le comte avait prise à Paris. Les ennemis du comte saisirent cette occasion pour lui nuire dans l'esprit du Roi; mais Frédéric se contenta d'écrire au comte:

„Monsieur le lieutenant-colonel comte D** ou monsieur T**, lorsque je vous pris à mon service, il m'était absolument indifférent que vous eussiez avec vous une femme ou une maîtresse. Je veux bien vous passer l'impertinence que vous avez eue de la présenter à la famille royale; elle est morte, & tout est fini. Mais je vous conseille de faire bien vos réflexions,

avant que de présenter celle qui paraît maintenant sur la scène. Servez-moi fidèlement. A votre âge & au mien, on ne doit pas s'inquiéter beaucoup des femmes, &c.

FRÉDÉRIC.

Frédéric n'a jamais pu souffrir les vers de Klopstock, & lorsqu'on voulait lui faire admirer Lessing, je l'estimerais, disait-il, s'il n'avait pas fait *Emilia Galotti.* Mais comment estimer un auteur dramatique, qui dit que Voltaire est *un petit garçon*, & choisit pour les personnages de la meilleure de ses pièces, un prince qui est un sot, un chambellan qui est un vil assassin; une femme qui est une furie, une mère qui est une bavarde, une fille imbécile & un père extravagant.

On fit circuler pendant quelque tems à Berlin, une lettre sur les faiblesses d'une grande princesse. Quand tout le monde en eut des copies, il la fit défendre. On sut depuis qu'elle était de lui.

Une princesse écrivit au Roi la lettre suivante: „ Sire, je prends la liberté de proposer à votre Majesté deux sujets extrêmement rares.

L'un eſt un jeune philoſophe que la nature avait rendu étourdi ; & que l'étude, la réflexion & ſur-tout le malheur, ont rendu ſage. L'autre eſt un homme formé, la probité même, extrêmement froid & meſuré, ſage, reſpectable à tous égards, vivant retiré par goût, & ſouvent diſſipé par devoir. Un de ces caractères ſûrs & bien rares, auxquels on s'adreſſe pour des conſeils. „ Le Roi répondit : *Le premier n'a pas beſoin de moi ; & je n'ai pas beſoin de l'autre.*

On a cru, ſur la fin de la vie de Frédéric qu'il avait changé de ſentiment ſur la *religion.* Les uns ont fondé cette conjecture ſur ce qu'après le départ de Voltaire, il défendit les plaiſanteries irreligieuſes ; d'autres ont cru devoir le conclure de l'anecdote ſuivante :

Frédéric cauſant un jour avec la comteſſe de Camas, lui dit qu'il eſtimait fort heureuſes, les perſonnes qui pouvaient croire les vérités de la religion ; mais que pour lui, ayant une fois pris ſon parti, il ne pouvait plus changer ; car, ajouta-t-il, ſi mes ſujets me voyaient aller maintenant à l'égliſe, ils ſe moqueraient de moi, & m'accuſeraient de faibleſſe. Non, Sire,

lui répondit Madame de Camas, on les verrait verſer des larmes de joie. Vos ſujets vous aiment maintenant ; ils vous adoreraient alors.

Nous avons dit que Frédéric avait la vue fort baſſe, & qu'il grondait quelque-fois des officiers mal à propos, ou par politique. Le général de** qui aimait beaucoup la ſociété & le jeu, feſant un jour défiler ſon régiment devant le Roi ; ce dernier lui cria : *votre régiment n'eſt pas aligné ; voilà ce que c'eſt que de paſſer tout ſon tems au jeu.* Auſſitôt le général crie *halte !* & ſe tournant vers le Roi, „ Sire, lui „ dit-il, il n'eſt pas queſtion ici de jeu ; mais „ ayez la bonté de regarder ſi mon régiment „ n'eſt pas aligné. „ Le Roi regarde, & s'en va ſans rien dire. Jamais il n'a témoigné à ce général qu'il ait été fâché contre lui, à cauſe de ſa hardieſſe.

On manquait un jour à l'égliſe cathédrale de Berlin de livres de cantiques pour la cour, & de bois pour faire du feu dans la tribune royale. Le ſacriſtain qui était un vieillard fort réſolu, écrivit au Roi la lettre ſuivante :

SIRE,

„ J'avertis votre Majesté 1) qu'il manque des livres de cantiques pour la famille royale ; j'avertis votre Majesté 2) qu'il manque du bois pour chauffer, comme il faut, la tribune royale ; j'avertis votre Majesté 3) que la balustrade qui donne sur la rivière, derrière l'église, menace ruine. „

Schmidt, sacristain de la cathédrale.

Le Roi rit beaucoup en lisant cette lettre, & répondit : „ J'avertis monsieur le sacristain Schmidt 1) que ceux qui veulent chanter peuvent acheter des livres ; j'avertis monsieur le sacristain Schmidt 2) que ceux qui veulent se chauffer, peuvent acheter du bois ; j'avertis monsieur le sacristain Schmidt 3) que la balustrade qui donne sur la rivière ne le regarde point ; j'avertis M. le sacristain Schmidt 4) que je ne veux plus avoir de correspondance avec lui. „

Un jour que la duchesse de Brunswik était à Postdam, le Roi fit présent au comte de Schwérin son grand-écuyer, d'une tabatière d'or, dans le couvercle de laquelle était peint un âne. Le comte n'eut pas plutôt quitté le Roi,

qu'il envoya ſon valet de chambre à Berlin, fit ôter l'âne, & mettre le portrait du Roi à la place. Le lendemain à dîner, le comte affecta de mettre ſa boîte ſur la table. Le Roi qui voulait amuſer la ducheſſe aux dépends du grand-écuyer, parle de la boîte qu'il a donnée à ce dernier. La ducheſſe demande à la voir, on la lui paſſe, elle l'ouvre; & s'écrie, *parfait! tout-à-fait reſſemblant! en vérité, mon frère, voilà un des meilleurs portraits que j'aie vu de vous.* Le Roi était embarraſſé, il trouvait la plaiſanterie un peu forte. La ducheſſe paſſe la boîte à ſon voiſin, qui fait les mêmes exclamations. La boîte fait ainſi le tour de la table, & chacun de ſe recrier ſur la reſſemblance. Le Roi ne ſavait que penſer de cette ſcène, lorſqu'enfin, la boîte lui parvint, il reconnut le tour & ne put s'empêcher de rire.

Un candidat en théologie vint à Berlin de Thuringe ſa patrie, dans le deſſein d'y vivre en donnant des leçons à la jeuneſſe. Il avait quitté ſon pays, parce qu'en lui offrant une cure, on voulait le forcer d'épouſer une femme qu'il n'aimait pas. Toute ſa fortune montait à

400 écus qu'il portait avec lui en pièces de monnaies de ſon pays nommées *batzes*. Lorſqu'on viſita ſes effets à la douane de Berlin, on lui prit ſes *batzes* comme contrebande, parce que le Roi les avait défendus quelques années auparavant. Il s'excuſa en diſant, qu'il ignorait la loi ; mais on ne l'écouta point & on garda ſon argent.

Après pluſieurs tentatives inutiles, quelqu'un lui conſeilla de s'adreſſer au Roi. Voici comme le candidat raconte lui-même la choſe :

„ Je fis un mémoire, je l'écrivis au net, & je partis pour Poſtdam en me recommandant à Dieu, & ſans avoir un denier dans ma poche. C'eſt-là que j'eus le bonheur de voir pour la première fois ce grand monarque. Il était ſur la place du château, occupé à exercer ſes ſoldats. Lorſque l'exercice fut fini, il alla dans le jardin, & les ſoldats ſe retirèrent dans leurs quartiers. Quatre officiers étaient reſtés ſur la place & ſe promenaient en long & en large.

J'étais ſi troublé que je ne ſavais comment faire. Enfin je ſortis des papiers de ma poche; c'était mon mémoire, deux atteſtations & un paſſeport de Thuringe. Les officiers ayant apperçu ces papiers & mon inquiétude, vinrent

à moi & me demandèrent quelles lettres j'avais là. Je les leur communiquai avec bien du plaisir. Après les avoir lus, ils me dirent : Nous allons vous donner un bon conseil. Le Roi est aujourd'hui de très-bonne humeur ; suivez-le dans le jardin, vous ne vous en repentirez pas.

Je ne voulais pas y consentir ; mais l'un me prit par le bras, l'autre par une épaule, & ils m'emmenèrent en disant : allons, allons dans le jardin. Lorsque nous y fûmes entrés, ils cherchèrent le Roi. Il était à parler à quelques jardiniers ; il s'était baissé pour regarder quelques plantes & nous tournait le dos. Alors les officiers m'ordonnèrent de m'arrêter, & me firent faire tout bas l'exercice suivant :

Le chapeau sous le bras gauche !
Avancez le pied droit !
Sortez la poitrine !
Levez la tête !
Sortez les papiers de la poche !
Levez-les de la main droite !
Restez dans cette attitude.

Après cela ils me quittèrent en se retournant de tems en tems pour voir si je restais dans ma position. Je m'apperçus bien qu'ils voulaient rire à mes dépends ; mais j'avais tant de frayeur

que je reſtai immobile comme une ſtatue. A peine les officiers eurent-ils fait quelques pas dans le jardin, que le Roi ſe retourna, & apperçut ma figure immobile; il jetta un regard ſur moi; il me ſembla que c'était un rayon du ſoleil. Il envoya un jardinier pour prendre mes papiers; & lorſqu'il les eut entre les mains, il paſſa dans une autre allée, & je le perdis de vue.

Quelques moments après, il reparut, les papiers ouverts dans la main gauche, & il me fit ſigne de m'approcher; je pris courage, & je m'avançai droit à lui. O! avec quelle bonté il me parla!

„ Mon cher Thuringien, me dit-il, vous „ êtes venu chercher votre vie à Berlin en „ inſtruiſant la jeuneſſe, & les douaniers vous „ ont pris tout votre argent de Thuringe. Il „ eſt vrai que les *batzes* ſont défendus dans „ mes états; mais les douaniers auraient dû „ vous dire, vous êtes étranger, vous ignorez „ la défenſe. Nous allons cacheter votre petit „ ſac, reprenez-le, renvoyez-le en Thuringe „ & faites revenir d'autres eſpèces. Mais c'eſt „ mal de les avoir pris. Soyez tranquille; on „ vous rendra votre argent avec les intérêts.



„ Mais, mon ami, le pavé de Berlin eſt mau-
„ vais ; les Berlinois ne donnent rien. Avant
„ que d'avoir fait des connaiſſances, votre ar-
„ gent ſera mangé. „

J'étais ſi troublé que je marmotai ſeulement quelques mots entre mes dents. Le Roi fit ſept à huit pas comme pour me quitter ; puis il me fit ſigne de le ſuivre. Je m'approchai, & voici le récit fidèle de la converſation :

„ — Où avez-vous étudié ? — A Jena, Sire. — Dans quel tems ? — depuis 1716 juſqu'en 1720. — Sous quel prorecteur avez-vous été inſcrit ? — ſous le docteur Fœrtſch, premier profeſſeur en théologie. — Quels étaient les autres profeſſeurs de la faculté de théologie ? — Buddée, Dantz, Weiſſenborn, Walch. — Avez-vous bien étudié la biblique ? — oui, Sire, ſous Buddée. — Eſt-ce celui qui a eu tant de querelles avec Wolf ? — oui, Sire, il était... — Quels autres cours avez-vous fait encore ? — j'ai fait la thétique & l'exétique ſous le docteur Fœrtſch ; l'hermeneutique polémique, ſous le doct. Walch ; l'hébraïque, ſous le doct. Dantz ; l'homélétique, ſous le doct. Weiſſenborn ; la paſtorale & la morale, ſous Buddée. — Les étudiants ſe battent-ils toujours à Jena, comme

ils fesaient autrefois ? — ces désordres sont passés de mode. On peut maintenant y vivre aussi tranquillement que dans les autres universités, pourvu qu'on se conforme aux usages établis. Lorsque j'entrai à l'université, on chassa quelques-uns de ces renomistes *, & ils furent mis en prison à Eisenach, où ils apprirent à modérer leur courage. „

Ici on entendit sonner une heure. „ Il faut que je m'en aille, dit le Roi, ils m'attendent pour dîner. En sortant du jardin, je ne vis plus aucun de mes quatre officiers ; je ne les trouvai point non plus sur la place ; ils étaient avec le Roi. Je restai sur la place, il y avait 27 heures que je n'avais mangé, je n'avais pas un denier pour acheter un morceau de pain ; & j'avais fait huit lieues à pied au milieu du sable, par une chaleur excessive. J'étais dans cette triste situation, lorsqu'un housard vint sur la place en demandant, où est la personne qui a parlé au Roi ce matin dans le jardin ? Je me présentai, & il me mena dans une grande

* On appelle Renomistes dans les universités d'Allemagne, certains tapageurs impertinents qui sont toujours prêts à mettre flamberge au vent.

pièce,

pièce, où il y avait des pages, des laquais & des housards. Mon conducteur me mena auprès d'une table bien servie, où il y avait un couvert, me présenta une chaise & me dit: le Roi vous a fait donner ce dîner, & m'ordonne de vous dire de bien manger, & de ne vous adresser à personne. J'ai aussi ordre de vous servir. — Je ne savais que penser de tout cela, je ne voulais pas que le housard du Roi me servît, je le pressai de s'asseoir auprès de moi; mais voyant qu'il n'en voulait rien faire, je pris mon parti, & je me mis à manger de bon appétit. Après le dessert, le housard prit ce qui restait sur les assiètes, l'enveloppa dans du papier, & me le fit mettre dans ma poche. Lorsqu'on eut ôté mon petit couvert, je vis entrer un secrétaire qui me rendit mes papiers, avec une lettre adressée à la douane, & qui me compta sur la table cinq ducats & un louisd'or, que le Roi m'envoyait pour retourner à Berlin. Après cela, le secrétaire me conduisit à la porte du château où je trouvai un chariot attelé de six chevaux; on me fit monter, & le secrétaire dit aux gens, le Roi vous ordonne de conduire ce jeune homme à Berlin, & de ne rien prendre

de lui, s'il vous offre pour boire. Je remerciai mon ſecrétaire, & me voilà parti.

Lorſque nous fumes arrivés à Berlin, je n'eus rien de plus preſſé que de porter ma lettre à mes incivils douaniers. Le chef l'ouvre, rougit, pâlit, ne dit mot, & la donne à un autre. Celui-ci met ſes lunettes, lut la lettre, & la donne à un troiſième ſans proférer une ſeule parole: enfin le dernier me dit d'approcher & d'écrire une quittance qui portât que j'avais reçu ſans aucune retenue, la ſomme de 400 écus monnoie de Brandebourg pour mes batzes de Thuringe. La ſomme me fut comptée, puis on appella un valet, auquel on ordonna de me ſuivre à l'auberge du Cigne, & d'y payer tout ce que je devais. Ils lui donnèrent 24 écus pour cela, lui ordonnant de revenir chercher de l'argent s'il n'avait pas aſſez. C'eſt ainſi que le Roi me fit rendre ma ſomme avec les intérêts.

Rien n'eſt plus ridicule que l'envie des petits bourgeois de Berlin d'obtenir de vains titres. Un certain inſpecteur de l'hôpital des orphelins de Poſtdam, pria un jour le Roi de le nommer conſeiller privé, ou conſeiller de guerre; le monarque lui répondit:

„ Je ne puis vous faire *conſeiller privé*, parce qu'il n'y a point d'affaires privées dans ma maiſon des orphelins; je ne puis non plus vous nommer *conſeiller de guerre*, parce que ma maiſon des orphelins ne fait point la guerre; mais pour vous donner une marque de ma bienveillance, je veux bien créer un nouveau titre en votre faveur: & je vous nomme *conſeiller des orphelins.*

Frédéric ayant fait faire à côté d'une égliſe un bâtiment qui maſquait un peu les fenêtres; les prêtres lui écrivirent pour lui repréſenter que cet édifice leur ôtait le jour, & ils le prièrent de ne le pas continuer. Il écrivit au bas de la requête.

Heureux ceux qui point ne verront,
Et qui fermement croiront.

Un eccléſiaſtique diſtingué, envoya au Roi un ouvrage de ſa façon ſur le *péché contre le Saint Eſprit.* Il reçut la réponſe ſuivante:

J'ai reçu vos péchés contre le Saint Eſprit, & je prie Dieu qu'il prenne votre eſprit ſous ſa ſainte protection.

FRÉDÉRIC.

Quelqu'un de la famille de * * * écrivit au Roi pour lui demander une place, en disant qu'il était de la malheureuse famille de * * *. Le Roi répondit : *Je ne sache pas que cette famille soit malheureuse ; tous ses membres ont toujours été très-heureux ; car ils étaient* **RICHES ET BÊTES.**

Un jeune baron qui avait été à Paris, où il avait dépensé une grande partie de son bien dans les cafés, les tripots & les coulisses, demanda à son retour, une place au Roi. Il reçoit une lettre, ôte l'enveloppe, & trouve pour toute réponse, *un Roi de carreau.*

L'aumônier général de l'armée ayant demandé au Roi le droit de nommer lui-même tous les aumôniers des régiments, lui prouvait par plusieurs raisons que cela vaudrait beaucoup mieux que de laisser ces nominations aux chefs des régiments. Frédéric écrivit au bas de la requête. *Votre royaume n'est pas de ce monde.*

Une certaine demoiselle de Hohendorff, jeune personne, très-vive & très-jolie, attendit le Roi à un endroit où il changeait de chevaux, &

le pria de lui procurer une place dans un couvent. Le Roi charmé de sa vivacité & de sa franchise, lui répondit: *mon enfant, vous n'êtes pas propre à être religieuse, c'est un mari qu'il vous faut.* —— Je suis une pauvre fille, répondit-elle, & personne ne me demande en mariage, parce que je n'ai point de dot — *Oh bien, j'y pourvoirai.* Aussitôt le Roi demande à un conseiller provincial qui se trouvait là, s'il étoit marié; le conseiller lui ayant répondu qu'oui; il répéta encore à la demoiselle la promesse qu'il lui avait faite, & elle retourna chez elle très-contente. Quelque tems après, le Roi lui envoya mille écus, avec une lettre, où il l'assurait qu'il lui ferait un présent plus considérable, dès qu'elle aurait trouvé un mari.

Un vieux sergent auquel on avait promis une place, était toujours rejetté. Lassé de tant attendre; il s'adressa au Roi, & lui demanda un place d'inspecteur au sel, qui était vacante. Le Roi envoya son placet au ministre de Werder avec la lettre suivante:

„ J'espère que vous ne rejetterez pas mes „ invalides. *Vous avez été soldat vous-même.*

„ Je le ſuis encore moi ; & je ſuis bien aiſe
„ que l'on prenne ſoin de mes camarades.

Une pauvre veuve d'officier, qui était fort infirme, ayant demandé des ſecours à Frédéric, il lui répondit.

„ Je ſuis pénétré de vos infirmités & de votre pauvreté. Pourquoi ne vous êtes-vous pas adreſſée plutôt à moi. Actuellement il n'y a point de penſion vacante ; mais il faut que je vous ſecoure, car votre mari était un brave homme dont je regrette beaucoup la perte.

„ Je retrancherai tous les jours un plat de ma table ; cela épargnera 365 écus ; & cette petite ſomme ſur laquelle vous pouvez compter, vous ſera payée le premier du mois prochain, juſqu'à ce qu'il ſe trouve une penſion ; car j'ai donné ordre que la première qui viendra à vaquer vous fût donnée.

Un colonel de la ſuite du Roi qui avait beaucoup d'enfants, ſe trouva obligé de faire des dettes. Un jour le Roi le trouvant triſte & penſif, lui dit : *Vous êtes toujours chagrin, qu'avez-vous ? entre amis, il faut ſe confier ſes peines ;* puis ſans lui donner le tems de

répondre: *J'ai appris que vous deviez* 2000 *écus.* Ici le Roi ſe tourna vers la table qui était à côté de lui, & prenant quelques rouleaux de louis, il les donna au colonel, en diſant: *Tenez, voilà de quoi payer vos dettes.* Puis lui en donnant encore autant; *& voilà de quoi vous mettre en état de n'en plus faire.*

Un domeſtique du Roi l'avait tellement impatienté qu'il lui donna un ſoufflet, qui dérangea un peu ſes cheveux. Le valet, ſans ſe déconcerter, va ſe placer devant la glace de la chambre du Roi, & refait devant lui, ſa boucle qui était tombée. — Comment, maraud, dit le Roi, tu as l'audace.... „ Sire, répond l'autre, „ c'eſt ſeulement afin que les gens qui ſont dans „ l'antichambre, ne s'apperçoivent pas de ce „ qui s'eſt paſſé entre nous deux. Le Roi ne put s'empêcher de rire, & paſſa dans une autre chambre.

Un aumônier de régiment était fort aimé du Roi, qui ſe plaiſait à le plaiſanter. Un jour il le rencontra & lui demanda d'où il venait; -- de voir un malade, répondit l'aumônier. -- Ah! mon ami, lui dit le Roi, faites-moi le plaiſir

d'aller voir auffi mon cheval qui eft malade. Volontiers, répondit le prêtre. En effet, il alla à l'écurie, demanda à voir le cheval que montait ordinairement le Roi, l'examina & donna des confeils à l'écuyer pour le traitement. Après cela, il préfenta à la caiffe des écuries un mémoire où il demandait 100 écus pour une vifite faite à la monture de fa Majefté, & des confeils donnés fur fa maladie. Le caiffier envoie le mémoire au Roi, qui dit en fronçant le fourcil: „ Bon pour cette fois; mais dorénavant, je le „ difpenfe de fes vifites. „

Un général ayant un jour prié le Roi à être parrain d'un de fes enfants; Frédéric affifta lui-même à la cérémonie. Le miniftre qui connaiffait fon goût, au lieu de faire un long difcours, felon l'ufage de fes confrères, fe contenta de dire: „ Comme la néceffité exige que l'on baptife les enfants des chrétiens, je vais faire cette fainte cérémonie. Je donne à l'enfant le nom de Frédéric, & je le baptife au nom du père, du fils & du St. Efprit, amen. „ J'aime les gens expéditifs, dit Frédéric au prêtre après la cérémonie; je penferai à vous; & bientôt après il lui donna une bonne place.

Frédéric voulait absolument que l'on placât ses invalides, & il n'éntendait pas raison quand on refusait de le faire. Il lui est arrivé de donner à des invalides, qui ne savaient pas écrire, des places qu'on ne pouvait remplir sans savoir écrire ; & il répondait à toutes les réprésentations „ il faut que mes camarades aient du pain. „

En 1753, un de ces gens nommé Werner, commis aux postes de Dorbesheim, fut déposé par le directoire général. Il se plaignit au Roi qui le remit en place, & écrivit au directoire.

„ Il ne faut pas rejetter d'anciens soldats qui „ ont versé leur sang pour la patrie. „

On peut compter parmi les singularités de Frédéric, les préventions qu'il prenait contre certains endroits, & contre certains provinces. Jamais la province de Westphalie n'eut part à ses bienfaits ; & il aimait beaucoup les Poméraniens, parce qu'ils, avaient plus de soumission que d'esprit.

Jamais il n'accordait rien aux habitants de Strausberg, petite ville de la Marche de Brandebourg, & cela parce qu'ayant un jour logé dans cette ville, il fut presque étouffé de la fumée, à cause que la cheminée était bouchée.

On lui propofa un jour pour une place un homme de mérite né en Weftphalie. *C'eft un Weftphalien*, répondit-il, *cela ne fera bon à rien*; & il refufa.

Dans une revue, le Roi ayant apperçu un officier qui avait une balafre, lui dit; *A quel cabaret avez-vous attrappé cela? A Colin*, répondit celui-ci, *où votre Majefté paya l'écot.*

Le Roi avait été trompé fi fouvent, qu'il était devenu extrêmement défiant; & croyait à la fin de fa vie, que tous les hommes étaient des fripons. Un prince qui était à côté du Roi, pendant une revue, dit en voyant une affluence de monde que ce fpectacle avait attiré; *de quoi vivent tous ces gens-là.--- Ils fe trompent les uns les autres*, dit le Roi, *& ils me trompent tous.*

Il croyait fur-tout que tous les commiffaires des vivres l'avaient volé pendant la guerre de fept ans. La veuve d'un de ces commiffaires que fon mari laiffait dans la misère, lui écrivit un jour pour lui demander des fecours; comme une récompenfe de la probité avec laquelle fon mari avait fervi le Roi. Il répondit. *J'ai attaché l'âne à la crêche, que n'a-t-il mangé?*

Malgré sa défiance & ses précautions il ne laissa pas d'être souvent trompé. Il fesait visiter régulièrment les caisses ; mais les caissiers qui étaient avertis quelque tems d'avance, empruntaient des juifs pour 24 heures les sommes qu'ils avaient détournées. On informa un jour le Roi de cetté manœuvre, il ordonna sur le champ une visite des caisses ; & quelques caissiers crurent n'avoir rien de mieux à faire que de prendre la fuite.

Un désagrément pour les habitants de Berlin, c'est que le Roi avait un grand nombre d'espions qui lui rendaient médiatement ou immédiatement tout ce qui se passait chez les particuliers; & ces nouvelles de quartier, qui n'étaient ordinairement que de faux rapports de valets & de servantes, influaient souvent sur la conduite du Roi, envers certaines gens, & sur l'opinion qu'il prenait d'eux. Il avait appris un jour qu'il y avait eu un grand souper chez un de ses conseillers privés, & qu'on y avait bu force vin du Rhin. Quelque tems après, il invita ce conseiller à diner avec quelques ministres, & ne fit servir que du vin ordinaire. "Messieurs, dit-il, je ne suis pas assez riche pour vous donner des vins de prix ; si vous voulez boire du bon vin

du Rhin, c'eſt chez mes conſeillers privés qu'il faut aller. „

Quelqu'un dit un jour à Frédéric qu'un homme le haïſſait mortellement, & qu'il ne ceſſait de dire du mal de lui. „ A-t-il deux cents mille hommes, répondit Frédéric ? ſans cela que voulez-vous que je lui faſſe ?

Dans une des dernières revues que fit le Roi auprès de Berlin, il allait au galop ſur le bord d'un grand trou d'où l'on avait tiré du ſable. Le ſable manqua ſous les pieds de derrière du cheval, & Frédéric tombait dans le précipice, ſans un boucher robuſte qui le ſoutint ſur ſes épaules. Frédéric ne fut point effrayé du danger, *je te remercie*, *mon ami*, dit-il tranquillement à celui qui lui avait ſauvé la vie; mais il ne s'eſt pas même informé qui était cet homme.

Par le partage de la Pologne & la priſe de poſſeſſion du Roi, l'évêque de Warmie perdit une grande partie de ſes revenus. Ce prélat que Frédéric aimait beaucoup, étant venu en 1776 lui rendre ſes devoirs à Poſtdam, le monarque lui dit : „ Il eſt impoſſible que vous

„ m'aimiez ; „ l'évêque répondit qu'il n'oublierait jamais les devoirs d'un ſujet envers ſon ſouverain. „ Pour moi, dit le Roi, je ſuis „ vraiment votre ami, & j'ai beaucoup compté „ ſur votre amitié : ſi St. Pierre me refuſait „ un jour l'entrée du paradis ; j'eſpère que „ vous auriez la bonté de m'y porter ſous votre „ manteau, ſans que perſonne s'en apperçoi„ ve. Cela ſera difficile, „ reprit l'évêque ; „ car „ votre Majeſté me l'a tellement rogné que je „ ne pourrai jamais y cacher de la contre„ bande. „ Le Roi ſe mit à rire, & prit fort bien la plaiſanterie.

Joſeph II admirait beaucoup Frédéric, & n'en parlait jamais qu'avec les plus grands éloges. Lorſqu'il apprit ſa mort, il était avec le prince de Kaunitz ; l'Empereur verſa des larmes & le prince en verſa auſſi, comme on s'imagine bien. On dit même que ce dernier avait dit : *Quand l'Europe aura-t-elle un homme comme celui-là !* En effet, toute l'armée impériale eut ordre de porter le deuil.

Le Roi parlait un jour à table des nouveaux arrangements que l'Empereur feſait en faveur

des juifs : *Je ſuis charmé*, dit-il, *de tous ces arrangements ; mais auſſi l'Empereur eſt plus obligé que tout autre à prendre ſoin des Juifs, n'eſt-il pas roi de Jéruſalem ?*

Rien n'égalait la défiance que le Roi avait ſur la fin de ſa vie, pour tout ce qui touchait à la maiſon d'Autriche. On épiait avec le plus grand ſoin tout ce qui ſe paſſait chez l'envoyé de cette puiſſance, & quiconque avait affaire à lui, riſquait la diſgrâce du Roi & Spandau. Un jour il écrivit au chancelier de chaſſer de la chambre de juſtice un certain référendaire. Le chancelier qui était content du jeune homme, le fit venir, lui montre l'ordre du Roi, & lui demande s'il ne peut point ſoupçonner la cauſe de ſa diſgrâce. Le jeune homme penſe, ne trouve rien. Enfin le chancelier s'aviſe de lui demander s'il n'avait point quelque liaiſon avec les envoyés étrangers. Le référendaire ſe rappella que le valet de chambre de l'envoyé d'Autriche lui avait remis une lettre, qu'il avait reçue incluſe par la poſte. Le chancelier demande à voir la lettre ; & comme il n'y était point queſtion de reprendre la Siléſie, on l'envoya au Roi, qui révoqua l'ordre qu'il avait donné.

Instruction de Frédéric II au Duc Charles de Wirtemberg actuellement règnant ; lorsque ce prince fut déclaré majeur.

Le duc de Wirtemberg actuellement règnant passa les deux dernières années de sa minorité à Berlin, sous les yeux de Frédéric. En 1744, il fut déclaré majeur, à l'intercession répétée de la cour de Prusse, quoiqu'il n'eût encore que seize ans. C'est dans cette circonstance & au moment où le duc quitta le Roi qu'il lui donna la lettre que nous allons transcrire avec l'instruction qui la suit, le priant de n'ouvrir le paquet que le lendemain de son départ.

Le 6 fevrier 1744.

Monsieur mon cousin,

Recevez ces avis, que je vous donne, comme une véritable marque de ma tendresse, & soyez persuadé, que je ne vous en aurais jamais donné de semblables sans la haute idée que vos vertus & vos talents m'ont donné de votre personne. Regardez-moi comme votre véritable ami, en qui vous pouvez prendre confiance, & qui vous estime assez pour ne vous jamais déguiser la vérité. Je n'ai qu'un intérêt qui m'attache à vous ; c'est celui de l'honneur, je crois

le mien engagé, à vous voir chéri de vos peuples & admiré de toute l'Europe, à vous voir heureux de cette ſorte de bonheur que l'on ſe procure à ſoi-même, & d'entendre qu'une voix unanime, juſtifie le jugement que j'ai fait du duc de Wirtemberg, qu'en lui la vertu précédait le nombre des années. J'attends avec impatience le moment de vous embraſſer ici; quoique je vous aime trop pour vous voir partir ſans regret. Rendez toujours juſtice à mes ſentiments, & ſoyez perſuadé que je ſuis.

Monſieur mon couſin,

Votre bon couſin & fidèle ami

FRÉDÉRIC.

MONSIEUR,

La part que j'ai eue à votre majorité, m'intéreſſe d'autant plus au bonheur de votre régence, que j'imagine, qu'en quelque façon, le bien & le mal en rejaillira également ſur moi. C'eſt en ce ſens que je me crois obligé, de vous dire avec amitié & franchiſe, mes ſentiments ſur ce qui regarde le nouvel état dans lequel vous entrez. Je ne ſuis point de ces gens, de qui la préſomption & la vanité fait, qu'au lieu de conſeils, ils ne ſavent donner que des

ordres

ordres, qui croient leurs ſentiments infaillibles, & qui veulent que leurs amis penſent, ſe conduiſent & ne reſpirent que par eux. Autant cette préſomption ſerait ridicule d'un côté, autant ſerois-je coupable de l'autre, ſi je négligeais de vous dire ce qu'aucun de vos domeſtiques & de vos ſujets n'aura la hardieſſe de vous dire; ou même ne voudra pas vous dire, par des vues d'intérêt perſonnel.

Il eſt ſûr que tout le monde a les yeux ouverts ſur le premier début d'un homme qui entre en charge, & ce ſont les premières actions qui décident ordinairement du jugement du public. Si vous établiſſez d'abord votre réputation, vous acquerrez la confiance du public, ce qui eſt à mon gré, ce qu'il y a de plus déſirable pour un ſouverain.

Vous trouverez par-tout des perſonnes qui vous flatteront, & qui ne feront attentifs qu'à gagner votre confiance, pour abuſer de votre faveur & vous gouverner vous-même. Vous trouverez encore une autre eſpèce de gens, & principalement parmi les conſeillers de l'adminiſtration, qui voudront vous dérober avec ſoin

la connaiſſance de vos affaires, afin de les gouverner à leur gré, qui vous rendront les choſes les plus faciles difficultueuſes, pour vous rebuter du travail, & vous trouverez en eux tous, le deſſein formé de vous maintenir dans la tutele, & cela ſous les plus belles apparences & de la façon la plus flatteuſe pour vous-même.

A cela vous me demandez : que faudrait-il faire ? Il faut prendre connaiſſance de toutes les affaires de finances ; choiſir quelque ſecrétaire qui y ait travaillé en ſubalterne ou commis, lui promettre de bonnes récompenſes pour vous mettre vous-même au fait de tout ce qui vous regarde. Les finances ſont le nerf d'un pays ; ſi vous en poſſédez bien la connaiſſance, vous ſerez toujours le maître du reſte.

Il eſt un abus que j'ai vu dans beaucoup de cours d'Allemagne ; c'eſt que les miniſtres des princes avaient le titre de miniſtres de l'Empereur, ce qui conſtituait leur impunité. Vous ſentez vous-même l'inconvénient qu'il y aurait pour vous de le ſouffrir.

Je dois de plus vous avertir, que vous trouvez deux conſeillers dans l'adminiſtration, dont

vous ferez bien de vous garder ; l'un se nomme B. & l'autre H. C'est à vous, Monsieur, à les examiner & à voir jusqu'à quel point vous pourrez vous y fier.

Soyez ferme dans vos résolutions ; pesez avant que de les prendre, le pour & le contre ; mais lorsque vous aurez tant fait que d'expliquer vos volontés, n'en changez point pour tout au monde, sans quoi, chacun se jouera de votre autorité, & vous serez regardé comme un homme sur lequel on ne peut point compter.

A la suite d'une régence d'administration, vous ne pouvez pas manquer d'intrigues à votre cour. Punissez sévèrement ceux qui seront les auteurs des premières, & chacun se gardera d'imiter leur exemple. C'est une faiblesse qu'une bonté déplacée, comme une sévérité hors d'œuvre est un grand crime. Il faut éviter ces deux excès, quoique ce ne soit que le défaut d'un cœur bien noble d'avoir une clémence excessive.

Ne pensez point que le pays de Wirtemberg a été fait pour vous ; mais croyez que c'est vous que la Providence a fait venir au monde, pour

rendre ce peuple heureux. Préférez toujours leur bien-être à vos agréments ; & si, à votre âge tendre, vous savez sacrifier vos désirs au bien de vos sujets, vous en serez non-seulement les délices ; mais vous serez encore l'admiration de l'univers.

Vous êtes le chef de la religion civile du pays, qui consiste dans l'honnêteté & dans toutes les vertus morales. Il est de votre devoir de les faire pratiquer, & principalement l'humanité, qui est la vertu cardinale de tout être pensant. Laissez la religion spirituelle à l'Etre suprême. Nous sommes tous des aveugles, sur cette matière, égarés par des erreurs différentes. Qui est le téméraire d'entre nous, qui veuille juger du bon chemin ?

Gardez-vous donc du fanatisme dans la religion, qui produit les persécutions. Si des misérables mortels peuvent plaire à l'Etre suprême, c'est par les bienfaits qu'ils répandent sur les hommes, & non par les violences qu'ils exercent sur des esprits têtus. Quand même la vraie religion qui est l'humanité, ne vous engageait pas à cette conduite, votre politique doit le

faire ; car tous vos fujets font proteftants. La tolérance vous en fera adorer ; la perfécution vous en rendra l'horreur.

La fituation de votre pays, qui tient à la France & aux états de la maifon d'Autriche, vous oblige de tenir une conduite mefurée & égale envers ces deux puiffants voifins. Ne marquez aucune prédilection, ni pour l'un, ni pour l'autre ; qu'ils ne puiffent jamais vous accufer de partialité ; car dans leurs fortunes diverfes, ils ne manqueraient pas de vous faire repentir alternativement de ce qu'ils croiraient avoir raifon de vous reprocher.

Ne vous départez jamais de l'Empire & de fon chef. Il n'y a de fûreté pour vous contre l'ambition & la puiffance de vos voifins, que dans le maintien du fyftème de l'Empire. Soyez toujours l'ennemi de celui qui voudra le bouleverfer, parce que ce n'eft en effet autre chofe que vouloir vous renverfer en même tems. Ne méprifez point le chef de l'Empire dans fon malheur *, & foyez lui attaché autant que

* Ceci fut écrit du tems de Charles VII.

vous pourrez l'être, sans vous envelopper dans son infortune.

Profitez de votre jeunesse sans en abuser. Laissez écouler quelques années pour le plaisir. Songez à vous marier alors. Le premier feu de la jeunesse n'est pas heureux pour l'hymen, & la constance croit être d'une vieillesse décrépite, lorsqu'elle a fourni trois années de carrière. Si vous prenez une princesse d'une trop grande maison, elle croira vous faire une grâce d'être votre épouse. Ce seroit pour vous une dépense ruineuse, & vous n'aurez d'autre avantage, que d'être l'esclave de votre beau-père. Si vous choisissez une épouse d'un caractère à peu-près égal au votre, vous vivrez plus heureux, puisque vous serez plus tranquille, & que la jalousie à laquelle les grands princes donnent toujours lieu à leurs moitiés, ne vous sera point à charge.

Respectez-en votre mère l'auteur de vos jours. Plus vous aurez d'égards envers elle, plus vous serez estimable. Ayez toujours tort quand vous pourriez avoir quelque démêlé ensemble. La reconnaissance envers ses parents n'a point de

bornes ; on eſt blâmé d'en faire trop peu ; mais jamais d'en faire trop.

Je n'entre point dans un plus grand détail ſur des choſes indifférentes, & qui ſont par conſéquent arbitraires. Le tendre attachement que j'ai pour vous, fait que je prendrai toujours une part ſincère à votre contentement, que j'apprendrai les applaudiſſements & les bénédictions que vos ſujets vous donneront, avec une joie ſans égale ; & les occaſions de vous être utile, ſeront ſaiſies par moi avec un empreſſement extrême.

En un mot, il n'eſt aucun bonheur, mon cher duc, que je ne vous ſouhaite, comme il n'en eſt aucun dont vous ne ſoyez digne.

FRÉDÉRIC.

FIN.

TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS LE *QUATRIEME VOLUME.*

A.

F.

G.

H.

I.

K.

L.

M.

O.

P.

R.

S.

T.

V.

ERRATA.

Tom. I. p. 1, l. 19, dans la Préface, *tiré*, liſez *levé*.

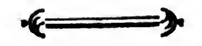
— — 54 l. 12, ſecond rang, liſez ſeconde ligne.

— — 298 l. 14, Rontovsky, liſez Roudowsky.

Tom. II. p. 110, l. 14, duc de Deux-Ponts, liſez prince Frédéric de Deux-Ponts.

Tom. III. p. 199, lig. 18, Wurmer, liſez le comte de Wurmſer.

— — p. 365, l. 6, 47 liſez 74.



AVIS IMPORTANT

AU RELIEUR.

Il y a plusieurs cartons au quatrième Tome de cet ouvrage auxquels le Relieur voudra bien faire attention. Ceux des pages suivantes se trouvent tous imprimés sur une seule feuille, savoir :

13, 14 : 15, 16. — 41, 42 : 45, 46.
51, 52 : 53, 54. — 79, 80 : 83, 84.

Les autres sont rangés comme suit :

97, 98 : 99, 100 contre la feuille S du Tom. IV.
71, 72 — 77, 78 contre la feuille de la Préface.
81, 82 — 87, 88 contre la feuille de la Table du Tom. I.

(*Tournez S. V. P.*)

Il eſt prié de retrancher ſoigneuſement les feuillets fautifs pour y ſubſtituer ceux-ci, réimprimés ſéparément & diſtingués par un aſtériſque. * Il y a quelques exemplaires où la ſignature des Tables du I & II volume a été oubliée ; d'autres où la ſignature B b du Tom. I ſe trouve en place de A a. On s'en tient alors à la ſuite des pages.

Il faut couper les deux feuillets blancs qui terminent le Tom. I, afin que la Table des matières y ſuive immédiatement après la page 348.

VIE DE
FREDERIC II.
TOM. I.

VIE DE
FREDERIC II.
TOM. II.

VIE DE
FREDERIC II.
TOM. III.

VIE DE
FREDERIC II.
TOM. IV.

